

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

**L'Exécuteur -
Hors Série [002]
– Coïncidences
mortelles**

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

**SUPER
BOLAN
EXCEPTIONNEL**

Gérard de Villiers
présente

EXÉCUTEUR



COÏNCIDENCES MORTELLLES

par Don Pendleton

VAUVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON
L'EXÉCUTEUR

COÏNCIDENCES MORTELLES

VAUVENARGUES

Cet ouvrage a été publié en langue anglaise sous le titre
STRIKE AND RETRIEVE

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur, ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1 de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Photo de couverture © MAROCCO
© 2003, Worldwide Library. © 2005.
Traduction française ; GECEP / HUNTER

ISBN 2-280-09429-0 – ISSN 0337-1182

CHAPITRE PREMIER

Californie

On était dans les derniers jours du mois d'août, en cette période de l'année où le désert Mojave donne une idée assez précise de ce que pourrait être l'enfer. Alors qu'il était plus de minuit, la température dépassait toujours les quarante degrés. Mack Bolan roulait à bord d'une Ford Taurus de location, sur cette longue côte que suit l'autoroute 75 à l'ouest de Barstow. Il y voyait à peine à travers son pare-brise souillé par les insectes qui venaient s'y écraser par milliers. Cela durait depuis presque cent kilomètres, et il avait vidé le réservoir de liquide d'essuie-glaces en essayant de garder la vitre à peu près propre. Sans trop de résultat.

Et les insectes n'étaient pas l'unique problème auquel était confronté le Guerrier. Depuis le début de l'interminable côte, près de six kilomètres plus tôt, il avait dépassé une demi-douzaine de voitures immobilisées sur le bas-côté pour cause de moteur en surchauffe. Du coup, il avait arrêté l'air conditionné dans le véhicule, pour ne pas subir le même sort. Mais l'aiguille du cadran indiquant la température du moteur de la Taurus continuait sa lente progression vers le rouge.

Quelques heures auparavant, lorsqu'il avait débarqué au L.A. International Airport, il aurait pu prendre l'avion pour rejoindre l'Edwards Air Force Base. Au lieu de quoi, il avait décidé de louer une voiture. Il pensait qu'une nuit de conduite dans le désert lui permettrait de décompresser. Il débarquait à peine du Costa Rica où il avait mené un blitz éclair qui n'était pas de tout repos, lorsqu'Éva Swanson lui avait passé un coup de fil pour lui proposer un petit week-end de vacances. Mauvaise pioche. Il avait à peine quitté L.A. qu'il s'était retrouvé bloqué pendant trois quarts d'heure sur l'autoroute à cause d'un gros camion qui s'était retourné ; puis il avait dû subir deux ralentissements dus à des travaux.

Et maintenant, après le fléau des insectes kamikazes, il allait recevoir le coup de grâce, asséné par le désert Mojave.

Le sommet de la côte était tout près quand de la fumée commença de s'échapper du capot de la Taurus. Bolan y vit encore moins. Et quelques secondes plus tard, les voyants d'alerte du tableau de bord rougeoyèrent et clignotèrent. La chaleur du désert avait eu raison du moteur.

Le Guerrier mit en marche ses feux de détresse et se rabattit sur la droite, cherchant un endroit sûr où s'arrêter. Un peu plus loin, il entrevit deux voitures déjà rangées sur l'accotement – une Mercedes

d'un modèle récent et une vieille Chevrolet Camaro.

Contrairement aux véhicules qu'il avait eu l'occasion de dépasser, ceux-là n'avaient pas le capot ouvert. Ils donnaient plutôt l'impression d'avoir été laissés sans surveillance. Et il n'y avait personne à la borne d'appel d'urgence, une cinquantaine de mètres plus haut.

Curieux, pensa Bolan.

Il passa à la hauteur des deux voitures et alla s'arrêter juste à côté du téléphone sur le faux plat en haut de la côte. Le combiné avait été arraché. Bolan sortit de la Taurus et repéra le combiné en question, abandonné dans les mauvaises herbes qui poussaient près de la glissière de sécurité séparant le bas-côté d'un ravin.

À moins de dix kilomètres de là, il apercevait les lumières de la périphérie de Collier Springs, la seule zone urbaine entre Barstow et la base aérienne. En mettant la Taurus au point mort, il avait une chance de descendre jusqu'en bas et d'atteindre une des stations-services qui se trouvaient à l'extérieur de la ville. Il laisserait alors le temps à la voiture de refroidir et il la ferait examiner par un mécanicien. S'il le fallait, il pouvait même l'abandonner et chercher un autre moyen de rejoindre Edwards.

Deux membres de l'équipe d'Hal Brognola, le numéro Un du *Justice Department* et vieux complice de l'Exécuteur, l'attendaient là-bas : Éva Swanson, agent du F.B.I., et Frank Vitali, son demi-frère, un ancien agent fédéral infiltré dans la mafia et devenu aujourd'hui patron du département 127, la partie émergée de l'iceberg dont la partie secrète avait pour nom le Black Warriors Ranch. De vieilles connaissances eux aussi. Vitali avait passé la semaine à Edwards pour superviser les techniciens de National Avionics qui armaient le prototype d'avion-espion ES-1 pour une mission secrète et impromptue en Extrême-Orient. Ils avaient réussi à monter dessus un missile air-air Phoenix, légèrement modifié. L'ES-1 avait quitté Edwards la veille dans le ventre d'un Lockheed C-141 Starlifter. Une fois débarqué dans une base militaire aérienne située à Marjeelam, en Inde, l'ES-1 deviendrait l'« œil dans le ciel » de la N.S.A., au-dessus de la Chine du sud-ouest, en attendant le lancement d'un nouveau satellite Odin. Il viendrait remplacer celui qui, après dix-sept ans de bons et loyaux services, avait fini par laisser apparaître des défaillances.

L'avion-espion devant prendre l'air avec plus de trois mois de retard sur le calendrier prévu, il avait fallu monter un cockpit sous le fuselage et transformer le prototype – temporairement – afin qu'il soit manœuvré par un pilote, et non simplement par l'électronique. Il s'agissait en effet de la toute nouvelle génération des drones sans pilote. Dès qu'il avait eu vent des problèmes du ES-1, le patron du département 127 avait aussitôt fait pression pour que Jack Grimaldi soit chargé de la mission, au-dessus de la Chine. Frank Vitali avait de

bons arguments : la mission n'avait aucune existence légale et nécessitait un pilote confirmé et ne figurant sur aucun registre de l'Air Force. Dans quelques heures, quand l'ES-1 décollerait de la base de Marjeelam, en Inde, l'ami Jack serait aux commandes de l'avion.

Éva Swanson, elle, s'était rendue un peu plus tôt à Edwards pour voir Grimaldi, mais surtout arrondir les angles avec ses contacts de la N.S.A. et le commandement de la base. Tous ces gens, aussi haut placés soient-ils, ignoraient jusqu'à l'existence du Black Warriors Ranch, qui agissait depuis des années aux quatre coins du monde dans la discrétion la plus absolue. Pour eux, Grimaldi, Éva Swanson et Vitali étaient des agents fédéraux agissant sur ordre direct de la Maison Blanche. Toute information concernant leur rôle dans la mission était classée top secret. Et Éva Swanson excellait pour faire passer la pilule, que d'aucuns jugeaient parfois dure à avaler.

Bolan lui faisait confiance. Il connaissait peu de personnes aussi douées dans l'art de la persuasion, qu'elle pratiquait sans se départir de son charme. Il ne l'avait pas vue depuis plusieurs semaines, et il avait hâte de partager un de ces instants d'intimité qui les liaient de temps à autre, quand le Guerrier bénéficiait d'une pause dans sa guerre sans fin. Malheureusement, il allait probablement manquer le rendez-vous tardif qu'ils s'étaient fixé dans la chambre d'hôtel de la jeune femme, près de la base.

Retournant à la Taurus, Bolan souleva le capot et recula aussitôt pour éviter la fumée qui s'échappait du compartiment moteur. Il sortit son téléphone portable. Il voulait appeler Éva et la prévenir de son retard supplémentaire. Il découvrit qu'il avait un message. De la jeune femme, justement. Elle était sortie boire un verre avec des agents de la N.S.A., et elle aussi avait pris du retard. Leur rendez-vous tenait néanmoins toujours. Vers 1 heure du matin.

Bolan consulta sa montre et grogna. Il aurait de la chance s'il atteignait Edwards avant 1 h 30.

Il laissa un message sur la messagerie de la jeune femme et lui expliqua ce qui lui arrivait. Il appela ensuite Frank Vitali. Il était en pleine partie de poker. Il se proposa aussitôt d'aller chercher Bolan à Collier Springs.

— Je vais d'abord essayer de trouver une station-service et voir s'ils peuvent quelque chose pour moi, lui dit le Guerrier.

Au lieu de la réponse de l'ami Frank, il entendit le signal d'alerte lui signifiant que sa batterie était presque vide. Et quelques secondes plus tard, le téléphone s'éteignit. Bolan le glissa dans sa poche. Repoussant de la main la fumée qui s'élevait encore du moteur, il braqua dessus une lampe stylo. Il identifia aussitôt le problème : une rupture de six centimètres dans la durite supérieure du radiateur. La réparation ne poserait pas de problème... une fois qu'il aurait rejoint

une station-service.

Il remit le capot en place, mit la Taurus au point mort et descendit. Laissant la portière ouverte, la main droite sur le volant, il commença de pousser en pesant de tout son poids sur l'encadrement de la portière. Le métal était brûlant. La sueur lui ruisselait sur le front, dans les yeux.

Mais alors que la voiture commençait tout juste à prendre de l'élan, Bolan se pencha soudain à l'intérieur et mit le frein à main. Le véhicule s'arrêta brusquement. Le Guerrier regarda par-dessus son épaule, en direction de la Mercedes et de la Camaro.

Il lui semblait avoir entendu quelque chose du côté des voitures.

Il resta un instant près de la Taurus, à attendre que le bruit se répète. Mais tout ce qu'il put entendre, ce fut le bourdonnement incessant des insectes et le vrombissement intermittent des voitures qui passaient à sa hauteur, sur l'autoroute. Il reporta son regard vers les lumières de Collier Springs. Il était pris dans un dilemme. S'il voulait évidemment amener la Taurus jusqu'à une station-service pour rejoindre ensuite Edwards, son instinct lui soufflait que quelque chose ne tournait pas rond, ici. Impossible de partir sans avoir au moins vérifié.

Il suivit la glissière de sécurité jusqu'aux deux autres véhicules. Couverte de crasse et de poussière, la Camaro était stationnée devant la Mercedes. Elle avait des plaques du Nevada. Mais alors qu'il se rapprochait, Bolan s'aperçut que la plaque avant était moins sale que le reste de la voiture ; qu'elle était de travers, aussi.

Volée.

La main de Bolan se porta presque d'elle-même sous sa chemise pour aller récupérer le Desert Eagle qui se trouvait à sa ceinture, dans un holster. D'un mouvement fluide, il sortit l'arme et dégagea le cran de sûreté.

Que ça lui plaise ou non, son rendez-vous avec Éva Swanson allait devoir attendre.

CHAPITRE II

Le toit à glissière de la Camaro était ouvert de quelques centimètres, mais les portières étaient verrouillées. Bolan jeta un coup d'œil à l'intérieur. Derrière le siège du conducteur, sur le plancher, il remarqua un attaché-case en cuir repoussé, assez luxueux, qu'on aurait plutôt vu dans la Mercedes. Le Guerrier cherchait à voir un peu mieux, quand il se figea soudain.

Le même bruit que tout à l'heure. Derrière lui.

Le .44 en main, il regarda dans les ténèbres, au-delà de la glissière de sécurité. La pente abrupte jonchée de gravier menait à une étendue de désert parsemée de ces grands yuccas appelés Arbres de Josué. Bolan fut d'abord saisi par les arbres, qui dans le clair de lune semblaient presque humains, avec leurs branches levées vers le ciel, comme pour l'implorer. Sauf qu'à part un léger balancement des branches, il n'y avait aucun autre mouvement. Bolan s'accroupit, toujours sur le qui-vive.

Il finit par entendre le bruit, une troisième fois. Une espèce de grattement, sur sa droite, du côté de la Mercedes. Il s'approcha prudemment de la luxueuse voiture. Il remarqua que le pneu arrière gauche était à plat. Détail encore plus inquiétant : un impact de balle dans le pare-brise, du côté du conducteur.

Avant qu'il ait pu s'approcher assez pour regarder à l'intérieur de la Mercedes, son attention fut attirée par une longue traînée, sur le sol. Il posa l'index dessus et eut la confirmation de ce qu'il pensait quand une voiture passa et éclaira sa main.

Du sang.

Il y en avait aussi sur la glissière de sécurité. Bolan porta son regard au-delà et aperçut un homme en costume sombre qui cherchait à retenir sa glissade, à environ un mètre au-dessous de lui. Le bruit que Bolan avait entendu à plusieurs reprises était celui des doigts de l'homme griffant le sol.

Son pistolet à la main, Bolan enjamba la glissière et le rejoignit. Le type avait une trentaine d'années, des cheveux blonds coupés en brosse et des yeux pâles emplis de peur et de confusion, et serrait dans sa main ce qui devait être sa casquette de chauffeur. Le devant de sa chemise blanche était souillé de sang. Sa respiration, difficile, faisait entendre un son inquiétant. Les poumons étaient touchés.

— Ils l'ont emmené..., fit-il d'une voix sifflante.

Et il puisa dans ses dernières forces pour désigner les montagnes qui s'élevaient derrière les Arbres de Josué. Du sang jaillit de ses

lèvres dans un gargouillement qui absorba la fin de sa phrase. Son bras retomba sur le sol. Bolan chercha un pouls qu'il ne trouva pas, avant d'ouvrir la chemise de l'homme. Il lui suffit de voir le sang qui continuait de s'échapper de la blessure pour comprendre qu'il n'y avait plus rien à faire.

Le Guerrier se redressa lentement et tenta de reconstituer ce qui avait pu se passer. En fait, on avait tous les éléments d'une attaque de pirates de la route. Une quinzaine de kilomètres plus tôt, avant le début de la longue côte, une grande aire de repos avait été aménagée, un endroit idéal pour repérer les grosses voitures se dirigeant vers le nord et Las Vegas. Quelqu'un pouvait avoir trafiqué le pneu de la Mercedes pendant que ses occupants profitaient des toilettes et autres installations de l'aire de repos, avant de suivre la voiture jusqu'à ce qu'elle soit obligée de s'arrêter. En général, dans ce genre d'affaire, les victimes étaient si ébranlées par la perspective de devoir changer leur pneu que le vol se faisait sans problème. Un coup éclair, sans blessé. Là, quelque chose avait merdé. À première vue, les assaillants avaient dû tirer sur le chauffeur alors qu'il était toujours au volant, avant de le sortir de la voiture et de le balancer par-dessus la glissière de sécurité.

Et le passager ?

Bolan regarda dans la direction que lui avait indiquée le chauffeur. Il tentait de percer l'obscurité quand un coup de feu claqua. La terre et les gravillons sautèrent, sur sa droite. Il y eut une autre détonation, et un projectile le manqua de quelques centimètres. Curieusement, les balles semblaient provenir de deux points différents.

Comme s'il y avait deux tireurs.

Quand un nouveau crachin de plomb s'abattit sur les gravillons, le Guerrier s'était déjà jeté au sol derrière le cadavre du chauffeur. Il répliqua, en tirant à l'aveugle vers les grands yuccas, avec l'espoir que les autres se calmeraient un instant et lui laisseraient le temps de trouver un abri plus sûr. Mais d'autres balles sifflèrent dans sa direction. Le corps du chauffeur, martelé par les projectiles, se mit à tressaouter comme s'il revenait à la vie.

Bolan devait bouger, et vite. L'ennemi avait beau tirer au hasard par cette nuit obscure, une balle perdue le tuerait aussi sûrement qu'une autre. Mais revenir sur ses pas, vers l'autoroute, était hors de question ; la pente le ralentirait et ferait de lui une cible idéale. Rien non plus où s'abriter devant lui ou sur sa gauche. Ce qui ne lui laissait qu'une option. Il roula sur la droite, avant de grimper à quatre pattes jusqu'à une espèce de grande gouttière en béton, qui courait parallèlement à l'autoroute. Elle devait avoir son utilité lors des grandes pluies.

Dès qu'il eut atteint son objectif, poursuivi par les tirs ennemis, Bolan plongea au fond du fossé et rampa. Les projectiles firent sauter

des éclats de béton au-dessus de lui. Tant qu'il restait à plat ventre, il serait en sécurité, il le sentait. Du moins, dans l'immédiat.

Le fossé de drainage allait tout droit sur une quarantaine de mètres. Il s'écartait ensuite de l'autoroute et s'interrompait brusquement. Bolan découvrit, six mètres plus bas le fond d'un ravin, tapissé de cailloux et de rochers. Difficile de sauter. Et impossible de revenir en arrière. Étant donné l'angle des balles qui ricochaient sur le béton, au moins un des flingueurs se rapprochait. Il devait donc sortir de ce conduit de drainage, d'une manière ou d'une autre.

Il remit le Desert Eagle dans son holster et fit d'abord passer ses jambes par-dessus le bord du fossé. Une fois suspendu du bout des doigts, il se balançait d'avant en arrière plusieurs fois, avant de lâcher. Son élan lui permit de se recevoir juste en dessous du conduit en béton. Mais il commença aussitôt à glisser dans le ravin. Il cherchait à freiner sa descente quand, au bout de six ou sept mètres, il ferma les doigts sur l'extrémité d'un rocher. La main éraflée, ensanglantée, il s'accrocha et écouta. Quelques coups de feu, encore, puis une pause. Bolan crut entendre quelqu'un descendre dans sa direction, mais le bruit fut rapidement absorbé par celui des voitures qui passaient sur l'autoroute.

Le Guerrier regarda autour de lui. Sur sa droite, il repéra une espèce de corniche, sur la roche. Ça n'était pas grand-chose, il lui était impossible de voir où cette saillie menait, mais ses doigts commençaient à lui envoyer de sérieux messages de douleur. Il ne tiendrait pas longtemps. Lentement, il se déplaça sur le côté.

Il finit par atteindre la corniche. Il reporta son poids sur ses pieds, avant de chercher un point où le rebord était plus large et orienté vers le haut. Il se retrouva bientôt au niveau du sol et s'accorda une courte pause, le temps de reprendre son souffle et de récupérer le Desert Eagle. Il fermait les doigts sur la crosse quand il surprit soudain un mouvement sur sa droite.

Il se jeta sur le côté, instinctivement, mais pas assez vite pour éviter son assaillant. La lame d'un couteau étincela fugitivement dans le clair-obscur, avant de passer à travers le tissu de sa chemise, au niveau du torse.

Heureusement, il ne s'agissait que d'un couteau de poche bon marché. La lame, courte et émoussée, dérapa sur la lanière de cuir du holster du Desert Eagle et lui effleura les côtes. Ignorant la douleur, Bolan frappa le torse de son agresseur d'un coup de crosse. L'autre grogna et tituba vers l'arrière.

Bolan en profita. Il s'élança vers l'avant et rentra d'un coup d'épaule dans le type qui, déjà déséquilibré, alla s'écrouler sur le sol, laissant échapper son couteau dans la manœuvre. Bolan se dressa devant lui, le .44 pointé sur son front.

À moitié dans les vapes, l'autre agita la main.

— Ça va, c'est bon, mec ! lança-t-il. Ne tirez pas !

Gardant le Desert Eagle braqué sur lui, Bolan l'examina. Petit et robuste, il portait simplement un short et des sandales. Il avait les cheveux en bataille et une barbe broussailleuse. À la façon dont il puait, il n'avait pas dû se laver depuis plusieurs jours.

Bolan eut aussitôt la certitude que ce n'était pas lui qui lui avait tiré dessus.

— Qu'est-ce que tu fiches ici ?

— Mais... j'habite ici, moi !

L'homme se redressa, les jambes tremblantes, et il désigna les environs immédiats, une petite clairière entourée par de gros rochers et une espèce de mur confectionné avec trois planches et quelques branchages. Un sac de couchage était déroulé sur un matelas éventré, près duquel se trouvaient quelques boîtes pleines de vêtements et autres objets – parmi lesquels Bolan distingua un vieux skate-board, un Frisbee et un cerf-volant, les trois en piteux état. Au sommet des boîtes empilées les unes sur les autres, le Guerrier reconnut aussi un scanner de la police.

— C'est chez moi, expliqua encore l'homme, et j'ai le droit de me défendre !

Bolan fouillait du regard les environs, à l'affût des flingueurs.

— Vous avez un rapport avec les coups de feu ? demanda le vagabond.

— On peut dire ça, oui. Je suis la cible.

— Vous me devez comme qui dirait une fière chandelle, alors...

Et le vagabond tendit le bras sur la droite. Bolan vit un type couché par terre, visiblement inconscient.

— Je lui ai collé un bon coup sur la tête avec ma poêle, expliqua l'autre en récupérant l'objet en question. Il est venu de ce côté, juste après vous avoir tiré dessus. Moi, j'étais planqué derrière le rocher, là. Le type n'a pas dû comprendre ce qui lui arrivait.

Bolan s'accroupit au côté du flingueur et le retourna, découvrant un MP-5 qu'il avait dû laisser tomber avant de s'écrouler dessus. Il avait une vingtaine d'années et était habillé tout en noir. Il avait des traits asiatiques. Il devait être chinois, décida Bolan. Du sang s'écoulait de la blessure que l'autre lui avait faite au cuir chevelu.

— Il y en a un autre dans le coin, j'ai l'impression, remarqua le vagabond.

— Je sais.

— Pourquoi est-ce qu'ils vous tirent dessus ?

— Je les ai dérangés, répondit Bolan.

Et il expliqua de quelle manière il était tombé sur le chauffeur. Il demanda alors au vagabond s'il avait vu ou entendu quelque chose

avant les premiers coups de feu. L'autre hésita.

— Réponds ! lança Bolan en forçant la voix.

— Hé, ça va. Tout ça, c'est pas mes oignons.

— Maintenant, si.

Et le Guerrier lui montra l'Asiatique.

— Je veux pas d'emmerdes, moi, gémit l'autre.

Bolan changea de tactique.

— Si ces gars jouent les pirates d'autoroute depuis un certain temps, il se pourrait qu'il y ait une récompense.

— Une récompense ? répéta l'autre, soudain intéressé. Vous croyez ?

Bolan haussa les épaules.

— Ça dépend de toi. Il faudrait que tu te montres un peu plus coopératif.

L'autre y réfléchit encore un instant.

— D'accord, c'est bon. J'ai vu quelque chose. Venez, je vais vous montrer.

— Laisse ta poêle, conseilla Bolan.

— Hein ? Ah, oui.

Le vagabond posa la poêle et conduisit Bolan le long d'un sentier caché en partie par des rochers.

— Au fait, dit-il, je m'appelle Billy Grubb. Grubowsky, en fait.

Bolan ne l'écoutait pas vraiment. Le MP-5 du flingueur en main, il restait attentif à ce qui se passait autour de lui. Ils atteignirent un point surplombant la bande de désert qui s'étalait entre le défilé et les montagnes. L'autoroute était à peine visible, à un peu plus de cent mètres sur la gauche. Bolan distingua la Camaro et la Mercedes, mais sa Taurus était stationnée trop haut pour qu'il puisse l'apercevoir.

— Bon, voilà ce qui s'est passé, reprit Grubb. En fait, j'ai été réveillé par un drôle de bruit, expliqua-t-il en désignant la Mercedes. J'ai cru que c'était juste le pot d'une voiture et j'ai essayé de me rendormir. Sauf que j'ai entendu des cris et un autre bruit bizarre. J'ai rampé jusqu'ici pour voir ce qui se passait, et j'ai vu ces deux types qui en traînaient un autre et le faisaient passer dans le ravin. Ils parlaient en chinois, ou un truc de ce genre. Ensuite, ils ont commencé à tabasser un autre type et ils l'ont emmené par là.

Du doigt, Grubb désigna un parcours, le long de la pente, entre la glissière de sécurité et l'endroit où se trouvait la poêle à frire, puis, à travers le sable, jusqu'aux premiers yuccas.

— Et à peu près là, ils se sont mis à creuser.

— À creuser ?

— Ouais. Ils devaient avoir des pelles avec eux. Je me suis dit qu'ils avaient dû enterrer quelque chose et qu'ils étaient venus le récupérer.

— À moins que ça soit le contraire, suggéra Bolan. Ils avaient peut-être l'intention d'enterrer quelque chose. Ou quelqu'un.

— Possible. Mais ça m'étonnerait. En tout cas, ils avaient à peine commencé leur truc que quelqu'un s'est montré du côté des bagnoles.

— Moi.

— J'imagine. Quand ça a commencé à péter, j'ai pris ma poêle et je me suis planqué. Et quand Charlie Chan s'est pointé près de mon campement, je lui ai balancé un bon coup sur la tête. Ensuite, c'est vous qui vous êtes ramené, en sautant de la gouttière d'écoulement comme une espèce de Spiderman. La trouille que vous m'avez foutue ! Je vous ai pas trop coupé, dites ?

— Je survivrai.

Le Guerrier surveillait le désert et le versant de la montagne, sans voir le moindre signe de vie du flingueur restant.

— Allons voir votre invité avant qu'il revienne à lui.

— Bonne idée, approuva Grubb en lui montrant le chemin à suivre. J'hésitais à le ficeler ou à utiliser du gros ruban adhésif...

— Va pour le ruban.

Une fois sur place, alors que Grubb fourrageait dans ses caisses, Bolan s'accroupit près du flingueur. Le type n'avait pas bougé d'un millimètre depuis que le Guerrier l'avait retourné. Il chercha un pouls au poignet, puis à la gorge.

— Voilà, fit Grubb en lui apportant le ruban adhésif.

— On n'en aura pas besoin.

Grubb parut surpris.

— Je... je l'ai tué ?

— Il semblerait, oui.

Grubb fixa le cadavre un instant, puis se tourna vers Bolan.

— Pour la récompense, dit-il avec inquiétude, c'est un de ces trucs « mort ou vif » ? Vous croyez que je vais quand même y avoir droit ?

— Pour ça, il faudra poser la question à quelqu'un d'autre.

Bolan commença de fouiller le cadavre. Dans une poche, il trouva un chargeur pour le MP-5. Dans une autre, il récupéra une liasse d'argent liquide, un couteau suisse et une carte de visite toute chiffonnée. Elle comportait l'adresse et le numéro de téléphone d'une entreprise, Orient Expressions.

— Un salon de massage, expliqua Grubb en regardant par-dessus l'épaule de Bolan. C'est à Collier Springs. Beaucoup de chauffeurs de poids lourds et de types de la base aérienne y vont.

Bolan retourna la carte. On y avait écrit quelque chose. Il l'orienta pour mieux voir à la lumière de sa lampe.

— Qu'est-ce que ça raconte ? interrogea Grubb.

— C'est la marque et la couleur de la Mercedes. Il y a aussi des chiffres et des lettres. La plaque d'immatriculation, je dirais.

Bolan commençait à expliquer de quelle manière, selon lui, la Mercedes avait été suivie, quand il fut interrompu par le bruit distant d'une portière qui s'ouvrait, puis se fermait. Il glissa aussitôt la carte de visite dans sa poche poitrine et s'élança. Il atteignit le niveau de la route juste à temps pour voir la Camaro s'élancer sur l'autoroute dans un violent dérapage.

— Ça doit être l'autre gars qui vous tirait dessus, remarqua Grubb en le rejoignant.

Bolan hocha la tête. Il resta quand même sur ses gardes tandis qu'il descendait vers les yuccas. Grubb vint marcher à son côté.

— Si jamais ça pète de nouveau, dit-il, vous pourriez peut-être me laisser utiliser votre flingue, non ?

Bolan ne répondit pas.

Ils traversaient la bande de désert, au sable aussi dur et sec que du ciment, quand il entendit dans le lointain le sifflement strident d'un train. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et aperçut le convoi, à une dizaine de kilomètres au sud, qui filait dans le désert comme un monstrueux serpent noir.

— Ça doit être le 0 h 20 en provenance de Barstow, expliqua Grubb. Il s'arrête à Collier Springs, et il continue sur Bishop et Lone Pine.

Les deux hommes étaient à mi-chemin des arbres quand Bolan perçut un autre son, plus proche, juste sur sa droite. Il pointa aussitôt le pistolet-mitrailleur dans cette direction... et découvrit qu'il s'agissait juste d'une grosse sauterelle qui s'envolait dans la nuit brûlante. L'insecte passa en vibrant à leur hauteur, avant d'atterrir un peu plus loin et de replier ses ailes.

— Ces saloperies sont goûteuses quand vous les faites griller, observa Grubb. Ça ressemble à du pop-corn.

— Ça ira pour moi, marmonna Bolan. Je n'ai pas faim.

Encore quelques pas, et le Guerrier s'arrêta et tendit la main, signifiant à Grubb de s'arrêter aussi. Devant, juste après le premier bouquet de yuccas, un homme était étendu sur le sol. À côté de lui, deux pelles pliables étaient plantées dans un tas de sable qui s'élevait au côté d'une tranchée longue et étroite.

— Vous aviez raison, observa Grubb. Ils allaient enterrer ce mec.

L'Exécuteur et son compagnon allèrent s'agenouiller auprès du cadavre, qui fixait le ciel de ses yeux sans vie. Le type devait avoir la cinquantaine. Il portait un élégant costume visiblement fait sur mesure et de coûteuses chaussures italiennes. Sa chemise et sa cravate étaient souillées de sang.

— Mon petit doigt me dit que la Mercedes est à lui, murmura Grubb.

Bolan se contenta de hocher la tête. Il étudia le visage de l'inconnu

et remarqua du sang et des contusions, comme s'il avait été passé à tabac avant d'être abattu d'une balle dans le torse.

— J'ai des mauvaises vibrations, là, marmonna Grubb. Je crois que je vais lever le camp...

Bolan, qui continuait de scruter le mort, nota que sa main droite était fermée, le poing crispé avec force. Il se pencha, écarta lentement les doigts et découvrit dans la paume une bague militaire. Il s'en empara et l'amena à la lueur du clair de sa lampe. Il y avait toute une série de minuscules symboles, rouge et bleu pour certains, rouge et noir pour d'autres. Et, au milieu de la chevalière, encadrée par les symboles du yin et du yang, un svastika, une croix gammée.

— Un nazi ! fit Grubb en hoquetant. Ouh là ! Je vais vraiment me tirer, moi.

Sans prendre la peine de corriger l'erreur du clochard, et après avoir jeté un nouveau coup d'œil à la bague, Bolan entreprit de fouiller le cadavre, afin de l'identifier. Mais avant qu'il ait pu trouver quelque chose, des sirènes se firent entendre sur l'autoroute. Le Guerrier leva les yeux et vit les gyrophares de deux voitures de patrouilles qui montaient la longue côte en direction de la Mercedes.

Bolan examina rapidement les options qui s'offraient à lui. Bien qu'il ait sur lui des papiers le présentant comme un agent spécial du *Justice Department*, il savait d'expérience que cela ne lui permettrait pas d'échapper à un long interrogatoire sur la fusillade, surtout si les flics avaient l'idée de le fouiller et découvriraient l'arsenal qu'il portait. Outre le Desert Eagle, se nichait dans son holster d'épaule son indéfectible Beretta 93R et, dans sa manche, un couteau de commando. Cela faisait beaucoup, même pour un fédéral en balade. Il serait bien plus profitable d'essayer de traquer et retrouver le flingueur survivant pendant que la piste était encore chaude. Et, sauf erreur, cette piste devait passer quelque part dans les environs du salon de massage Orient Expressions.

— Quel est le moyen le plus rapide pour rejoindre Collier Springs ? demanda-t-il à Grubb. À part l'autoroute.

Grubb jeta un coup d'œil vers les voitures de patrouille qui venaient juste de s'arrêter derrière la Mercedes. Puis il se tourna vers Bolan et demanda d'un ton soupçonneux :

— Vous avez des trucs à cacher aux flics ?

— Tu devrais plutôt te réjouir : tu n'auras pas à partager la récompense...

— Ça va pas être facile à expliquer. Ils vont me foutre tout ça sur le dos, si vous êtes plus là !

— Dis-leur la vérité, et tout ira bien, assura Bolan. Maintenant, grouille : comment est-ce que je peux rejoindre Collier Springs sans prendre l'autoroute ?

Grubb désigna une direction, derrière lui.

— Vous faites comme moi quand j'en ai marre du skate. Vous prenez le train.

CHAPITRE III

— On y est presque ! lança Billy Grubb par-dessus son épaule.

Il précédait Bolan dans un petit chemin tortueux qui descendait vers la plaine. Encadré par des rochers, le sentier était par endroits complètement recouvert par des éboulis, et envahi de touffes d'amarantes et de prosopis. Mais Grubb semblait bien connaître son affaire et se dirigeait sans problème. Sur ses talons, Bolan scrutait le terrain, le Beretta à la main.

La pente du sentier s'atténua, et il déboucha dans une carrière. Les rails apparurent, posés sur le ballast. À environ cinq cents mètres, le train arrivait dans leur direction. Deux locomotives Diesel tiraient une interminable chaîne de wagons plats. Au moins une cinquantaine, estima Bolan. Un de ces trains d'un kilomètre dont l'Ouest américain avait le secret.

— Ils vont ralentir, expliqua Grubb en écartant de la main un nuage de moucherons. Ça monte pas autant que sur l'autoroute, mais le passage est toujours délicat, pour les convois. Surtout quand il y a autant de wagons.

— Je vais le prendre ici, annonça Bolan.

Mais l'autre n'en avait pas terminé.

— Ce qu'il faut faire, expliqua-t-il, c'est courir parallèlement au train quand il arrive, puis se rapprocher des rails et attraper une des échelles latérales. Elles sont à l'arrière, en général. Quand je dis « attraper », ça veut dire s'accrocher de toutes ses forces. Parce que, même si le train ralentit, vous allez avoir l'impression qu'on vous arrache les bras.

— Compris, fit Bolan d'un ton patient.

Ça n'était pas la première fois qu'il sautait dans un train en marche. Ni la dernière, probablement.

— Tu ferais mieux de retourner là-bas et d'aller voir les flics. Plus tu attends, plus ils auront du mal à gober ton histoire.

— Ouais, d'accord. Mais je dois dire que je serais assez tenté de vous accompagner. J'ai pas eu beaucoup d'occasions de m'amuser, ces derniers temps, si vous voyez ce que je veux dire...

— Si tu touches la récompense, tu pourras peut-être repartir d'un bon pied dans la vie, suggéra Bolan.

— Ouais, peut-être, fit Grubb sans trop de conviction. Bon, je vais vous laisser, alors... Dites, j'ai pas bien compris votre nom.

— Sans doute parce que je ne te l'ai pas dit. Il vaut mieux que ça reste comme ça, déclara Bolan en tendant la main. Merci pour ton

aide... et le sac à dos.

Le sac, que le Guerrier avait passé à ses épaules, contenait notamment le MP-5. Bolan l'avait acheté quarante dollars à Grubb. Ce serait pour le vagabond une manière de consolation quand il apprendrait qu'il n'avait droit à aucune récompense pour avoir tué un type avec sa poêle à frire.

Bolan regarda le gus remonter le sentier, avant de s'accroupir derrière des prosopis et de suivre des yeux le train qui approchait. Il attendit que les locomotives passent, puis, glissant son pistolet dans son holster, il s'élança. Il courut à côté des wagons plats en cherchant à bord duquel il allait sauter. Il ne voyait rien de très bon. La plupart étaient chargés de gros conteneurs de marchandises tenus en place par des câbles d'acier. Tout ça n'était pas vraiment étudié pour accueillir des passagers.

Sans se laisser décourager, Bolan suivit l'allure du convoi, tout en s'en rapprochant peu à peu. De minuscules éclats de pierre jaillissaient de sous les roues, le piquant comme de la chevrotine. Sans cesser de courir, le Guerrier se protégea le visage d'une main. Quand il se retrouva à un peu plus d'un mètre d'une échelle métallique dépassant de l'arrière d'un des wagons, il accéléra soudain puis s'élança, les bras tendus. Ses doigts se fermèrent sur l'échelon le plus élevé en même temps que son pied droit se posait sur le barreau le plus bas. La vitesse du wagon le tira violemment vers l'avant, mais il tint bon et réussit à se hisser sur la plate-forme. Il y avait un petit espace entre les deux câbles qui tenaient le conteneur en place. Les bras parcourus de violentes ondes de douleur, Bolan se logea comme il put entre les câbles. Le pistolet-mitrailleur, dans son sac, rebondit avec un bruit métallique contre le conteneur quand il s'assit. Au-dessous de lui, le wagon tanguait et roulait avec fracas sur les rails.

La nuit était chaude mais le souffle du vent lui paraissait presque frais.

Alors que le train poursuivait sa progression, Bolan déboutonna sa chemise pour jeter un coup d'œil à sa blessure. Elle ne saignait plus, et une croûte commençait même à se former. Le Guerrier savait qu'il devrait rouvrir la plaie et la désinfecter à un moment ou un autre ; il en garderait sans aucun doute une cicatrice... qui viendrait rejoindre les dizaines d'autres ornant déjà son corps et témoignant d'une existence dédiée au combat.

L'Exécuteur avait depuis longtemps renoncé à faire le compte de ses engagements, depuis l'époque déjà lointaine où il s'était lancé dans sa première vendetta contre la mafia américaine. Il s'en était pris à eux parce qu'ils avaient causé la perte de sa famille ; et le temps qu'il ait mis à exécution le châtement mérité, il s'était rendu compte que sa motivation allait au-delà d'une simple soif de vengeance. Il avait

trouvé sa vocation. Et depuis – seul ou entraîné par son vieux complice Hal Brognola dans des combats douteux –, il avait continué de combattre ceux qui s'en prenaient à des proies faciles et innocentes, qu'ils soient des chefs de la mafia, des ripoux politiques ou des terroristes.

Cette fois, il se trouvait plongé dans un conflit qu'il n'avait pas cherché. Sauf qu'il était dans une position étrange : il ignorait avec certitude contre qui il se battait... Au début, il pensait être tombé sur une attaque de pirates de la route qui aurait mal tourné ; mais la bague trouvée dans la main du propriétaire de la Mercedes proposait d'autres pistes.

Il sortit de sa poche de chemise la carte récupérée sur l'homme que Billy Grubb avait tué d'un coup de poêle à frire. Il aurait probablement quelques réponses à ses questions quand il aurait atteint Collier Springs et trouvé le salon de massage. Il déciderait alors s'il restait dans le coin et affrontait les autorités, ou s'il tirait un trait sur la Taurus et se rendait enfin à Edwards.

Il se souvint qu'il s'était promis d'appeler Frank Vitali d'une station-service. Il sortit son téléphone portable en espérant qu'il restait assez d'énergie dans la batterie pour lui permettre de passer un bref appel. À un moment ou un autre – probablement quand il rampait dans le fossé de drainage –, la façade du téléphone s'était descellée. Il la remit en place. Mais ou bien les circuits avaient été détériorés, ou bien la batterie était définitivement déchargée ; en tout cas, le portable ne fonctionnait pas. Le Guerrier devrait attendre d'avoir atteint la ville pour téléphoner.

Tout en glissant le téléphone dans sa poche, Bolan regarda le conteneur installé sur le wagon précédant le sien. Le nom d'une société était inscrit au pochoir sur le côté : « PACRIM Transport. » Bolan avait remarqué le même logo sur la plupart des autres conteneurs. Mais cet acronyme ne lui disait rien.

Il reporta son attention sur le paysage que le train traversait. Le convoi avait fini par atteindre le haut de la longue côte et commençait la descente sur Collier Springs. Un de ses blitz avait déjà conduit le Guerrier dans cette ville, plus de dix ans auparavant, et elle semblait alors sur le point de se transformer en ville fantôme : la base aérienne de Rodgers, une annexe de celle d'Edwards et la première source de revenus de la ville, venait de fermer. Visiblement, les choses s'étaient arrangées. En plus de la partie de la localité que Bolan avait aperçue depuis l'autoroute, il découvrait maintenant une banlieue toute récente. Les maisons étaient situées dans le voisinage de l'ancienne base qui, pour autant qu'il puisse en juger, avait été transformée en une sorte de zone industrielle. De gros lampadaires halogènes arrosaient l'endroit d'une lumière jaunâtre. Même à cette heure

tardive, il y avait de nombreux signes d'activité : des camions roulaient ici et là, des ouvriers s'affairaient entre les bâtiments et l'équipe d'un chantier montait la structure d'un nouvel entrepôt. Au sommet d'un des hangars reconvertis, on lisait sur une immense pancarte : « PACRIM Industries. »

Bolan reporta son regard sur le conteneur arrimé devant lui.

« PACRIM Transport. »

Le Guerrier était en train de réfléchir au lien entre les deux quand il prit brusquement conscience d'un son faible, étrange, presque irréel, qui était venu se glisser au milieu du fracas du train. Il semblait provenir de derrière lui. Intrigué, il se tourna et approcha l'oreille du conteneur métallique contre lequel il était installé. Et il entendit... une voix.

Il y avait quelqu'un à l'intérieur du conteneur. Qui appelait.

Bolan écouta plus attentivement ; il s'efforça d'écarter le fracas rythmé des roues pour se concentrer sur la voix. Il eut vite la conviction qu'il n'y avait pas qu'une personne : il lui semblait entendre des gémissements, des sanglots, en plus du cri plaintif d'un homme qui appelait dans une langue étrangère. Asiatique. Dans laquelle il répétait encore et encore la même chose. Le Guerrier, sans comprendre les mots, ne put douter que ce soit un appel à l'aide.

À un mètre sur sa droite, il repéra une minuscule fente. Il s'en approcha et cria dans l'ouverture :

— Ohé ?

Il y eut comme une pause, puis le vacarme s'amplifia dans le conteneur. Les cris s'unirent, se mêlèrent, soudain emplis d'urgence, d'effolement.

— Anglais ? Vous parlez anglais ? cria Bolan dans la brèche.

De nouveau, une cacophonie de cris et d'appels, jusqu'à ce que l'homme le plus proche de l'ouverture ordonne aux autres de se calmer.

— Nous pris au piège ! cria-t-il dans l'ouverture. Difficile respirer.

— Au secours ! hurlèrent les autres.

— Au secours ! répéta l'homme. Aidez-nous !

Le cerveau de Bolan fonctionnait à plein régime pour tenter de trouver une explication. Il n'en vit qu'une qui lui paraisse sensée : il venait de tomber sur une cargaison d'immigrés clandestins qu'on faisait entrer aux États-Unis. S'ils étaient bien chinois, il y avait tout à parier qu'ils étaient venus par navire de charge depuis l'Asie et avaient été entassés dans le conteneur juste avant que leur bateau décharge sa cargaison à Long Beach ou San Pedro. Cela signifiait qu'ils venaient d'endurer au moins quatre heures de train dans leur énorme caisse de métal, sous une chaleur terrible et sans la moindre ventilation. Ce genre d'acheminement se pratiquait également avec les clandestins

mexicains ; sauf qu'au lieu de se retrouver dans des conteneurs, sur des trains, les malheureux candidats à l'immigration se retrouvaient entassés comme des sardines dans des camions, sans le moindre souci de sécurité. Une seule chose intéressait les trafiquants intéressés : ce qu'ils pouvaient gagner dans la partie – la plupart du temps, toutes les économies de pauvres gens prêts à risquer leur peau pour venir vivre et travailler aux États-Unis.

— Au secours !

Les cris, à présent, s'accompagnaient de coups donnés contre les parois du conteneur.

— S'il vous plaît ! implora le plus proche de la petite ouverture. Aidez-nous !

Bolan se rappela avoir remarqué une porte coulissante sur le côté du conteneur, quand il avait pris le train en marche. Se redressant, il s'agrippa à toutes les poignées qu'il trouvait et fit le tour du wagon dans des conditions acrobatiques. S'il trouva la porte, il découvrit aussi qu'elle était fermée. Ça n'était pas vraiment une surprise. Et cela ne fit qu'augmenter encore un peu plus sa rage contre les trafiquants.

Assurant du mieux possible sa prise de la main gauche, il récupéra de la droite le Desert Eagle dans son holster. Le train avait de nouveau ralenti, mais il devait encore rouler à plus de soixante kilomètres à l'heure. Ils se trouvaient heureusement sur une portion de voie en ligne droite, et Bolan n'eut pas à lutter contre d'éventuels mouvements imprévisibles du train quand il se pencha vers l'arrière et visa le verrou. Il lui fallut deux balles du .44 pour avoir raison du cadenas.

Quand il ouvrit la porte, une vague humaine, composée pour moitié de femmes et d'enfants, se précipita vers l'ouverture. Pour respirer avec avidité, agripper Bolan. Ils parlaient tous en même temps, le visage luisant de larmes et de transpiration. Bolan tenta de les rassurer, tout en leur faisant signe de reculer.

Il entra dans le conteneur et fut assailli par une odeur de sueur, d'urine, d'excréments.

Et de mort.

Dans l'ombre, derrière ceux qui se pressaient autour de Bolan, il vit une dizaine de corps, au moins, enchevêtrés les uns dans les autres. Parmi les cadavres, il aperçut celui d'une jeune femme qui serrait un bébé. Comme le Guerrier reculait d'un pas vers l'ouverture, un des survivants agrippa sa chemise.

— Merci ! cria-t-il, la voix tremblante d'émotion. Je m'appelle Deng. Vous avez sauvé nous !

Bolan reconnut la voix. C'était l'homme qui l'avait appelé en premier. Il devait avoir une peu moins de cinquante ans. Petit, mince, il avait de grands yeux et un petit bouc sur la pointe du menton.

— Qui a fait ça ? interrogea le Guerrier.

L'autre répondit à côté de la question.

— Nous venir pour travailler.

— Je sais. Mais qui vous a piégés là-dedans ? Qui vous a mis dans ce wagon ? insista Bolan en désignant l'intérieur du conteneur.

Deng secoua la tête.

— Pas de noms. Nous payer et eux promettre travail pour nous.

Il regarda au-delà de Bolan et tendit le bras.

— Là. Eux dire nous travailler là.

Bolan jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Deng désignait le parc industriel PACRIM à moins de cent mètres à présent.

Le train continua de ralentir alors qu'il approchait des rails adjacents aux diverses installations. Bolan aperçut des hommes qui accouraient avec des diables, des transpalettes et des chariots élévateurs, prêts à décharger la cargaison de la nuit. Le Guerrier vit aussi des agents de sécurité en uniforme, qui allaient sans doute faire entrer les immigrants dans leur nouvelle existence, celle d'esclaves au service de PACRIM Industries. C'était forcément ça. La PACRIM – sans doute une abréviation pour Pacific Rim – devait être dirigée par des Chinois, qui faisaient entrer clandestinement sur le territoire de la main-d'œuvre bon marché afin de faire baisser les coûts, augmenter les bénéfices et conquérir des parts de marché. Si c'était bien le cas, la seule tragédie que les dirigeants de l'usine verraient dans la mort des malheureux dans le conteneur serait un léger manque à gagner.

Les ordures !

L'Exécuteur posa les yeux sur le carnage, devant lui. Ces corps sans vie, ces innocents qu'on avait entraînés dans ce cauchemar en faisant miroiter des rêves sans aucun rapport avec la réalité... Quand il avait pris ce train en marche, son intention était d'abord de sauter avant qu'il arrive au dépôt, afin de retrouver la trace du salon de massage et d'obtenir des réponses sur le meurtre qui avait eu lieu dans le désert. À présent, il se sentait lié au sort de ces immigrés, à leur situation désastreuse. Hors de question de les abandonner.

Ôtant son sac à dos, il s'adressa à Deng.

— L'un de vous sait se servir d'une arme ?

— Moi, oui, répondit le Chinois en hochant la tête, l'air grave.

— Tenez, dit Bolan en lui tendant la crosse de son Beretta. Faites reculer les autres. Puis nous fermerons la portière et...

Le Guerrier fut interrompu par une détonation, suivie presque aussitôt par le sifflement d'une balle, près de sa tête. Derrière lui, une femme hurla. Bolan se tourna et la vit porter la main à son cou. Du sang jaillit entre ses doigts et elle s'écroula contre les autres.

Quand une seconde balle faucha un jeune garçon, sur sa droite, Bolan se jeta au sol et hurla aux autres de l'imiter. Il fouilla dans son sac pour récupérer le MP-5 et Deng alla s'accroupir près de

l'ouverture. Il visa vers une tourelle de sentinelles qui s'élevait juste à l'extérieur du dépôt. Il tira, puis aida Bolan à faire glisser la portière, sans la fermer complètement. Les balles continuèrent de s'abattre sur les parois métalliques du conteneur. Le Guerrier se dit qu'elles devaient lui être destinées, et non viser les Chinois. Les gardes avaient dû le voir devant l'ouverture béante et se mettre à canarder sans plus se poser de questions. Ça en disait long sur leur état d'esprit ! Mais, plus il resterait avec les malheureux Asiatiques, plus il les exposerait. Et le danger redoublerait quand le train s'arrêterait. Il devait donc sortir avant qu'ils soient tous pris au piège.

Le MP-5 en main, Bolan ouvrit la portière de quelques centimètres supplémentaires.

— Je vais essayer de détourner leur attention, dit-il à Deng. Fermez derrière moi.

Sans attendre de réponse, il se glissa dans l'ouverture et sauta au sol, trébuchant sur les cailloux du ballast. Il ouvrit le feu et arrosa la tour. Le garde qui leur avait tiré dessus en premier laissa échapper son fusil et tomba en avant, pour aller s'écraser quelques mètres plus bas. Un autre flingueur prit aussitôt le relais, obligeant Bolan à aller s'abriter derrière un gros levier d'aiguillage.

À sa grande surprise, des coups de feu claquèrent juste derrière lui. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et s'aperçut que Deng avait lui aussi sauté du train et tirait en direction de la tourelle. Il n'était pas mauvais, car le deuxième garde bascula à son tour dans le vide.

Mais les autres étaient largement en surnombre. Le Guerrier vit les gardes chargés de la sécurité sauter du quai et commencer à se déployer, tout en tirant en rafales sur Deng et lui.

— On se sépare ! cria Bolan.

Il roula sur lui-même pour s'écarter du système d'aiguillage et se redressa, esquivant les balles tandis qu'il se ruait vers des wagons de marchandises, sur une voie de garage, à une vingtaine de mètres sur sa droite. Quand il atteignit le premier wagon, il tint l'ennemi à distance avec une nouvelle rafale, puis escalada une échelle pour gagner le toit. Cette position dominante lui permit d'abattre deux gardes qui arrivaient sur sa gauche. Il réussit aussi à descendre un flingueur qui tentait de prendre Deng à revers.

Mais avec ses coups de feu, Bolan s'était attiré un peu plus l'attention des autres salauds. Il dut se jeter à plat ventre pour échapper aux projectiles qui déferlaient sur lui. Jetant le pistolet-mitrailleur dont le chargeur était épuisé, il répliqua avec le Desert Eagle, tirant chaque fois qu'il avait une cible bien en vue. Bientôt, malheureusement, il allait se trouver à court de munitions.

Il rampa sur le toit en arrière, se laissa glisser et rejoignit le sol. Il courut vers un des gardes abattus et aperçut par terre, juste à côté de

lui, ce qu'il cherchait. Un Glock .9 mm. Le Guerrier abandonna le Big Thunder au profit du pistolet, puis roula sous le wagon le plus proche de lui. Sortant de l'autre côté, il se retrouva à l'arrière d'un hangar militaire transformé en entrepôt. Un garde posté près de la porte repéra Bolan et braqua sur lui un fusil d'assaut Kalachnikov. Mais l'Exécuteur tira le premier, transperçant le torse de l'autre au niveau du cœur. Le flingueur s'écroula. Bolan se précipita et récupéra le fusil.

Il ouvrit la porte du bâtiment. Il n'y avait pas d'air conditionné, dans ce hangar, et il y découvrit une soixantaine de femmes et d'enfants, terrifiés, vêtus de hardes trempées de leur propre sueur, qui se tapissaient derrière des rangées de plans de travail sur lesquels s'entassaient des monceaux de jouets électroniques à assembler. Des lits de camp étaient alignés le long des murs, sur lesquels une vingtaine d'autres ouvriers dormaient ; ils devaient être tellement assommés de chaleur et de fatigue que la fusillade, dehors, ne les avait même pas réveillés.

Bolan posa un doigt sur ses lèvres, avant de quitter l'endroit. Il ne voulait pas exposer inutilement ces gens. Mais, au même moment, deux gardes surgirent de derrière un wagon et ouvrirent le feu sur lui. Bolan fit volte-face. Une balle mordit le tissu de sa chemise, manquant ses côtes d'un cheveu. Il répliqua avec le Kalachnikov. L'un des gardes se prit une balle en pleine tête ; l'autre dans le torse. Ils moururent à peu près en même temps. Bolan s'élança, enjamba l'un des cadavres et retourna vers l'aiguillage qui l'avait déjà abrité un peu plus tôt.

Deng était invisible. En revanche, d'autres gardes avaient investi les lieux, et Bolan se trouva au centre d'un tir croisé. Les balles venaient de tous les côtés. Il se jeta au sol et rampa sous le fourgon de queue d'un convoi, dans une voie de garage. Les balles ricochaient contre les rails et les roues derrière lesquelles il avait trouvé refuge. Il continua de répliquer, blessa un des gardes. Mais les autres étaient vraiment trop nombreux et il allait de nouveau se trouver à court de munitions.

L'Exécuteur commençait à se demander de quelle manière il allait s'en sortir, quand il entendit par-dessus le crépitement des armes un grondement familier. Il se pencha et regarda vers le ciel. Un hélicoptère Apache AH-64 survolait les rails dans sa direction. Il n'avait pas la moindre idée de la façon dont les dirigeants de la PACRIM avaient pu mettre la main sur cet appareil ; ce qu'il savait, en revanche, c'est que le canon de 30 mm intégré dans la tourelle pourrait sans peine réduire en miettes le wagon sous lequel il était planqué.

Sauf que le wagon n'était pas la cible de l'hélico.

Virant sur la droite, l'Apache dirigea son canon vers le trio qui fondait sur Bolan. Mitraillant à une cadence de dix projectiles par

seconde, l'arme déchiqueta les trois hommes avant de déplacer son feu dévastateur vers d'autres flingueurs.

Remonté par le soutien inattendu de l'hélicoptère, le Guerrier sortit de sous le wagon et aida à retourner le cours de la bataille. Il vida son Kalachnikov sur deux gardes pris de court par la tournure des événements. Il récupéra une nouvelle arme sur un des cadavres.

Peu après, des voitures de la Highway Patrol et des services du shérif débarquèrent, gyrophares et sirènes en marche, passant en trombe la porte principale du parc industriel. Leur arrivée anéantit les derniers espoirs que les gardes avaient encore de pouvoir reprendre l'ascendant. L'hélicoptère Apache fit encore un passage au-dessus du dépôt et, à ce moment-là, les agents de sécurité avaient tous déposé ou jeté leur arme, puis levé les bras en signe de reddition.

Bolan partit à la recherche de Deng. Il finit par le repérer, affalé contre la base d'un château d'eau. Il était blessé au torse.

En voyant Bolan approcher, il sourit faiblement.

— Nous les battre, hein ?

— Oui, on les a battus.

— Bien, fit Deng.

Alors qu'il tendait son arme à Bolan, ses yeux se fermèrent et son bras retomba.

Bolan prit le Beretta et fit lentement descendre l'homme à terre. Se redressant, il se dirigea vers l'endroit où l'Apache était en train d'atterrir dans un monstrueux nuage de sable. Une portière glissa sur le côté et un des membres de l'équipage descendit de l'appareil. Penché en avant pour éviter les rotors, il se perdit un instant dans le nuage de sable, dont il émergea presque aussitôt, un MAC-10 en main. Plus petit que Bolan, l'homme était large d'épaules. Il portait un blue-jean et un T-shirt blanc.

— Désolé de débarquer à l'improviste, lança Frank Vitali avec un grand sourire. Mais on dirait que ton invitation s'est perdue dans le courrier.

CHAPITRE IV

— ... et comme tu ne rappelais pas, expliqua l'ami Frank, j'ai contacté le Ranch pour qu'ils trouvent tes coordonnées G.P.S.

— J'avais oublié ce détail, répondit Bolan en hochant la tête.

Il sortit son téléphone portable, s'émerveillant une fois encore des prouesses dont était capable Herman « Gadgets » Schwarz. Il avait réussi à intégrer un système G.P.S. complet et opérationnel à la base de l'antenne du téléphone. La puce électronique, alimentée par sa propre batterie, avait continué à transmettre sa position alors que le téléphone lui-même n'avait plus d'énergie.

— Ne me demande pas comment il fait, poursuivit Vitali, mais en plus de savoir que tu avais pris ce train en marche, il a pu calculer la vitesse du convoi et son heure d'arrivée au dépôt.

— Pour une fois, je ne regrette pas d'avoir eu l'œil de Big Brother sur moi...

— Tu l'as dit. Et le temps qu'il me balance toutes ces infos, j'avais récupéré un scanner de la police et entendu parler d'une fusillade dans le désert.

Quand il a été question d'une voiture abandonnée sur l'accotement, j'ai flairé les emmerdes. J'ai sauté dans le bolide le plus puissant que j'ai pu trouver.

— Bonne idée, murmura Bolan.

Les deux hommes se tenaient juste à l'extérieur de la clôture délimitant le périmètre du parc industriel de la PACRIM. Ils venaient de s'entretenir avec le shérif du comté de Kern, Kit Deerson, qui se trouvait à présent dans sa voiture de patrouille afin de vérifier l'identité de Bolan et Vitali. En plus du shérif, toutes les forces de police disponibles à plus de cent cinquante kilomètres à la ronde semblaient avoir fait le déplacement. Ils avaient été efficaces et rapides pour restaurer l'ordre. Les hommes de la Highway Patrol avaient établi un cordon de sécurité autour du site, empêchant les gens du coin d'approcher ; de leur côté, les hommes du shérif avaient réuni tout le personnel de la PACRIM dans un des entrepôts pour procéder aux premiers interrogatoires. Des agents de l'immigration et un contingent d'agents fédéraux arriveraient d'une minute à l'autre de Sacramento. Le pilote de l'Air Force qui était aux commandes de l'hélicoptère Apache se trouvait du côté de la plate-forme de chargement ; il aidait les secours et les hommes du coroner à venir en aide aux victimes innocentes de ce qui venait de se passer. Aux dernières nouvelles, sur les cinquante-cinq hommes, femmes et enfants

entassés dans le conteneur, ils n'étaient que dix-sept à avoir survécu. Bolan pouvait voir les corps qu'on sortait du conteneur dans des sacs mortuaires. Ils étaient si nombreux qu'un gros camion de transport réfrigéré avait été réquisitionné pour l'acheminement jusqu'à la morgue du comté, à Adelanto. Ce ballet macabre se déroulait sous les yeux des survivants, qui se tenaient sur le côté, réconfortés par les ouvriers sur lesquels Bolan était tombé dans le hangar.

— Je n'arrive pas à comprendre comment ils ont pu se laisser enfermer dans un conteneur de ce genre, marmonna Vitali.

— À mon avis, ils n'avaient pas la moindre idée de ce qui les attendait. Tout ce qui les intéressait, c'était de savoir que du travail était au bout du voyage. Les gens ont parfois tellement besoin d'un boulot, qu'ils préfèrent ne poser aucune question.

Comme Vitali hochait la tête, songeur, Bolan passa à un autre sujet :

— Des nouvelles de Jack ?

Vitali lui expliqua qu'aux dernières nouvelles, Jack Grimaldi et l'avion-espion ES-1 avaient rejoint à l'heure dite la base aérienne de Marjeelam. Le pilote du Black Warriors Ranch et vieil ami de l'Exécuteur devait commencer dans quelques heures sa mission de reconnaissance au-dessus de la Chine.

Le téléphone portable de Vitali se mit à couiner. C'était Éva Swanson, qui appelait depuis sa chambre d'hôtel, près de la base aérienne. Bolan l'avait déjà contactée pour lui expliquer pourquoi il avait manqué leur rendez-vous. Malgré sa déception, Éva Swanson s'inquiéta surtout pour la blessure du Guerrier.

— Juste une égratignure, assura-t-il en se frottant le côté.

On lui avait déjà nettoyé la blessure et posé un bandage dessus.

— Pas même besoin de points de suture, précisa-t-il.

— Tu es à jour, pour les vaccins antitétaniques ? demanda encore Éva.

— On m'a fait une piqûre de rappel. Bien plus douloureuse que le coup de couteau, crois-moi...

— Tu penses qu'il y a un lien entre la PACRIM et les types qui t'ont tiré dessus, dans le désert ?

— Trop tôt pour le dire. Mais j'ai bien l'intention de le découvrir.

— Tu fais tout pour m'éviter, c'est ça ? protesta la jeune femme d'un ton aguicheur.

— L'éloignement renforce l'affection, répliqua Bolan. On passera un peu de temps ensemble en Virginie, au Ranch, pour le débriefing, c'est promis.

— Je ne sais pas si je pourrai attendre ! Il est possible que j'abuse de toi dans l'avion...

Le Guerrier grimaça un sourire.

— Depuis le temps que j'attends ça.

Éva Swanson abordait la question de la bague trouvée sur le propriétaire de la Mercedes, quand le shérif, un type costaud aux yeux gris d'une cinquantaine d'années, revint de sa voiture de patrouille. Bolan dit à Éva qu'il la rappellerait. Il raccrocha et rendit le portable à Vitali.

— C'est bon, messieurs, annonça Deerson en tendant à Bolan et Vitali la photocopie de leurs papiers.

Le Guerrier n'avait pas eu la moindre appréhension. Sa couverture – il était l'agent fédéral Mike Belasko, Vitali étant en mission officielle – était depuis longtemps établie ; et toute recherche approfondie sur leurs états de service se heurterait au fait qu'ils étaient sur une mission classée secret pour le compte du Justice Department. Deerson – comme les huiles de la N.S.A. et de l'Air Force à qui Éva Swanson avait eu affaire à Edwards – était à l'évidence tout sauf transporté par les informations qu'il avait reçues après que sa vérification d'identité fut parvenue directement du Justice Department.

— On m'a aussi fait comprendre, poursuivit-il, que bien que tout ça se déroule sur mon secteur, il serait souhaitable que je fasse tout mon possible pour vous aider dans votre « mission ».

Sa voix avait pris un drôle de ton, sur les derniers mots, et une lueur de dédain s'alluma dans ses yeux.

— Nous n'avons pas l'intention de marcher sur vos plates-bandes, assura Bolan. Les choses sont sous votre contrôle.

— On va faire ce qu'on peut, répliqua Deerson d'un ton sarcastique. À ce propos, j'ai effectué une recherche sur les plaques de la Camaro, auxquelles vous aviez fait allusion. Vous aviez raison. Elles proviennent d'une vieille Subaru de Las Vegas. Je parierais que quelqu'un a volé la Chevrolet sur un des parkings de Vegas et a changé les plaques pour brouiller les pistes.

— Et ils ont choisi la Camaro parce qu'elle était stationnée là depuis un moment, devina Bolan.

— Affirmatif. À cette époque de l'année, les gens viennent en voiture pour jouer et ils ne touchent plus leur véhicule jusqu'à leur départ de Vegas. Si ça se trouve, les propriétaires de la Chevrolet ne savent même pas qu'elle a disparu.

— On peut donc s'imaginer que nos gus ont déjà effectué un changement de plaques.

— À moins qu'ils aient braqué une nouvelle voiture, souligna Vitali.

Deerson jeta un regard en coin à Bolan.

— Au fait, quand est-ce que vous avez l'intention de me parler de la carte que vous avez récupérée sur le cadavre du flingueur, près de la Collier Springs ?

Bolan fut pris au dépourvu.

— Vous avez parlé à Grubb ? demanda-t-il.

Le shérif hochla la tête.

— Je précise que ce sac à puces est pratiquement resté muet jusqu'à ce que je lui dise qu'il avait peu de chances de toucher une récompense. Ça ne lui a pas trop plu, à ce qu'il m'a semblé...

— Donc, il a décidé de me jeter dans la fosse aux lions. Vous n'avez fait peser aucune charge contre lui, j'imagine ?

— Non. Nous l'avons laissé dans son château, là-bas, dans le désert, en lui demandant de ne pas quitter la région. Mais j'aimerais qu'on revienne à cette carte. C'est celle d'un salon de massage de la ville, à ce que m'a dit Grubb.

Décidant que cela n'aurait pas beaucoup d'intérêt de garder l'information pour lui, désormais, Bolan tendit la carte de l'Orient Expressions et montra ce qui était inscrit au dos. Il exposa aussi sa théorie selon laquelle la Mercedes s'était arrêtée sur le bas-côté avec un pneu à plat.

Deerson hochla la tête en signe d'acquiescement.

— On a déjà eu des attaques de ce genre, ces dernières années. Mais chaque fois ou presque, les pirates laissaient leurs victimes sur la route, délestées de leurs bijoux et de l'argent liquide. Ici, on a deux macchabées dont on n'a même pas volé les portefeuilles. Plus un troisième que les autres étaient sur le point d'enterrer. Si vous avez une explication pour ça, je vous écoute.

— Le type de la tombe avait une chevalière ornée d'un svastika, remarqua Bolan.

— Je sais, oui. Mais si vous pensez à des histoires de Nazis, oubliez tout de suite.

— Pourquoi ? demanda Vitali.

— D'abord, expliqua Deerson, le svastika était dans le sens inverse de la croix gammée nazie. Ensuite, il y avait ces symboles yin et yang. Vous avez déjà entendu parler du Falun Gong ?

— J'avais remarqué ce détail, confirma le Guerrier. Une espèce de mouvement religieux chinois ?

— On pourrait dire ça. Sauf qu'en Chine, on a décidé une fois pour toutes qu'il s'agissait d'une secte dangereuse et subversive. Ils mènent une guerre sans merci contre ses adeptes. Nous en avons quelques-uns, ici, à Collier Springs. Pour moi, c'est dans le genre New Âge, vous voyez ? Avec des chants, développement personnel et tout le tralala...

— Donc, ce n'est pas simplement un truc chinois ? demanda Vitali.

— Je suis bien placé pour le savoir : ma propre fille est allée se fourrer dans un groupe inspiré par ce machin, à la fac. Rien que des filles, des gamines blanches de la banlieue. Il y a quelques semaines, j'ai dû les embarquer parce qu'elles manifestaient ici même, devant les

grilles.

— Elles manifestaient ? répéta Bolan. Contre quoi ?

— La persécution du Falun Gong en Chine. Sur le moment, j'ai cru qu'elles étaient gentiment cinglées, exaltées comme on peut l'être à leur âge. Je veux dire, ce n'est pas parce que la PACRIM est une boîte dirigée par des Chinois qu'ils sont responsables pour tout ce qui va mal dans leur pays, vous voyez ? Mais bien sûr, après tout ce qui s'est passé ici ce soir, je me dis qu'elles n'avaient peut-être pas complètement tort.

— Il y a une chance pour que le type à la chevalière soit du coin ?

Deerson secoua la tête.

— Une adresse située à L.A. figurait sur son permis de conduire. On va vérifier. On n'aura sans doute rien avant demain matin.

— Il reste quand même une bonne possibilité pour que son meurtre soit lié à cette secte Falun Gong, non ? insista Vitali.

— Je vous avouerais que tout ça me dépasse un peu, maugréa Deerson.

Songeant aux incidents de l'autoroute, Bolan se souvint d'un détail.

— Il y avait un attaché-case dans la Camaro, dit-il au shérif. J'ai pensé qu'elle avait peut-être été récupérée dans la Mercedes...

Deerson le fixa sans douceur.

— Vous m'avez caché encore beaucoup de trucs du même genre ?

— J'avais l'intention de passer dans le salon de massage et de voir si quelqu'un connaissait les deux hommes de la Camaro.

— Et c'est pour ça que vous avez pris le train en marche, plutôt que de rester là-bas pour parler avec nous, devina Deerson. Vous vous êtes dit : « Pourquoi est-ce que je me laisserais emmerder par les bouseux du coin ? »

— Quelque chose comme ça, oui, répondit Bolan, ironique.

Ils s'affrontèrent du regard un instant, jusqu'à ce que le shérif esquisse un sourire forcé.

— D'accord, d'accord, je me calme. Bon, ça vous dit d'aller faire un tour au Temple des Délices, maintenant ?

À mi-chemin de la ville, Deerson reçut un appel de son dispatcher. Le bureau du shérif venait de recevoir un coup de fil d'une personne se réclamant du Falun Gong. La secte revendiquait l'assassinat des occupants de la Mercedes et affirmait avoir laissé la chevalière en guise de carte de visite.

— Pas très net, tout ça, commenta le shérif en reposant l'émetteur de sa radio.

— Comme vous dites, acquiesça Bolan. Je n'y crois pas du tout. En tout cas, ces gus connaissent pas mal de détails sur ce qui s'est passé dans le désert. Je parierais que leur informateur est le type qui s'est enfui à bord de la Camaro. Quant à toute cette histoire de secte, c'est

probablement une façon de brouiller les pistes.

— Ils seraient trop contents que je leur tourne gentiment le dos et que j'aille interroger ma fille, marmonna Deerson. Ces zozos commencent à me les briser menu, pour tout vous dire.

— Avec un peu de chance, souligna Vitali, vous aurez bientôt la possibilité de faire quelque chose à ce sujet.

— Ça, j'aimerais bien.

Cinq minutes plus tard, ils arrivaient devant le salon de massage. Orient Expressions exerçait ses activités dans une petite bâtisse délabrée de deux étages, à côté d'un centre commercial tout aussi décrépît. On était à une dizaine de kilomètres au nord des installations de la PACRIM. Le quartier, qui datait des premiers jours de Collier Springs au début de la Seconde Guerre mondiale, ne s'était jamais remis de la fermeture de la base aérienne. La plupart des magasins du centre commercial étaient fermés, et des mauvaises herbes engorgeaient les rues, ainsi que les pelouses de quelques fermes reconverties en appartements bon marché. Personne ne semblait avoir entendu ce qui s'était passé sur le parc industriel : les rues comme les trottoirs étaient déserts, avec quelques rares lumières allumées ici et là.

— C'est un peu notre ghetto, expliqua Deerson en s'arrêtant derrière une station-service abandonnée depuis longtemps, un pâté de maisons après le salon de massage.

Les rails d'une voie ferrée couraient parallèlement à la rue.

— C'est l'heure où le convoi de la PACRIM serait en train de passer, normalement, fit remarquer le shérif en descendant de sa voiture. Mais cette nuit, il risque d'y avoir un peu de retard...

Deerson sortit son revolver de service et conduisit Bolan et Vitali vers une épaisse haie de lauriers-roses qui poussait le long des rails. Le Guerrier aperçut un rat qui s'engouffrait dans le buisson.

— Ces lauriers vont nous amener juste à la porte qui donne sur l'arrière, expliqua-t-il. Faites gaffe où vous mettez les pieds.

Les trois hommes suivirent une allée en piteux état, jonchée de déchets, de bouteilles brisées et de préservatifs. Ils purent avoir un vague aperçu de ce qui se passait dans le salon à travers les lauriers-roses.

— Qu'est-ce que vous savez de cet endroit ? chuchota Bolan.

— C'est aussi miteux que ça en a l'air, lui répondit Deerson. Ils ont une licence en bonne et due forme, mais la majorité des gars qui se pointent ici attendent autre chose qu'un simple massage.

— Et vous n'êtes jamais intervenu ? interrogea Bolan.

— Pas jusqu'à cette nuit.

— Pourquoi ?

— Eh bien, pour commencer, la plupart des clients viennent de la

base aérienne d'Edwards, histoire de se vider le carafon. Moi aussi, j'ai été dans l'armée, et je sais ce que c'est. L'autre raison, c'est que les proprios sont chinois.

— Un lien avec la PACRIM ? demanda Bolan.

— Ils ont ouvert la boutique un mois après que la PACRIM a signé le bail pour la réhabilitation de la base.

— Et les gens se sont dit, à cheval donné, on ne regarde pas la bride..., commenta Vitali.

Deerson hocha la tête.

— C'est une façon de résumer les choses, oui.

Les trois hommes arrivèrent au bout de la longue haie de lauriers-roses et se retrouvèrent sur une allée de gravier perpendiculaire à la voie ferrée. Sur leur gauche, cette allée en croisait une autre menant au parking arrière du bordel. Sous la lumière faiblarde qui brillait à l'arrière, un grand et gros type au physique de sumo était assis sur l'évaporateur d'un vieux appareil d'air conditionné. Une jeune fille d'une vingtaine d'années assez peu habillée était installée sur ses genoux. Elle était si petite et si mince, comparée au garde, qu'ils faisaient tous les deux penser à un ventriloque avec sa marionnette. Elle faisait rire le malabar en lui caressant les cheveux. À quelques mètres de là, trois voitures étaient stationnées sur le parking. La plus proche de la porte était une Chrysler PT Cruiser gris métallisé récente, avec une plaque d'immatriculation personnalisée : CRUZING. À côté, une jeep de modèle militaire, poussiéreuse et décapotée. Enfin, au bout du parking, entre une grosse benne à ordures qui débordait et le mur arrière du salon de massage, Bolan reconnut la Camaro.

— Ça devient intéressant, commenta Deerson.

Les trois hommes se rapprochèrent sans bruit, mais avant qu'ils aient pu discuter de la suite des opérations, la porte arrière du salon s'ouvrit à la volée et laissa passer un officier de l'Air Force qui portait un petit attaché-case en cuir visiblement bien rempli.

— C'est la même mallette que j'ai vue dans la Camaro, chuchota Bolan.

Le militaire échangea quelques mots avec le garde, puis alla contourner la PT Cruiser pour s'installer au volant de sa jeep. Le portier fit sauter la fille de ses genoux et lui signifia de rentrer. Comme il se levait, le moteur de la Camaro gronda. La voiture jaillit de sa position et s'arrêta dans un crissement de pneus devant la jeep, bloquant le passage au soldat. Le garde, pendant ce temps, avait sorti de sa ceinture un pistolet calibre .22. Il visa le conducteur de la jeep. Il était sur le point de presser la détente de son arme quand Deerson tira. Le coup de feu claqua comme une monstrueuse gifle à travers tout le parking et le gros garde trébucha contre la PT Cruiser, blessé au torse. Tandis qu'il s'écroulait, l'officier de l'Air Force paniqua et

jaillit de la jeep... pour être abattu sur-le-champ par le conducteur de la Camaro.

— On y va ! fit Bolan en s'élançant.

Deerson et Vitali étaient juste derrière lui. Ils chargeaient vers la porte du salon, qui laissa passer deux autres flingueurs. D'origine chinoise, comme le premier. L'un d'eux était armé d'un pistolet Browning .9 mm, l'autre d'un Remington à canon scié. Ils commencèrent à échanger des coups de feu avec le shérif et Vitali. Bolan, lui, se rua droit sur la Camaro.

Le passager de la Chevrolet sortit juste assez du véhicule pour récupérer l'attaché-case du militaire, puis revint dans la voiture au moment où celle-ci plongeait vers l'avant, faisant jaillir des gravillons sous ses pneus arrière. Elle coupa sur la droite, laboura un carré de mauvaises herbes, et se retrouva bientôt sur le chemin de terre qui partait du salon de massage. Bolan vira sur sa droite et escalada une pile de traverses de bois abandonnée le long de la route. Il plongea vers l'avant quand la Camaro passa en filant à sa hauteur et il rebondit durement sur le toit de la voiture. Le Desert Eagle lui échappa alors qu'il cherchait une prise.

Le conducteur de la Chevrolet se mit à zigzaguer pour essayer de faire tomber Bolan. Le Guerrier parvint à atteindre le toit ouvrant qui n'était pas fermé, et put s'accrocher alors que la voiture prenait de la vitesse. Le chemin formait une bosse en traversant la voie ferrée, et la Camaro fit un vol plané. Quand elle retomba de l'autre côté, durement, Bolan parvint à rester sur le toit malgré le choc.

Au bout d'une cinquantaine de mètres, le conducteur rejoignit une route goudronnée encadrée par des champs vallonnés couverts de hautes herbes. La voiture prit encore de la vitesse, et le passager de la Camaro commença à marteler les doigts de Bolan avec la crosse de son arme. Les bras parcourus d'une douleur lancinante, le Guerrier lutta pour ne pas lâcher prise. Le flingueur changea de tactique. Il se leva de son siège et passa le haut de son buste à travers le toit ouvrant. Un rictus sauvage sur les lèvres, il visa le front de Bolan.

Le cerveau du Guerrier fonctionnait à toute allure. Dans la position où il se trouvait, il ne pouvait pas se saisir du Beretta 93-R. Il regarda derrière le flingueur, avant de se plaquer précipitamment sur le toit de la voiture, comme s'ils étaient sur le point de passer sous une branche trop basse. L'autre tomba dans le panneau. Il se tourna pour jeter un coup d'œil derrière son épaule. Cela ne dura qu'une fraction de seconde, mais cela donna à Bolan le temps de déplacer son poids et de faire partir sa main droite, détournant le tir de l'autre salaud au moment où il pressait la détente. La détonation claqua comme un coup de tonnerre aux oreilles du Guerrier.

Le flingueur poussa un juron de frustration, mais, avant qu'il ait pu

tirer de nouveau, le Guerrier lui avait attrapé le poignet, tout en lâchant sa prise sur le toit ouvrant. Il glissa vers l'arrière et entraîna l'autre avec lui, le faisant presque complètement sortir de l'habitacle. Le pourri perdit l'équilibre et tomba sur le côté, sur le conducteur, qui perdit lui-même le contrôle du véhicule au moment où la route décrivait un virage. Le conducteur lutta avec le volant, mais il était trop tard. La Camaro négocia mal le tournant et quitta la route.

Bolan lâcha le flingueur et se laissa éjecter de la Camaro. Au moment de heurter le sol, il roula vers l'avant et fit une culbute, pour s'arrêter à une cinquantaine de centimètres d'une barrière de fil barbelé. La voiture, elle, était déjà passée à travers la clôture. Rendu à moitié sourd par la détonation, l'Exécuteur entendit à peine le froissement du métal et le verre qui explosait tandis que la Camaro faisait des tonneaux dans le champ.

Bolan rampa dans l'herbe, serrant dans ses doigts ensanglantés le Beretta ; il s'accroupit et franchit la clôture, là où la Camaro l'avait défoncée, avant de se diriger vers la voiture qui s'était immobilisée.

L'homme qui avait essayé de le tuer avait été éjecté du véhicule. Il était couché dans une position étrange, comme une espèce de pantin désarticulé. Il avait la nuque brisée. Son flingue était invisible. Il devait avoir atterri quelque part dans l'herbe, mais Bolan n'avait pas l'intention de perdre son temps à le chercher dans l'obscurité. Il continua d'avancer dans le champ en friche et finit par atteindre la Camaro, ou du moins ce qui en restait. La voiture s'était immobilisée, sur le toit, tout près d'un grand chêne aux branches noueuses. Le toit s'était effondré sur le conducteur, l'écrasant contre le volant. Comme l'autre, il était chinois, proche de la quarantaine.

Les oreilles emplies d'un bourdonnement persistant, Bolan vint s'agenouiller devant le véhicule. Il examina l'intérieur, derrière le cadavre du conducteur, et repéra l'attaché-case, coincé entre les sièges avant et arrière. Il se pencha dans l'habitacle et récupéra la mallette.

Elle était fermée à clé. Bolan remit son arme dans son holster d'épaule, prit une pierre et donna de grands coups contre les fermetures jusqu'à ce que les serrures cèdent. Il souleva alors le couvercle et découvrit des liasses de billets de cent dollars. Il y en avait pour au moins deux cent cinquante mille dollars, décida Bolan, qui était tombé des centaines de fois sur ce genre de trésor.

— On ne bouge plus !

Malgré le tintement de ses oreilles, le Guerrier entendit de façon distincte l'injonction. Il se tourna, lentement, et découvrit une femme asiatique qui se tenait dans le clair de lune à une vingtaine de mètres de lui, un Colt .9 mm en main. Le pistolet était braqué sur lui, et, au regard résolu de la jeune femme, à l'autorité de sa voix, il sut qu'elle n'hésiterait pas une seconde à presser la détente.

CHAPITRE V

— Posez ça, ordonna la femme en désignant l'attaché-case.

Derrière elle, deux hommes surgirent de l'obscurité et vinrent se poster à ses côtés. Comme elle, ils étaient armés et braquaient l'Exécuteur.

— Tu l'as entendu ? lança le plus petit des deux avec colère. Pose cette mallette !

— Et écarte-toi ! ajouta l'autre pour faire bonne mesure.

Bolan tâcha d'évaluer rapidement la situation – et de trouver éventuellement la façon dont il allait s'en sortir. Son arme se trouvait dans son holster d'épaule et, à la moindre occasion, il pouvait faire un carton. Il y avait aussi la mallette, qu'il pouvait essayer d'utiliser comme bouclier, en espérant qu'elle arrêterait une balle ou deux...

— Ne cherchez pas à gagner du temps ! lança la femme. Posez-la. Maintenant !

Bolan fit passer l'attaché-case d'une main dans l'autre, tout en avançant imperceptiblement vers les herbes plus hautes, sur sa droite. Les buissons devaient presque atteindre le mètre. S'il parvenait à plonger dedans, les autres pouvaient le perdre de vue pendant une seconde ou deux. Ce n'était pas grand-chose, mais l'option lui semblait meilleure que de chercher à se débarrasser de trois adversaires à main nue.

— Vous n'avez pas dit « s'il vous plaît », remarqua-t-il d'un ton nonchalant en espérant déstabiliser les autres.

Ça ne fonctionna pas. Le plus petit des deux hommes tira une balle juste à ses pieds.

— Écoute, Ducon, au cas où tu n'aurais pas pigé, tu t'adresses à des agents du F.B.I., d'accord ? Alors, tu arrêtes de jouer au con, sinon on t'explose la tronche. Et je te promets qu'il y aura des morceaux jusqu'à Waco !

La femme regarda celui qui venait de parler. Elle parut sur le point de lui faire une remarque, ayant de se raviser et de revenir à Bolan.

— F.B.I. ? répéta le Guerrier, soudain soulagé.

— Exact.

Sans détourner son pistolet, toujours pointé sur lui, la femme attrapa l'insigne accroché à sa ceinture et le tendit devant elle. Dans la pénombre, Bolan entrevit le reflet d'un objet métallique de la taille d'une poignée de porte. Ça aurait pu être n'importe quoi. Mais le moment était sans doute mal choisi pour mettre en doute l'identité de la jeune femme.

— Le monde est petit, dit-il. Je suis du *Justice Department*.

— Hein ? fit le plus énervé des deux hommes.

— Département de la Justice, répéta Bolan.

Posant l'attaché-case, il écarta les mains.

— Agent spécial Belasko. Mes papiers sont dans ma poche de chemise.

La femme laissa le type qui se trouvait sur sa droite se charger de vérifier. Elle se tourna vers l'autre, celui qui avait tiré aux pieds de Bolan, et lui chuchota quelques mots. Impossible pour Bolan de saisir ce qu'elle disait, mais l'autre était visiblement en train de se prendre un savon.

L'agent qui s'approcha de lui était blanc, âgé d'une quarantaine d'années, avec des cheveux coupés très court et des yeux sombres assortis à son costard un rien étriqué.

— C'est pas une mauvaise blague, j'espère, dit-il à Bolan sur le ton de l'avertissement.

— Si c'était le cas, j'aurais déjà récupéré votre flingue.

L'autre eut un petit sourire satisfait.

— C'est bien essayé, mais je ne suis pas aussi émotif que mon collègue. Levez les mains, maintenant.

Le type sortit la carte de Bolan de sa poche poitrine. Il l'examina un instant dans la lueur du clair de lune, avant de la tendre à la femme. Elle y jeta à son tour un coup d'œil, puis la rendit à Bolan, tout en lui faisant signe de baisser les bras.

— On peut savoir ce qui vous amène à Collier Springs, monsieur Belasko ? demanda-t-elle.

— « Je suis venu ici pour les eaux », répondit Bolan, le visage impassible.

La jeune femme eut un vague sourire.

— Toute personne capable de citer une phrase du film Casablanca a droit à toute ma considération.

Elle s'avança vers Bolan, la main tendue.

— Agent Jen Li, du bureau de Sacramento.

Bolan évalua l'agent Li. Jeune, petite et mince, avec des cheveux noirs coupés au niveau des épaules, elle avait des pommettes saillantes et de grands yeux. Elle s'habillait mieux que ses deux compagnons : son tailleur-pantalon semblait fait sur mesure, mettant en valeur une silhouette svelte et élégante.

Elle le présenta rapidement aux deux autres. Celui aux cheveux en brosse s'appelait Seitzer. L'autre, le nerveux, était un type assez petit, mince, aux traits pincés, comme s'il venait de mordre dans un citron particulièrement acide. Il se mâchouillait la lèvre sans quitter Bolan du regard.

— Désolée pour ce qui s'est passé, expliqua Li, mais on vient de

voir deux mois de boulot d'infiltration se casser la gueule. Et ça tombe assez mal.

— Le salon de massage ? devina Bolan.

Elle hocha la tête.

— On était en pleine surveillance quand tout a pété. Lorsqu'on est arrivés sur le parking, on vous a vu passer sur le toit de la Camaro. On a décidé de suivre. La Camaro était notre objectif.

— Ça ne me surprend pas.

Jetant un coup d'œil vers la route, Bolan aperçut une grosse camionnette stationnée près de l'endroit où la Chevrolet avait défoncé la clôture. Il se rappela avoir remarqué le véhicule, plus tôt, sur le parking du centre commercial situé à un pâté de maisons de l'Orient Expressions.

— Vous me ramenez ? demanda-t-il. J'ai abandonné deux personnes dans une fusillade, là-bas...

— Nous aussi. Mais la situation est sous contrôle, à présent.

— Des pertes ?

— La radio de la police parle d'un shérif qui aurait été touché. Mais rien de sérieux.

— Et pour les gens du salon ?

— Ils s'en sont moins bien sortis. Quatre morts au dernier bilan.

— J'aimerais quand même retourner là-bas, insista Bolan.

— D'accord. Mais, d'abord, ajouta Li, j'aimerais vérifier un certain nombre de choses, ici.

Elle récupéra une lampe-stylo dans une de ses poches et la braqua sur le contenu de l'attaché-case.

— Une belle somme, commenta-t-elle. Je m'attendais à cent mille dollars, maximum. Visiblement, il y a plus.

— Deux cent cinquante mille, selon moi. Vous avez une idée sur la destination de tout cet argent ?

— J'aurais aimé. On avait placé un micro, dans le salon, mais tout ce qu'on a pu récolter, c'est que ce type de l'Air Force était prêt à traiter. Quel était l'objet de la transaction, je n'en ai pas la moindre idée. On attendait donc beaucoup de ce coup de filet.

— En tout cas, souligna Bolan, il a été payé, puis zigouillé par les types de la Camaro pour récupérer le fric. Lequel ne leur appartenait pas, du reste.

— [Comment ça ?](#)

Tandis qu'ils se dirigeaient vers la Chevrolet, Bolan expliqua rapidement dans quelles circonstances il avait déjà vu l'attaché-case, sur l'autoroute. Li écouta son récit avec attention.

— Si je comprends bien, remarqua-t-elle à la fin, ces gus ont commis deux meurtres et mis deux fois la main sur la même somme d'argent...

— C'est comme ça que je vois les choses, oui. Et j'y verrais un peu plus clair si je savais qui est l'homme de la Mercedes. Vous auriez une idée ?

Li secoua la tête.

— Il était visiblement intéressé par des secrets militaires. Mais je doute qu'il ait le moindre lien avec le Falun Gong, surtout avec la branche locale. Ici, on a plutôt affaire à une bande d'étudiantes un peu excitées.

— C'est ce que je me suis laissé dire, acquiesça Bolan.

Li ordonna à Seitzer et Hunter de rester avec l'argent, puis elle dit à Bolan :

— Allons jeter un coup d'œil à la voiture.

Bolan la suivit jusqu'à la Camaro. Jen Li s'accroupit à côté du véhicule et éclaira le visage du conducteur.

— Vous le connaissez ? lui demanda Bolan.

— Non, répondit-elle en se redressant. Pas plus que l'autre, celui qui a été éjecté. Mais nous avons une idée précise des gens pour qui ils travaillaient. Ces types étaient des *ma jai*.

— Des petits soldats.

— Ça, c'est la traduction littérale. Hommes de main, porte-flingues seraient plus appropriés. Ils se chargent des basses besognes pour une des triades de Hong Kong.

Bolan fronça les sourcils.

— Mais on est à des centaines de kilomètres de la première grosse communauté chinoise. Qu'est-ce qu'ils fabriquent ici, au milieu de nulle part ?

— Nous ne sommes qu'à une heure de route de la base aérienne militaire d'Edwards, rappela Li tandis qu'ils rejoignaient Seitzer et Hunter. Rien que pour ça, on n'est pas vraiment « au milieu de nulle part ».

— Mais vous êtes en train de me parler d'espionnage, là. Ce n'est pas vraiment le fonds de commerce des triades.

— Cela fait des années qu'ils développent et diversifient leurs activités. Nous pensons qu'ils se sont installés ici afin de faire un peu d'espionnage pour le compte de Pékin.

— À partir du salon de massage ?

— Je vous expliquerai dans une minute.

Li ordonna à Seitzer de rester sur place, avec la Camaro et les deux *ma jai*, puis elle se dirigea avec Bolan et Hunter vers la grosse camionnette.

— Nous sommes persuadés que ce gang est financé par le M.S.E. et le B.S.P., expliqua-t-elle. Ça vous dit quelque chose ?

— Le M.S.E. est plus ou moins l'équivalent chinois du K.G.B.

— Plus ou moins, oui.

Li s'installa au volant de la camionnette, et elle fit signe à Bolan de venir s'installer à côté d'elle, devant. Hunter monta à l'arrière, posant l'attaché-case au milieu d'un assortiment de matériel de surveillance et d'espionnage.

— Le ministère de la Sécurité d'État a la plupart des opérations de renseignements chinois sous son contrôle, expliqua Li en conduisant. Le B.S.P. est le Bureau de la Sécurité Publique. Il s'active beaucoup, dans l'ombre, pour faire entrer clandestinement des gens aux États-Unis. D'après ce que j'ai pu voir, il semblerait qu'il ait ainsi fait venir les masseuses de Canton et de Chang-Haï.

— Ce gang a-t-il un lien avec les installations de la PACRIM, de l'autre côté de la ville ? interrogea Bolan.

— Nous le pensons, oui.

Li s'arrêta à un stop et se tourna vers Bolan.

— Vous étiez dans la fusillade qui a eu lieu là-bas ?

Il hocha la tête.

— Et pour information, nos amis ne font pas seulement dans les masseuses.

Le Guerrier raconta ce qu'il avait trouvé à bord du train. Quand il mentionna les cadavres des immigrants à bord du conteneur, il vit les doigts de Li serrer le volant avec force. Elle marmonna un juron.

— Je le savais ! lança-t-elle en jetant un coup d'œil à Hunter, dans le rétroviseur. Je savais qu'on aurait dû se concentrer un peu plus sur la PACRIM !

— La PACRIM n'a jamais été une priorité, répliqua Hunter. On avait depuis le début décidé de tout miser sur le salon. Et puis, des travailleurs sans papier, c'est le boulot de l'I.N.S., pas le nôtre.

— Avec quarante-cinq personnes mortes dans un wagon, ça devient notre problème ! rétorqua Li. Et pas seulement parce que la frontière d'un État a été franchie. Si nous avions passé un peu plus de temps à surveiller la PACRIM, on aurait peut-être pu sauver ces gens.

— C'est facile de dire a posteriori...

Li donna un grand coup sur le volant.

— Je le savais, répéta-t-elle avec frustration. Je le savais !

Bolan changea de sujet.

— Pourquoi est-ce que vous vous êtes concentrés sur le salon de massage ? Le nombre de militaires qui le fréquentaient ?

— On avait des inquiétudes à cause d'éventuelles conversations, confirma Li, qui s'était reprise. C'est déjà arrivé ailleurs, près d'autres bases.

— Et si on se fie à ce qu'on a vu, remarqua Bolan, on a toutes les raisons de penser que l'officier qu'on a vu sortir avec la mallette pleine de dollars laissait derrière lui ce qu'il était venu vendre... Heureusement, on va retrouver ça vite fait et commencer à y voir plus

clair dans toute cette histoire.

À l'arrière de la camionnette, Hunter alluma une cigarette et cracha un épais nuage de fumée en marmonnant :

— Je vous trouve bien optimiste, l'ami.

CHAPITRE VI

Quand ils rejoignirent le salon de massage, Bolan vit que deux voitures du bureau étaient arrivées sur les lieux – en plus de la camionnette des secours. Une Buick banalisée appartenant à l'autre équipe du F.B.I. affectée à la surveillance du salon était stationnée dans l'allée qui donnait sur la voie privée. Li s'arrêta derrière et sortit pour aller faire le point avec ses collègues. Bolan, lui, traversa le parking pour rejoindre le véhicule des secours. Les portières arrière étaient ouvertes, et le shérif Deerson était assis sur une des civières, grimaçant, alors qu'une jeune femme soignait la blessure par balle qu'il avait au côté droit.

— Vous avez manqué quelque chose ! lança-t-il en voyant Bolan. On se serait crus en plein remake de Règlement de comptes à O.K. Corral.

— C'était pas mal de mon côté non plus, lui assura Bolan. Et votre blessure ?

— Je m'en tirerai... contrairement à ces pauvres merdes.

Bolan regarda dans la direction que Deerson indiquait, et il vit que l'agent Hunter avait rejoint deux adjoints du shérif et un autre médecin des secours, qui se tenaient devant deux des victimes de la fusillade. Il y en avait trois autres sur le parking, en divers endroits. Bolan identifia les deux premiers cadavres : le portier du salon et l'officier de l'Air Force. Pour les autres, il était trop loin.

— Votre copain va bien, l'informa Deerson. Il est à l'intérieur. Pas une égratignure... Hé, Betty ! Vas-y mollo, avec tes engins de torture !

La jeune femme qui s'occupait de lui leva les yeux de la pince médicale qu'elle avait plongée entre les côtes de Deerson.

— Excuse-moi, Kit. Mais je sens la balle et je voudrais l'extraire pour qu'on puisse arrêter l'hémorragie.

— Je sais, je sais. J'aimerais juste que tu ne perdes pas de vue que ce sont mes organes, que tu tripatouilles, pas un plat de nouilles au poulet ! Ton anesthésique local est d'une efficacité relative.

Il leva les yeux et suivit du regard Li, qui venait les rejoindre.

— Je vous ai vue passer à toute allure, pendant que ça pétait, ici.

Bolan se chargea des présentations.

— Encore des gens du Bureau ? commenta Deerson en échangeant une poignée de main. Vos collègues ont été un peu longs à entrer en scène. Mais quand ils se sont montrés, ils ont aidé à faire favorablement évoluer les choses, ici.

— Tant mieux, commenta Li.

— J'avais remarqué votre camionnette à plusieurs reprises dans le coin, ces dernières semaines.

J'imagine que vous étiez sur une mission dont j'étais supposé tout ignorer, n'est-ce pas ?

— Si on n'a pas pu vous y mêler, c'est pour une raison bien précise.

— Il y a toujours « une raison bien précise », avec le F.B.I., souligna Deerson d'un ton sarcastique.

— Je vais vous laisser vous expliquer..., intervint Bolan.

— Avant, vous devriez récupérer ça. Il pourrait vous manquer..., proposa le shérif, sarcastique.

Avec une grimace, Deerson récupéra derrière lui le Desert Eagle, qu'il tendit au Guerrier.

— Mes gars l'ont trouvé près de l'endroit où vous êtes « monté » à bord de la Camaro. Bel engin.

— Merci.

Bolan s'empara du pistolet et s'éloigna du véhicule des secours. Il montra son insigne à un des hommes du shérif chargés de surveiller la porte donnant sur l'arrière du salon. Le mur était vérolé d'impacts de balles. Passant à travers un rideau de perles, il se retrouva dans une réception assez peu engageante, où régnait une odeur d'encens et d'eau de toilette bon marché. La femme qu'il avait aperçue plus tôt sur les genoux du portier était effondrée dans un coin. Elle tirait nerveusement sur une cigarette tandis qu'un homme du shérif l'interrogeait. Quand Bolan demanda où se trouvait Vitali, le policier lui désigna un couloir, sur la droite.

— Ils sont tous dans la salle de jeux, précisa-t-il. Dernière porte sur votre droite.

Dans le couloir, Bolan passa à hauteur d'une demi-douzaine de pièces minuscules, dépourvues de mobilier à l'exception de lampes et de matelas posés à même le sol. La salle de jeux était la plus importante en taille. Une petite femme d'une cinquantaine d'années vêtue d'un tailleur-pantalon rouge tournait autour de quatre autres masseuses, de l'autre côté d'une table de ping-pong occupant presque la moitié de la pièce. Les filles étaient toutes chinoises, à peine sorties de l'adolescence, et vêtues de robes dos nu très courtes. Elles avaient dû pleurer, pour la plupart, car elles avaient le visage strié de mascara. De l'autre côté de la table, Frank Vitali s'entretenait avec deux hommes près d'une rangée de distributeurs automatiques. Les deux types, assez vieux pour être les pères des filles, marchaient nerveusement tout en répondant aux questions. Des clients, devina Bolan. Qui avaient choisi le mauvais moment pour venir se faire frotter le dos – et le reste.

— Ça n'a pas besoin de sortir d'ici, n'est-ce pas ? demanda l'un

d'eux à Vitali au moment où Bolan les rejoignait. Ma présence ici, je veux dire...

L'agent fédéral adressa un signe de la tête au Guerrier et répondit au bonhomme :

— Pour ça, il faudra vous arranger avec les gens du shérif.

— Merde ! fit l'autre en agitant les bras avec exaspération. Cette fois, je suis mort. Vous n'avez qu'à me tirer dessus, là, tout de suite. Ça économisera des cartouches à ma femme.

— Tout le monde reste ici ! lança Vitali, avant de sortir dans le couloir avec Bolan. On dirait que tu t'en es sorti sans trop de casse, toi aussi...

Le Guerrier raconta rapidement comment il avait réussi à sauter de la Chevrolet juste avant qu'elle ne quitte la route. Puis il parla de l'attaché-case et de son contenu et du foirage de la mission du F.B.I. Quand Vitali apprit que le Bureau projetait de démanteler un trafic lié à l'espionnage, il hocha la tête.

— Je comprends mieux, maintenant.

— Quoi donc ?

— Aucune des masseuses n'a voulu livrer la moindre information jusqu'à ce que je mentionne l'I.N.S. et les cartes vertes. Deux d'entre elles se sont mises à tout déballer. Ça allait si vite que ça n'était pas facile de les suivre. Pour résumer : d'après l'une d'elles, le type de l'Air Force qui s'est fait dessouder dehors était un de leurs habitués. La semaine dernière, pendant une « séance », il aurait reçu un appel sur son portable. Il a carrément jeté la fille de la pièce où ils se trouvaient, mais elle est restée près de la porte, elle a écouté et elle a entendu quelque chose à propos des dispositions concernant un échange. Il a parlé d'argent, plusieurs fois, et il a donné un rendez-vous pour ce soir, justement. En disant qu'il apporterait les plans.

— Quels plans ?

— La fille affirme qu'elle n'en sait rien. Mais s'il a reçu l'argent qui se trouvait dans la mallette, je dirais que, vu la somme, les plans en question doivent être du genre important...

— Je vois, murmura Bolan, qui commençait à comprendre ce qui s'était passé. Cette fille, elle connaît les types qui ont pris la Mercedes en embuscade ?

Vitali opina du chef.

— Plutôt ! L'un d'eux est son petit copain. Elle lui a répété ce qu'elle avait entendu, et le gars est presque aussitôt parti pour Las Vegas avec deux de ses potes. Ils ont passé la nuit là-bas et ils sont revenus avec la Camaro. Son jules lui a raconté qu'il avait gagné la voiture au poker. Elle n'y a pas cru, mais elle a jugé préférable de ne pas moufter. Le gars est un brin colérique. Toutes les occasions sont bonnes pour la tabasser, à ce que j'ai compris.

— Sympa, le petit copain.

— Ouais. En tout cas, toujours d'après elle, il s'est pointé ici avec l'attaché-case, et, quand le type de l'Air Force est arrivé, il l'a emmené dans une des pièces libres pendant à peine deux minutes.

— Puis, quand notre ami de l'Air Force est ressorti, c'est lui qui avait l'attaché-case, devina Bolan.

— Exactement. La fille m'a certifié qu'elle n'avait pas la moindre idée de ce qui s'était passé, mais on peut parier sans trop de risque que son jules s'est fait passer pour un intermédiaire du type à la Mercedes, qu'il a récupéré la marchandise, avant de laisser partir le type de l'Air Force.

— Tout en sachant que le gus se ferait descendre avant d'avoir pu quitter le parking.

Vitali hocha de nouveau la tête.

— Et tout se serait déroulé sans problème... si on n'était pas arrivés pour tout faire foirer.

— Et il est où, le petit copain, maintenant ? demanda Bolan. Avec les hommes du shérif ?

— On a eu moins de chance, là. Il a réussi à nous fausser compagnie pendant la bataille.

— Avec les plans.

— J'en ai peur, marmonna Vitali. Mais on n'a pas forcément perdu sa trace pour autant : sa copine pense avoir une idée assez précise de l'endroit où on pourrait le retrouver.

Le Ghost Ranch – le Ranch Fantôme – était situé à un peu plus de trois kilomètres à l'est de la bretelle de liaison entre Collier Springs et la Highway 75. C'était de loin la tentative la plus balourde de la petite ville pour encourager le tourisme. Vingt ans plus tôt, le terrain d'un hectare et demi, niché dans une vallée des San Cordoba Mountains, était devenu le cimetière de bâtiments en bardeaux délabrés, vestiges d'anciens sites miniers du comté. L'idée avait alors été de créer une honnête reconstitution d'une ville fantôme de l'époque de la conquête de l'Ouest, une attraction capable d'amener les gens effectuant un long trajet entre Los Angeles et les villes plus au nord à faire une pause. À côté des vieux bâtiments, on avait ouvert un motel, des stands de vente et de restauration ainsi qu'une grande boutique proposant l'offre habituelle de souvenirs et babioles divers.

À l'ouverture du ranch, des figurants habillés à la mode de l'Old West interprétaient de fausses attaques de banques ou des simulations de duels au pistolet juste devant le motel. Le problème, c'était qu'entre le Memorial Day, fin mai, et le Labor Day, début septembre – qui marquaient le début et la fin de la haute saison touristique –, la température dans le désert environnant Collier Springs pouvait culminer à 50 degrés.

Pour ne rien arranger, plusieurs fois par semaine, des vents vifs s'engouffrant à travers la passe montagneuse déferlaient sur le désert et bombardaient le site avec la force d'une sableuse industrielle, renversant les stands et obligeant les visiteurs à se réfugier dans des bâtiments branlants en matériaux non isolants qui, contre la chaleur, faisaient des refuges aussi agréables qu'un haut-fourneau. Conformément à son nom, le Ghost Ranch avait été fermé durant sa deuxième saison et livré aux vandales et aux éléments. Les efforts conjugués des deux avaient eu raison de la plupart des bâtiments, anéantissant les projets ultérieurs de faire de l'endroit un site destiné aux tournages de cinéma. Tout ce qu'il restait du Ghost Ranch, à présent, c'était une collection de ruines, décombres, et le squelette en parpaings du motel, où un panneau délavé et à moitié effondré rappelait l'époque où l'endroit offrait « Tarifs Raisonables – Garantie 100 % sans fantômes. »

Il était près de 3 heures du matin quand la camionnette banalisée du F.B.I. s'engagea sur la route de terre conduisant au ranch. Jen Li était de nouveau au volant. Elle roulait lentement pour éviter autant que possible de soulever du sable dans son sillage. Bolan se trouvait à son côté tandis que Frank Vitali avait pris place à l'arrière avec l'agent Hunter, ainsi que deux hommes du shérif, Hank Yarborough et Stan Cantrell.

Ces deux derniers revenaient du site de la PACRIM, où ils avaient participé à la fouille des conteneurs transportés par voie ferrée depuis Long Beach. On avait apparemment découvert une autre cargaison de travailleurs clandestins. Ils avaient eu un peu plus de chance, si l'on peut dire : quarante-deux personnes seulement avaient été entassées dans le container. Les prisonniers avaient en outre trouvé le moyen de pratiquer une légère ouverture, dans le toit, qui leur avait assuré un semblant d'aération. Cela n'avait pas empêché la mort de dix-neuf de ces immigrants, dont le voyage vers la Terre Promise s'était achevé dans un sac mortuaire.

Quant aux autres conteneurs, ils renfermaient pour la plupart des marchandises légales : des consoles de jeux vidéo, des pièces détachées de jouets comme ceux que Bolan avait vus dans le hangar, et une fortune en cartes de jeux inspirées de dessins animés et autres produits dérivés. Un des conteneurs, tout de même, avait offert une surprise intéressante : pour environ quatre millions de dollars d'héroïne, dix-neuf caisses de AK-47 de fabrication chinoise et quatre autres pleines de munitions destinées aux fusils d'assaut.

Cette découverte, du moins en apparence, semblait apporter de nouvelles preuves que la PACRIM opérait en complicité avec les Young Boxers, mais aussi l'Armée de Libération Populaire de la Chine communiste. Ce trafic d'armes faisait écho à une affaire similaire,

remontant à plusieurs années : un entrepôt de stockage géré par des Chinois, et situé à Oakland, avait été perquisitionné juste avant que deux mille AK-47 se retrouvent entre les mains des gangs de Los Angeles.

Cantrell et Yarborough avaient participé aux recherches sur le parc industriel, afin d'y trouver d'autres preuves d'activités de contrebande. Mais lorsqu'ils avaient été appelés pour rejoindre Bolan et Li, tout ce qu'ils avaient pu trouver c'était des preuves de conditions de travail non conformes à la réglementation, qui vaudraient tout juste une petite tape sur les doigts. Les dirigeants de la PACRIM, pendant ce temps, niaient vigoureusement toute complicité dans le transport de la drogue, des armes et des travailleurs clandestins. Un représentant de leur cabinet d'avocats était même allé jusqu'à suggérer que la PACRIM était en réalité victime d'une machination raciste visant à la discréditer, orchestrée par groupe de Suprémacistes blancs basés à Collier Springs.

— Quand j'ai entendu ça, se souvint Cantrell en évoquant la conférence de presse organisée en hâte par l'avocat, je n'ai pas su si je devais me marrer ou dégueuler. J'avais déjà entendu des avocats dire n'importe quoi, mais là, c'est le pompon.

— Personne n'est dupe, souligna Li. Et si on continue à chercher, on trouvera sûrement d'autres preuves de contrebande pour les épingler en beauté.

— Peut-être, murmura Yarborough.

Il passa un des gilets en Kevlar que l'agent Hunter distribuait et ajouta :

— Il se peut aussi qu'ils aient l'habitude de faire partir leurs cargaisons d'armes et de drogue aussitôt après les avoir déchargées des conteneurs. Ils ont leur propre flotte de camions...

— Il restera toujours le trafic de main-d'œuvre illégale, remarqua Bolan. J'en ai vu plus d'une trentaine, entassés dans un hangar. Ajoutez à ça le témoignage des gens qui ont survécu à leur voyage en train, dans le désert, et on a ce qu'il faut pour coincer durablement la PACRIM.

— Merci, mon Dieu, pour ces petites faveurs, commenta Li.

— Il y a tout de même une chose que je ne saisis pas, dit Yarborough. S'ils font venir de façon régulière autant de drogue et d'armes, quel intérêt de tout faire transporter jusqu'ici depuis Long Beach ? Ce ne serait pas plus simple de débarquer la marchandise à L.A. et d'en finir à ce moment-là ?

— Ils doivent aussi le faire, intervint Hunter. Mais il y a un marché pour leur merde tout le long de la côte – et je ne parle pas simplement des grosses villes. Il est fréquent que les mécanismes de l'offre et de la demande dans les petites villes génèrent des profits plus importants

qu'à Los Angeles ou San Francisco.

— J'ai déjà entendu ça, oui, acquiesça Yarborough. Bon sang, si ça se trouve, ce sont ces saloperies de Boxers qui ont favorisé l'explosion du trafic de drogue dans le Nord ces deux dernières années !

— On le saura bien assez tôt, lui dit Bolan.

Li quitta la route et vint arrêter la camionnette près du bureau de réception de l'ancien motel. Armes en main, les hommes guettèrent par les fenêtres de la camionnette le moindre signe d'un comité d'accueil. Mais l'endroit semblait vraiment désert. Ils descendirent du véhicule et se séparèrent aussitôt. Cantrell et Yarborough se dirigèrent vers l'arrière du complexe tandis que Vitali et Hunter allaient voir du côté des bungalows les plus proches de la route.

Li et Bolan, eux, s'approchèrent prudemment du bâtiment de réception. Les vitres des fenêtres n'étaient qu'un lointain souvenir, de même que la porte d'entrée, dont l'absence laissait le vent brûlant de la nuit s'engouffrer dans la bâtisse. Bolan entra le premier, évitant un amas d'emballages de fast-food, de boîtes de bière écrasées et de vieilles cassettes audio déformées par la fournaise du désert. Li promena sa lampe sur le sol et les murs. Ces derniers étaient couverts de graffiti. Quelques signatures de gang, avec les habituelles insanités et des dessins maladroits d'appareils génitaux, masculins et féminins.

— Ça va leur coûter leur cinquième étoile, tout ça, commenta la jeune femme.

Bolan repéra quelque chose, et il lui fit signe de diriger sa lampe dans cette direction, de l'autre côté de la réception.

— On dirait qu'il y a quand même quelques fantômes, par ici, murmura-t-elle en s'approchant du mur opposé.

Là, quelqu'un avait peint à la peinture blanche une série de silhouettes humaines grandeur nature. Des silhouettes criblées de petits trous, pour la plupart au niveau de la tête et du torse. De plus près, il s'avéra que les petits trous étaient des impacts de balles et de chevrotine.

— Un stand de tir indoor, commenta le Guerrier.

Li baissa la lumière de sa lampe vers le bas, éclairant le sol jusqu'à ce qu'elle trouve toute une série de douilles. Elle en ramassa une et la renifla.

— La séance de tir n'est pas si ancienne que ça, commenta-t-elle.

— Ils se sont probablement entraînés pour ce soir...

Bolan et Li firent rapidement le tour du bureau de réception. Parmi les graffitis, sur le mur proche de la fenêtre, Bolan repéra une série de petites inscriptions. Un mot attira aussitôt son attention.

— Mercedes, murmura-t-il.

Li vint braquer sa lampe sur cette partie du mur.

— Et à côté, remarqua-t-elle, on dirait les chiffres et lettres d'une

plaque d'immatriculation.

Bolan le reconnut.

— C'est bien la voiture qui a été braquée sur l'autoroute, expliqua-t-il. On a dû leur communiquer les coordonnées et ils se sont rendus jusqu'à l'aire de repos.

— Possible.

Bolan recula et jeta un coup d'œil par la fenêtre. De là, il pouvait voir la camionnette, ainsi que la route de terre qui rejoignait la nationale.

— Un excellent poste d'observation, devina-t-il. Celui qui est de faction ici utilise les murs pour noter les informations et il communique au moyen d'un téléphone portable.

— Possible, oui, répéta Li.

Elle déplaça la lumière de la lampe et examina avec attention les graffitis. Certains étaient écrits en chinois.

— Intéressant, dit-elle.

— Qu'est-ce que ça raconte ?

— Celui-ci dit : « Nous vaincrons l'Amérique », expliqua la jeune femme en désignant le mur. Et celui-là pourrait être traduit par quelque chose comme : « Le Dalaï-lama est un connard. »

— Des révolutionnaires ?

— Quelque chose dans ce goût-là. Mais dans ce cas, ils emboîtent le pas aux Boxers originels. Avec des trucs du genre : « Mort aux intrus et aux étrangers. »

— Parler du Dalaï-lama comme d'un intrus ou d'un étranger est un peu fort.

— Ils ne sont pas du genre à faire dans la dentelle. Si le M.S.E. leur donne l'ordre d'aller fermer leurs mâchoires sur quelqu'un, ils chargent sans poser de questions. Il ne faut quand même pas oublier qu'ils se sont retournés contre leur propre peuple lors des événements de la place Tienanmen !

— Les Boxers ? Ils sont mêlés à cette histoire ?

— Non seulement ils y sont mêlés, mais en guise de récompense, les plus actifs – comprenez les plus violents – ont reçu des facilités pour aller s'établir à l'étranger. Naturellement, ils ont pour la plupart choisi les États-Unis. Je ne serais pas surprise d'apprendre que certains ont atterri ici, à Collier Springs.

— J'ignorais cette partie de l'affaire, avoua Bolan. Mais les types de la Camaro devaient encore porter des couches à l'époque des événements de la place Tienanmen.

— Je vous l'ai dit, ces hommes n'étaient que ma jai, des petits soldats. Ceux de Tienanmen n'ont plus besoin de se salir les mains, aujourd'hui. Ils sont comme des généraux – ils donnent l'ordre d'attaque, puis ils s'assoient et laissent les autres se charger du sale

boulot.

— Autant dire qu'on a peu de chances de les trouver dans ce coin paumé, en conclut Bolan.

— Je les vois plutôt dans les belles résidences à plus d'un million de dollars qu'on trouve ici et là, dans les collines. En fait, ce soir, nous espérions que la Camaro nous mènerait jusqu'à un des caïds. Mais avec tout ce raffut, ils sont probablement tous partis depuis longtemps, maintenant.

— C'est pour ça que Hunter était si énervé, quand vous m'êtes tombés dessus...

— Je ne connais pas beaucoup de flics qui seraient contents de voir des gros bonnets leur glisser entre les doigts !

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? Si on avait su que vous étiez sur place, on se serait probablement associés à vous.

— Ce qui est fait est fait, déclara Li en haussant les épaules. On n'aura pas tout perdu si on arrive à mettre la main sur le petit copain de la masseuse et ce qu'il a acheté à l'officier de l'Air Force.

— Si jamais on le trouve, je m'arrangerai pour qu'il nous mène gentiment jusqu'à ses supérieurs. Vous pouvez me faire confiance.

— Et vous comptez vous y prendre comment ?

— Je ne suis pas sûr que vous ayez envie de connaître mes méthodes.

— Dites toujours...

Avant que Bolan ait pu livrer un début d'explication, le crépitement d'une fusillade, dehors, mit fin à sa conversation avec Li.

CHAPITRE VII

L'agent Hunter était au sol.

Quand Bolan et Li le rejoignirent, derrière le dernier bungalow du motel, il était recroquevillé sur le sable, une main plaquée au niveau du cou. Il avait reçu une balle qui lui avait traversé la trachée et sectionné une artère. D'un coup d'œil, Bolan comprit qu'il ne s'en sortirait pas.

Vitali était accroupi derrière une grosse jardinière en ciment, à quelques mètres de là. Il tirait en direction du désert avec son Government Model 1911-A.

— Tireurs postés sur la crête, là-haut ! cria-t-il à Bolan et Li.

Comme pour confirmer son avertissement, une averse de plomb fit voler le sable autour d'eux. Bolan plongea pour s'abriter au côté de Vitali, derrière la jardinière. Li, elle, était restée près de son collègue. Elle avait posé la main sur la sienne pour augmenter la pression et lutter contre l'hémorragie.

Hunter, qui devait perdre un peu plus de force à chaque seconde, secoua faiblement la tête. Il tentait d'articuler un mot sans y parvenir.

— J'ai besoin d'aide ! cria Li.

— Vous ne pouvez plus rien pour lui ! répondit Vitali. Mettez-vous à l'abri, nom de Dieu !

— J'ai dit que j'avais besoin d'aide ! insista l'agent avec colère.

Bolan échangea un coup d'œil avec son ami, puis il se rua pour rejoindre Hunter, qu'il attrapa aussitôt sous les bras.

— Gardez la main sur la blessure, pendant que je le déplace, vous êtes une cible trop facile, tous les deux, dit-il à Li.

— Attendez, je vais vous aider ! lança l'adjoint Cantrell en se joignant à eux.

Bolan et lui tirèrent le blessé jusqu'à la jardinière. Li suivit le mouvement. Sa main fut très vite couverte du sang de Hunter.

— Tiens bon ! lui cria-t-elle par-dessus les détonations du pistolet de Vitali.

Mais Hunter ne pouvait plus l'entendre. Son corps devint inerte, et quand Bolan et Cantrell le posèrent, ses yeux se révulsèrent et son sang se mit à ruisseler sur le sable. Écartant sa main, Li le regarda fixement.

— On ne pouvait plus rien pour lui, assura Bolan doucement.

— Je sais, bon sang ! Je sais !

Elle s'essuya les mains sur son pantalon, puis sortit son pistolet.

— Allons faire la peau à ces pourris !

Pendant ce temps, l'adjoint au shérif Yarborough était parvenu à aller prendre position derrière un distributeur automatique renversé et rongé par la rouille, situé à une dizaine de mètres de là. Il tira en direction des collines, avant de s'aplatir quand des projectiles ennemis vinrent marteler la vieille carcasse métallique qui lui servait d'abri.

— Ils sont au moins deux ! annonça-t-il. Et je parierais qu'ils ont des lunettes de visée !

— Sans blague ! marmonna Vitali en se baissant un peu plus quand des balles filèrent juste au-dessus de la jardinière. Il faut qu'on se rapproche.

— Ouais, eh bien, bonne chance ! répliqua Cantrell, qui scrutait le terrain entre eux et la crête au niveau de laquelle se trouvaient les autres.

Il n'y avait rien – rien que du sable et des touffes d'amarantes.

Li, qui avait dû rapidement réfléchir à la situation, annonça soudain :

— Je vais chercher la camionnette.

— Je vous accompagne, décida aussitôt Bolan.

Il se tourna vers Vitali et Cantrell et ajouta :

— Vous, vous essayez de vous disperser. Avec un peu de chance, on pourra suffisamment attirer leur attention pour vous permettre de vous rapprocher d'eux.

— Ça se tente, murmura l'agent fédéral en rechargeant son Colt.

Bolan et Li attendirent une nouvelle salve des snipers, puis ils jaillirent de derrière la jardinière, zigzaguant pour rejoindre l'endroit où était stationnée la camionnette.

— Laissez-moi prendre le volant, dit Bolan.

— Je peux m'en charger.

— La première chose qu'ils feront, en nous voyant arriver, c'est viser le conducteur. Je pense avoir un peu plus l'expérience du volant.

— C'est mon véhicule, répliqua Li d'un ton catégorique en prenant place sur le siège du conducteur.

Bolan comprit qu'il était inutile d'insister. Il ouvrit l'autre portière, mais resta à l'extérieur de la camionnette et commença de défaire son gilet pare-balles.

— Vous avez de la corde, à bord ?

— Je ne crois pas, non. Pourquoi ?

— On va protéger la plus grande surface possible de pare-brise, expliqua Bolan. Vous y verrez moins, mais cela vous protégera un peu des balles de ces salauds.

— D'accord. Bonne idée.

Li se pencha vers l'arrière de la camionnette et elle tendit au Guerrier un rouleau de gros ruban adhésif, avant de retirer à son tour son gilet.

— Utilisez le mien, aussi.

Bolan étendit rapidement son propre gilet, bien à plat, sur le pare-brise, avant de le fixer avec le ruban adhésif. Il fit en sorte que les trous des bras se trouvent au niveau des yeux de Li. Il répéta l'opération avec le gilet de la jeune femme, le positionnant devant le siège du passager.

— Bizarre, mais ça pourrait marcher, commenta Li quand Bolan la rejoignit dans la camionnette.

— On reste quand même vulnérables. Alors, ne forçons pas trop notre chance.

Li s'éloigna en marche arrière du bureau de réception et fit le tour du bungalow le plus proche. Dès qu'elle eut la jardinière en vue, elle ferma les mains avec force sur le volant et accéléra. La camionnette dépassa les bâtiments du motel et se trouva bientôt à découvert. L'agent du F.B.I. Secoua la tête quand ils passèrent à hauteur de son collègue étendu par terre.

— Hunter pouvait être un emmerdeur de première, dit-elle, mais c'était un sacrément bon agent.

— J'en suis certain.

— Il avait une femme et...

Les premières balles ennemies l'interrompirent net. Comme prévu, les snipers avaient pris pour cible le côté conducteur, et la plupart de leurs projectiles terminèrent avec un bruit sourd leur course mortelle dans les gilets. Deux balles trouvèrent quand même le moyen de passer entre les plaques de Kevlar et traversèrent le pare-brise. La première alla s'enterrer dans le tableau de bord et la seconde frôla l'épaule de Bolan pour se perdre à l'arrière du véhicule.

— Ça va ? lui demanda Li, qui gardait les yeux fixés droit devant elle.

Elle commença à manœuvrer le volant dans tous les sens pour éviter de s'enliser dans le sable.

— Ça va, oui, répondit Bolan. Continuez.

Il jeta un coup d'œil par la vitre de sa portière, et il aperçut Vitali et Yarborough sur sa droite, espacés d'une vingtaine de mètres dans le lit asséché d'un petit cours d'eau. Aucun signe de Cantrell, qui progressait probablement sur le flanc gauche. Revenant à ce qui se passait devant, Bolan regarda à travers un des trous du gilet fixé sur le pare-brise. Au sommet de la crête, il distingua un des snipers.

— Sur la droite, dit-il à Li.

L'agent du F.B.I. changea de direction, sans ralentir. Un nouvel essaim de plomb s'abattit sur la camionnette. Les flingueurs avaient apparemment compris qu'ils n'arriveraient à rien en tirant sur le pare-brise et ils avaient décidé de viser plus bas, vers le moteur et les pneus. Un instant plus tard, Bolan entendit comme une détonation

assourdie à l'extérieur du véhicule. De son côté, Li se mit à lutter désespérément pour garder le contrôle du véhicule.

— C'est le pneu avant droit ! s'écria-t-elle en diminuant la pression de son pied sur l'accélérateur.

Mais le poids de la camionnette et la vitesse jouèrent contre elle. Virant de façon abrupte sur le côté, le véhicule dérapa, avant de se renverser. Li fut éjectée de son siège. Elle percuta Bolan et lui tomba dessus alors que la camionnette s'arrêtait dans un gémissement assourdissant. Si Bolan et Li étaient étourdis, aucun d'eux n'avait perdu connaissance.

— Vous pouvez prendre le volant, maintenant, déclara Li tandis qu'ils essayaient de se séparer l'un de l'autre.

— Vous vous en êtes très bien sortie. Mais je préférerais qu'on évacue rapidement. Je n'aime pas trop cette odeur d'essence...

L'agent roula pour s'écarter de Bolan et elle rampa entre les deux sièges avant de rejoindre l'arrière. Le Guerrier sortit son .44 et la suivit. Les émanations d'essence étaient de plus en plus fortes. Dépassant Li, Bolan ouvrit les portières arrière en force, avant de pousser la jeune femme dehors.

— Vite !

Li déboucha en franchissant l'ouverture, avec Bolan juste derrière elle. Ils se redressèrent et se mirent aussitôt à courir pour s'éloigner le plus possible de la camionnette. Les coups de feu claquaient, autour d'eux. Mais ce n'étaient pas les snipers. Vitali, Cantrell et Yarborough tiraillaient en courant vers la crête. Et aucune réplique ne venait du côté ennemi.

— On dirait qu'on les a fait fuir, commenta Bolan, qui cria aux autres : Ne les lâchez pas !

Il commença d'escalader la dune de sable. Derrière lui, Li s'était mise à boitiller.

— J'ai dû me fouler la cheville ! l'appela-t-elle. Allez-y. Je vous...

Le reste de sa phrase fut englouti par une violente explosion. Derrière eux, la camionnette n'était plus qu'une énorme boule de feu, projetant des fragments de shrapnel enflammés de tous les côtés. Bolan esquiva l'un d'eux, avant de jeter un coup d'œil par-dessus son épaule. Li avait eu le réflexe de se jeter au sol, ce qui lui avait permis d'échapper à la pluie de métal brûlant. Il voulut revenir sur ses pas pour l'aider, mais elle lui fit signe d'avancer.

— C'est bon, allez-y ! lança-t-elle. Ne les laissez pas s'échapper !

Le Desert Eagle à la main, Bolan fonça vers le sommet. Il se jeta soudain à plat ventre et parcourut en rampant les derniers mètres. Un des snipers se trouvait à moins de sept mètres de là. Mais il ne représentait plus aucune menace. Il était allongé sur le ventre, le visage dans le sable, son fusil tombé à côté de lui.

Bolan s'approchait du flingueur quand Vitali franchit la crête, derrière lui.

— On dirait qu'on en a eu un, non ?

Bolan retourna le cadavre. Comme les types de la Camaro, c'était un Chinois. Il devait avoir une vingtaine d'années.

— Je ne pense pas que ce soit le petit copain de la masseuse, remarqua Vitali. Elle a dit qu'il était assez grand et qu'il avait une boucle à l'oreille gauche.

— Il n'a pas non plus la disquette, constata Bolan après avoir rapidement fouillé l'homme.

Vitali et lui baissèrent les yeux sur l'étendue plane qui s'étendait au-delà de la crête. Mais tout ce qu'ils purent distinguer, dans le clair de lune, ce fut encore du sable et des amarantes.

— Il s'est peut-être réfugié là-bas, suggéra Vitali en désignant les petites collines qui s'élevaient à un peu plus d'un kilomètre de là.

Bolan secoua la tête.

— Il n'aurait pas eu le temps d'aller jusque là-bas à pied. Et je ne vois pas de traces de pneus. Non, à mon avis, il est quelque part par ici.

Ils continuèrent de scruter le terrain, jusqu'à ce que les autres les rejoignent. Li, qui pouvait à peine marcher, était suspendue au bras de Cantrell. Bolan lui conseilla de se reposer tandis que les autres et lui fouilleraient toute la zone à la recherche du second sniper. Pour une fois, elle ne protesta pas.

Les quatre hommes se dispersèrent, couvrant autant de terrain que possible, et le plus vite possible, tout en restant sur leurs gardes. Vitali fut le premier à trouver un indice de la façon dont les autres avaient disparu.

— Par ici ! appela-t-il.

Il se tenait au milieu d'un épais massif d'amarantes. Quand Bolan le rejoignit, il était en train de tirer sur le côté ce qui, à première vue, semblait n'être rien d'autre qu'une palette mise au rebut, avec une face couverte de papier goudronné. Mais Bolan s'avisa ensuite que la palette avait été délibérément placée dans les amarantes afin de couvrir un trou, une ouverture dans le sol, dans laquelle un homme pouvait facilement passer.

— Un vieux puits, expliqua Vitali en braquant sa lampe à l'intérieur. Avec une échelle pour descendre.

— C'est chou blanc pour nous, annonça Cantrell quelques minutes plus tard, quand Yarborough et lui revinrent.

Ils avaient cherché sur l'étendue de désert au-delà de la crête.

— On a repéré deux coyotes, c'est tout, ajouta-t-il.

— On pensait avoir trouvé la solution, indiqua Vitali en désignant le puits. Mais quand j'ai éclairé l'intérieur, tout ce qu'on a pu voir, ce

sont des détritrus.

— Le fils de pute, maugréa Yarborough en regardant dans le trou. Je pensais que ce machin avait été comblé depuis des années.

— Vous connaissiez son existence ?

Yarborough hocha la tête.

— Ça remonte à l'époque des mines. Je me rappelle en avoir entendu parler parce que des gens qui travaillaient au ranch venaient par ici fumer un petit joint pendant leurs pauses.

— Et les échelons ? demanda Bolan.

— Ça, je n'en sais trop rien. Mais je dirais que les mineurs les ont installés après l'assèchement du puits.

— Une seconde, intervint Cantrell. L'histoire que j'ai entendue, moi, c'est que le puits a été asséché parce que les mineurs sont arrivés dessus par erreur en creusant. Du coup, ils l'auraient drainé.

Bolan se tourna vers lui.

— Vous voulez dire que le puits mène à une mine ?

— Si c'est bien le puits auquel je pense, oui. Mais moi aussi, je croyais qu'il avait été comblé.

— Eh bien, on va partir du principe que quelqu'un l'a débouché, déclara Bolan. Si jamais un ou plusieurs snipers sont passés par ici, ils sont pris au piège... à moins qu'il y ait une autre sortie. Vous avez votre idée sur la question ?

— Bon sang, je n'en sais rien ! soupira Cantrell. Je dirais qu'on a peut-être une chance de les avoir coincés là-dedans.

Il se tourna vers son collègue.

— Tu penses qu'il pourrait conduire jusqu'à l'entrée principale de la mine ?

— Ça vaut toujours le coup de vérifier, répondit Yarborough, qui attira l'attention de Bolan vers les collines, au loin. L'ancien camp de base se trouvait quelque part là-haut, près de cette butte, sur votre droite. Je sais de façon certaine qu'on a fermé l'entrée, il y a de cela quelques années, après qu'une bande de malades y avait traîné une pauvre fille pour une tournante. Mais si l'accès à ce puits a été rouvert, il se peut très bien que ce soit pareil pour l'issue principale de la mine, allez savoir.

— Pourquoi est-ce que vous n'iriez pas vérifier, tous les deux ? suggéra Bolan. Nous, on va voir ce qu'on peut faire avec ce puits.

— Ça me paraît une bonne idée.

Cantrell se tourna vers Yarborough, dont l'uniforme était trempé de sueur, comme son visage.

— Prêt pour une petite balade là-haut, Hank ?

— Plus prêt que jamais, fit Yarborough, avant de soupirer : mais quand toute cette histoire se terminera, il faudra qu'on ait une discussion avec le patron sur nos primes en cas d'affrontements de ce

genre.

Tandis que les deux hommes du shérif s'éloignaient, Bolan jeta un coup d'œil à Jen Li. Elle était de nouveau debout et regardait un point situé au-delà de la fumée qui s'élevait de la carcasse de la camionnette. En se rapprochant d'elle, le Guerrier comprit qu'elle fixait le motel.

— Je pense aux coyotes, expliqua-t-elle avec contrariété. Je ne voudrais pas qu'ils s'en prennent à Hunter...

— Il ne nous faudra que quelques minutes pour inspecter le puits, lui assura Bolan. Après, on retournera là-bas.

— J'aimerais commencer à revenir toute seule, pendant que vous vous occupez de ce puits.

— Vous plaisantez ? Vous tenez à peine debout. Comment voulez-vous descendre cette dune ? Sans parler de la centaine de mètres de désert qu'il restera ensuite.

— Pour ça, il faut voir.

Li fit quelques pas, grimaçant chaque fois qu'elle posait son pied blessé par terre.

— D'accord, ça risque de prendre un peu plus de temps que je voudrais, reconnut-elle. Mais j'y vais quand même. Je dois bien ça à Hunter.

Bolan la regarda un instant, songeur. Il rejoignit brusquement le cadavre du flingueur, récupéra son fusil sur le sable et vint le tendre à la jeune femme.

— Pour les coyotes, lui expliqua-t-il. Vous n'aurez qu'à les surveiller dans la lunette de visée nocturne. Un coup de feu ou deux dans leur direction devrait suffire à les tenir éloignés.

— Et ça me servira aussi de béquille, ajouta Li en prenant le fusil par le canon et en plantant la crosse dans le sable.

Elle se pencha dessus, soulageant sa cheville blessée. Visiblement satisfaite de voir que cela ferait l'affaire, elle s'avança vers la crête. Au bout de deux pas, elle se retourna vers Bolan.

— Avertissez-vous seulement de ricaner dans mon dos, et vous verrez de quelle façon je me sers d'une arme ! lança-t-elle sur le ton de l'avertissement.

Elle souriait, néanmoins, et Bolan esquissa un sourire.

— Vous n'avez pas à vous inquiéter. On aura assez à faire dans ce puits pour ne pas nous soucier de vous.

— Faites quand même attention, là-dedans.

— Nous serons prudents.

Bolan la regarda un instant boitiller en direction de la crête, puis il rejoignit l'embouchure du puits, où l'attendait Vitali.

— Sacrée bonne femme, observa celui-ci.

— Tu l'as dit.

Le Guerrier baissa les yeux dans l'ouverture.

— Je passe en premier, dit-il à Vitali. Toi, tu m'éclaires.

— Ça marche.

Vitali alluma la lampe électrique qu'il avait récupérée dans la camionnette à leur arrivée au motel. Il dirigea la lumière vers les profondeurs sombres tandis que Bolan descendait les premiers échelons. Ils étaient vieux, mais toujours bien fixés dans la paroi et ils supportèrent le poids du Guerrier. Celui-ci, qui n'avait pas la moindre idée de qui pouvait l'attendre quand il rejoindrait la mine, avait gardé le Desert Eagle à la main. Si la température semblait s'abaisser à chaque échelon, l'air était si vicié et nauséabond que sa relative fraîcheur apportait un soulagement limité. Tous les deux ou trois échelons, Bolan s'arrêtait pour écouter. Et n'entendait que son souffle et le bruit que faisait Vitali en descendant à sa suite.

Ça, et rien d'autre.

À environ dix mètres de profondeur, et alors qu'il lui restait à peine deux mètres pour atteindre le fond du puits, il comprit qu'il venait de poser le pied sur le dernier échelon. Baissant sa jambe droite, il la fit aller doucement vers l'avant. Le bout de son pied ne rencontra aucune résistance, là où il aurait dû heurter la paroi. La conclusion s'imposait.

— Il y a bien un tunnel, chuchota-t-il à Vitali. L'échelle s'arrête là et je vais devoir sauter.

— Je te suis, répondit Vitali.

Bolan rassembla ses forces, puis poussa et lâcha les échelons. Il atterrit sans douceur et braqua aussitôt son pistolet dans la gueule du tunnel. Rien. Il se plaqua alors contre le mur, laissant assez de place à Vitali pour sauter à son tour et le rejoindre.

— Allons-y, murmura le Guerrier.

Vitali dirigea sa lampe dans les profondeurs du tunnel, qui décrivait un coude sur la droite au bout de quelques mètres seulement. Derrière, il y avait de la lumière, faible et curieusement colorée.

— On dirait qu'il y a de l'activité, par ici, observa Vitali, qui fit passer sa lampe dans sa main gauche et sortit son Colt.

Bolan prit de nouveau la tête. Il marqua une courte pause en atteignant le coude, faisant signe à Vitali d'éteindre sa lampe. Les ténèbres se refermèrent sur eux, et Bolan entendit pour la première fois un bruit assez faible qui provenait des profondeurs du tunnel – un bourdonnement régulier, mécanique.

— Un groupe électrogène, chuchota-t-il à Vitali.

— Ce qui ne nous renseigne pas vraiment sur ce qui se passe ici. Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

— Autant aller jusqu'au bout. À trois...

Vitali vint se poster à côté de l'Exécuteur et s'agenouilla. Bolan fit de même. Il leva le poing de manière à ce que Vitali puisse le voir dans la faible lumière que dispensait le groupe électrogène. Il tendit un doigt, puis une autre, et à trois les deux hommes franchirent le coin, leurs flingues devant eux. Ils se retrouvèrent dans un passage éclairé par des guirlandes lumineuses multicolores.

— Des guirlandes..., marmonna Vitali. Tu crois qu'on vient de découvrir le repère du Père Noël ?

— On n'a pas eu cette chance.

Bolan lui désigna le sol et les empreintes sur le sol.

— Tu as raison, ironisa Vitali. C'est un peu grand pour des elfes.

Une vingtaine de mètres plus loin, le tunnel semblait former un autre coude. En silence, Bolan et Vitali reprirent leur progression dans le boyau. Ils avaient fait quelques pas quand ils entendirent un nouveau bruit – le couinement métallique d'une grille qu'on ouvrait. Et avant même qu'ils aient eu le temps de s'interroger, un hurlement sauvage, animal, effaça tous les autres bruits.

— Oh, oh ! fit Vitali. Des chiens.

Les aboiements gagnèrent rapidement en intensité. Un instant plus tard, le tunnel fut submergé par une meute de huit bull-terriers adultes. Grognant féroce, les babines découvertes, ils n'avaient visiblement qu'un but : déchiqueter les intrus qui avaient osé violer leur territoire.

CHAPITRE VIII

Agissant par réflexe, Vitali pressa la détente de son arme et abattit un chien. Les autres ne se laissèrent pas arrêter par si peu et poursuivirent leur avancée.

Plutôt que de tirer, Bolan cria :

— On ne les aura jamais tous !

Il fit volte-face, et Vitali le suivit tandis qu'il rebroussait chemin. Quand ils atteignirent le puits, ils s'élancèrent vers le haut, d'un même mouvement, côte à côte, agrippant les mêmes échelons pour prendre de la hauteur. Juste derrière eux, les pitbulls se ruèrent comme des fauves enragés dans le fond asséché du puits. Ils se mirent à sauter en faisant claquer leurs mâchoires, juste au-dessous des pieds de leurs proies.

Un des échelons, incapable de supporter le poids conjugué des deux hommes, commença de se desceller. Bolan se sentit lentement retomber dans le fond du puits. Un des chiens lui mordit le pied, mais ses dents ripèrent heureusement sur la semelle de ses chaussures de sport. Le Guerrier se rattrapa au barreau suivant et se hissa suffisamment pour échapper à tout danger. Vitali fit de même en prenant garde de ne pas se suspendre aux mêmes échelons que Bolan.

Les deux hommes baissèrent les yeux vers le bas du puits. Ils ne distinguaient que la silhouette des pitbulls, des silhouettes monstrueuses qui apparaissaient et disparaissaient au rythme de leurs sauts. Amplifiés par les parois, leurs aboiements semblaient gagner sans cesse en volume et en hargne. À croire que tous les chiens de l'enfer leur avaient été lâchés dessus en même temps... Vitali alluma sa lampe et la braqua sur les animaux, illuminant leurs petits yeux brillants de haine et leurs mâchoires écumantes. Rien n'indiquait qu'ils aient l'intention de renoncer à leurs proies. Et leur incapacité à pouvoir atteindre les deux hommes ne faisait même qu'accentuer leur détermination et leur fureur meurtrière.

— Ils n'ont pas l'air disposés à partir, observa Vitali en éteignant sa lampe. Qu'est-ce qu'on fait ? On attend qu'ils s'en aillent ? On saute ? On remonte ?

Bolan leva les yeux. Un vague cercle de clair de lune se devinait au niveau de l'ouverture du puits. Bien sûr, ils pouvaient remonter et attendre que les chiens se fatiguent et s'en aillent. Mais le Guerrier se rendait bien compte que ce genre d'atermoiement serait avant tout profitable aux hommes qu'ils traquaient. Alors, que ça leur plaise ou non, ils devaient s'en tenir au plan initial. Et quels que soient les

scrupules de Bolan à abattre des animaux comme il avait l'intention de le faire, il ne voyait pas d'autre solution.

Préparant son Beretta 93-R avec réducteur de son, il dit à Vitali :

— Éclaire-les.

Vitali s'exécuta. Bolan visa les babines qui luisaient dans la lumière de la lampe et tira. Le léger bruit fut décuplé par l'espace confiné, en même temps qu'un des chiens s'écroulait dans un gémissement sourd. Et l'Exécuteur poursuivit sa sinistre besogne, un coup après l'autre, emplissant le conduit d'une odeur de cordite suffocante. Les aboiements diminuèrent, sans que les animaux encore indemnes renoncent à attaquer. Certains des blessés continuaient de sauter, et une seconde balle était nécessaire pour les rendre définitivement inoffensifs. Une fois le chargeur du Beretta vide, le Guerrier le glissa dans son holster d'épaule et termina le travail avec le pistolet de Vitali.

Finalement, le silence se fit sinistre. La meute de chiens n'était plus à présent qu'un épouvantable amas de chair et de poils ensanglantés. Les deux hommes laissèrent quand même passer un moment, à l'affût du moindre mouvement. Puis ils redescendirent l'échelle et se laissèrent de nouveau tomber au fond. Ils se réceptionnèrent l'un et l'autre assez maladroitement en essayant d'éviter les chiens, qui couvraient le sol comme une écœurante moquette molle et tiède. Pour amortir sa chute, Vitali dut lâcher sa lampe, dont le verre et l'ampoule se brisèrent. Les deux hommes se retrouvèrent alors dans l'obscurité tandis qu'ils s'écartaient au plus vite du carnage pour rejoindre le tunnel.

— Bon sang ! fit Vitali.

— Je sais, c'est dégueulasse, mais on ne pouvait pas faire autrement. Allons-y, maintenant, mais soyons sur nos gardes. Pour l'effet de surprise, c'est largement foutu.

Dès qu'ils eurent franchi le premier coude, ils se rendirent compte que les guirlandes de Noël n'étaient plus allumées. Le groupe électrogène avait été coupé. En plus de l'obscurité, un silence de mort régnait dans le passage. À mi-chemin du second virage, alors qu'ils venaient de passer le cadavre du pitbull que Vitali avait abattu en premier, Bolan perçut un cliquetis tout ce qu'il y avait de plus caractéristique. Il plongea aussitôt au sol en tirant Vitali par la manche.

— Flingueur ! souffla-t-il.

Vitali atterrit au côté du Guerrier au moment où une arme automatique leur lâchait une longue rafale, écorchant les murs au-dessus d'eux.

Pour son malheur, le flingueur n'avait pas de cache-flamme. Bolan pointa le Desert Eagle dans cette direction et tira, en prenant soin de

viser quelques centimètres au-dessus de la flamme qui jaillissait du canon. Le pistolet-mitrailleur se tut et tomba sur le sol. Un gémissement, puis le flingueur tomba à son tour.

Bolan et Vitali se redressèrent d'un même mouvement et foncèrent vers l'avant. Vitali buta dans le pistolet-mitrailleur, qu'il récupéra aussitôt. Bolan se pencha en avant et tâtonna dans le noir jusqu'à ce qu'il tombe sur le cadavre du flingueur. Il chercha un pouls et n'en trouva pas. Le type était mort. Le Guerrier fouilla rapidement le cadavre et trouva une puissante lampe électrique fixée à sa ceinture. Il l'alluma, braquant la lumière sur le visage du mort. Il était plus âgé que son copain, probablement plus de trente ans. Le crâne entièrement rasé, il portait un short kaki et des sandales, avec une chemise ouverte trempée de sang. La balle de Bolan l'avait atteint dans la partie supérieure du torse, près du cœur.

— On dirait que Jen Li s'est trompée, murmura Bolan.

— Comment ça ?

— À l'hôtel, elle m'a expliqué de quelle manière ces types avaient gagné leurs galons à l'époque de la place Tienanmen. Elle pensait qu'ils s'étaient plus ou moins retirés des affaires.

— Celui-ci, en tout cas, il a définitivement pris sa retraite.

Bolan regarda avec méfiance au-delà du cadavre.

— Ça nous laisse quand même le gus avec les plans.

— Avec un peu de chance, on est en surnombre, à présent, remarqua Vitali en assurant sa prise sur le MP-5.

Il désigna le coude suivant que formait le tunnel.

— Et mon petit doigt me dit qu'on se rapproche de lui.

— Ouais, j'espère.

Ils s'avancèrent, l'un derrière l'autre. Bolan ouvrait une nouvelle fois le chemin et Vitali suivait, à quelques pas. Après le coude, le couloir s'élargissait. Il faisait pratiquement le double en diamètre du passage qu'ils venaient de quitter. Il y avait aussi des rails, maintenant, une voie étroite qui s'étirait au milieu du boyau.

Un gros butoir marquait la fin – ou le commencement – de la petite voie ferrée. Et alors que les deux hommes le contournaient, ils se retrouvèrent devant un grand passage voûté qui permettait de sortir du tunnel. Une porte métallique escamotable, sur des roulettes, dépassait d'une alcôve dans le mur. On l'avait laissée à moitié ouverte. Aucun bruit ne parvenait de l'autre côté.

— Soit il est là-dedans, soit il s'est envolé en suivant les rails, observa Vitali. On se sépare ?

Bolan secoua la tête.

— Vérifions d'abord ce qu'il y a derrière la porte.

Il est toujours possible qu'il ne soit pas seul.

— Auquel cas, on foncerait droit dans un joli piège.

— Exactement. Mais pas de tripes, pas de gloire, d'accord ? marmonna l'Exécuteur en haussant les épaules.

— On peut dire que tu sais trouver les mots qu'il faut...

Les deux hommes prirent position de part et d'autre de la porte et attendirent. Le seul son qui leur parvenait depuis la caverne faisait penser à un écoulement, un goutte-à-goutte pareil à celui d'une stalactite. Bolan leva le poing et commença un nouveau décompte. À trois, Vitali et lui s'engouffrèrent dans l'ouverture, arme au poing. Le Guerrier tenait la lampe électrique dans sa main gauche.

Ils furent aussitôt assaillis. Pas par une horde de flingueurs, mais par une odeur fétide de chenil.

Avec sa lampe, Bolan éclaira une rangée de cages sordides, aménagées dans une cavité creusée à même la roche. Elles avaient toutes été ouvertes, et il ne restait que des bols d'eau et des mares d'urine et d'excréments.

— Je comprends mieux les chiens, maintenant, maugréa Vitali. Si on m'enfermait comme ça, j'aurais vraiment envie de passer ma mauvaise humeur sur le premier venu.

Ils dépassèrent les cages. La caverne s'ouvrait sur une grande salle souterraine. Avant d'y pénétrer, Bolan s'empara d'un caillou et l'envoya rebondir sur le sol. Aucune réaction. Il fit signe à Vitali de le suivre dans la grande salle.

— Regarde-moi un peu ça..., murmura Vitali en découvrant ce que la lampe de Bolan éclairait.

Le long du mur opposé se trouvaient des caisses de la taille d'un cercueil, une quarantaine, entassées par deux ou trois. À côté, ils découvrirent le groupe électrogène qu'ils avaient entendu quelques minutes plus tôt. Il avait la taille d'un mini réfrigérateur. Deux citernes d'essence de vingt litres étaient posées devant. De gros fils électriques partaient du groupe électrogène et serpentaient sur le sol dans diverses directions. L'un de ces fils alimentait une série de lampes accrochées à des poteaux métalliques. Les poteaux, érigés sur toute la largeur de la salle, supportaient un grand toit imperméable qui détournait les pluies souterraines dues aux stalactites. Un autre fil électrique sinuait vers la partie que Bolan et Vitali avaient traversée, probablement vers les guirlandes de Noël. Deux fils, encore, partaient de l'autre côté de la salle, où une série de cloisons avaient été élevées pour créer des petites zones de travail. Dans l'une d'elles, il y avait un bureau, des chaises et plusieurs meubles de rangements ; une autre abritait un poste informatique complet.

— La masseuse ne nous avait pas causé de ça, murmura Vitali.

— Sans doute parce que son copain ne lui avait pas tout raconté.

— À propos du copain, j'ai l'impression qu'il s'est fait la belle. On devrait peut-être inspecter la voie ferrée. On reviendra ensuite ici.

— Attends une seconde.

Bolan avait braqué sa lampe sur la droite, au-delà des petits bureaux. Il venait de remarquer une porte métallique aménagée à même la roche.

— Il est donc possible aussi qu'il soit derrière la porte numéro deux, observa Vitali.

Les deux hommes s'avancèrent. Bolan tourna la poignée de la porte quand ils l'eurent rejointe.

— Fermée.

— Pourquoi est-ce que je ne suis pas surpris ?

Vitali examina la serrure.

— Je dois pouvoir la forcer, mais ça risque de prendre du temps.

À cet instant, le Guerrier regretta de n'avoir pas sur lui le gadget électronique de l'ami Herman. Avec ça, la serrure aurait cédé en moins d'une minute.

— On va donc se rabattre sur le Plan B et aller jeter un coup d'œil à la voie ferrée.

Ils traversaient la salle souterraine quand ils entendirent du bruit en provenance du tunnel. Quelqu'un venait. L'Exécuteur alla se planquer derrière les caisses et l'agent fédéral se dirigea de l'autre côté, se cachant derrière une des cloisons. Les yeux fixés vers le passage voûté, ils virent la lueur mouvante d'une lampe électrique. Ils entendaient aussi des murmures. Impossible de distinguer ce qui se disait, mais il y avait deux voix distinctes. Bolan braqua le Desert Eagle vers le passage et visa, prêt à faire feu.

— Ohé ! fit une voix depuis le tunnel. Vous êtes là ?

Bolan abaissa aussitôt le canon de son arme. Il avait reconnu la voix de Yarborough.

— Ouais, on est ici, répondit Vitali en se redressant.

Bolan dirigea sa lampe vers le sol et éclaira le chemin pour les deux hommes du shérif. Ils firent leur entrée dans la salle souterraine, aussi essoufflés l'un que l'autre.

— Ouah ! Tu parles d'un filon ! commenta Yarborough en découvrant l'intérieur de la caverne.

— On est passés par l'entrée principale, expliqua Cantrell. Visiblement, quelqu'un s'est donné beaucoup de peine pour rouvrir la porte, puis pour cacher toute trace de son passage.

— Et ça n'est pas tout, poursuivit Yarborough. Il y avait deux wagonnets au bout de la voie. Et pas des vieux trucs du temps où la mine était exploitée. Des wagonnets motorisés dernier cri.

— Sans parler des traces de pneus, probablement de camion, juste devant l'entrée, ajouta Cantrell. Assez fraîches. Si ça se trouve, elles dataient de cette nuit.

Bolan enregistra l'information et regarda autour de lui en essayant

de réunir les pièces du puzzle.

— Il se pourrait que le type que nous cherchions ait réussi à foutre le camp en passant par là pendant que nous étions occupés avec les chiens.

Cantrell désigna un point derrière le Guerrier et Vitali.

— Et cette porte ? Qu'est-ce qu'il y a derrière ?

— Vous savez forcer les serrures ? lui demanda Vitali en guise de réponse.

— Un truc de ce genre ? Impossible.

Yarborough secoua également la tête.

— Vous avez cherché un peu, au cas où il y aurait une clé ?

— Non, avoua Bolan.

— Je m'en charge, annonça Yarborough.

— Je propose qu'on remette le groupe électrogène en marche et qu'on mette un peu plus de lumière, ici, proposa Vitali.

Il examina un instant l'engin, pompa un peu pour l'alimentation en carburant et tira la poignée de démarrage. Le groupe électrogène tressauta, puis se mit à vrombir. En l'espace de quelques secondes, toutes les lampes fonctionnèrent à pleine intensité, déversant une lumière jaunâtre dans la grande salle souterraine. Bolan, pendant ce temps, avait déniché une pince à levier, qu'il utilisa pour ouvrir une des caisses. Cantrell l'aida à soulever le couvercle et ils regardèrent à l'intérieur.

L'adjoint du shérif émit un long sifflement.

— Nom de Dieu ! fit-il. Vous voyez ce que je vois ?

Quatre armes tubulaires de forme allongée, de la taille approximative d'une batte de base-ball, étaient rangées dedans. Des mécanismes de déclenchement et des lunettes escamotables étaient montés sur les tubes.

— Bazookas ? demanda Cantrell.

— Des SAM, corrigea Bolan. *Surface-to-Air Missiles*.

— Sans blague ? Vous voulez dire, le genre de machins qu'on utilisait pendant la guerre du Golfe ?

— Plus ou moins. Mais dans une forme plus portable.

Vitali les rejoignit et sortit une des armes de la caisse.

— HN-5, déclara-t-il. La version chinoise améliorée d'un SA-7 russe. Un truc comme ça peut vous abattre un avion de chasse dans un rayon de deux mille pieds.

Cantrell balaya du regard toutes les caisses empilées contre la roche et effectua un rapide calcul.

— Il doit bien y en avoir deux cents, ici.

Bolan hocha la tête.

— Et je dirais qu'ils ne sont pas destinés à des gangs de rues...

Yarborough revint du tunnel.

— Pas de clé, annonça-t-il en secouant la tête.

Il avisa le SAM que tenait Vitali et écarquilla les yeux.

— D'où est-ce que vous sortez ce machin ?

Vitali lui indiqua les caisses.

— Bon sang ! fit Yarborough. Et dire qu'on s'imaginait que ces salopards dealaient juste de la drogue.

Cantrell allait faire une remarque quand il entendit du bruit, derrière lui. Les autres aussi. C'était le bruit d'une clé qui tourne dans une serrure. Tous les regards se braquèrent alors sur la grande porte métallique.

La poignée était en train de tourner.

CHAPITRE IX

La poignée de la porte tourna une fois, avant de s'immobiliser, sans pour autant revenir en place. Bolan comprit que la personne qui se trouvait de l'autre côté du battant hésitait. Avaient-ils sans s'en rendre compte déclenché une espèce d'alarme, qui aurait prévenu les autres de leur présence ? Encore que le boucan qu'ils avaient fait aurait largement suffi. Et puis la remise en route du bloc électrogène... Le Guerrier regarda rapidement autour de lui, à la recherche d'une caméra de surveillance. Il n'en trouva pas.

Tous les hommes présents dans la grande salle souterraine avaient sorti leurs armes et les avaient braquées sur la porte. Cantrell et Yarborough allèrent tranquillement prendre position derrière les caisses tandis que Vitali revenait vers l'espace bureau et s'agenouillait à côté d'un des meubles classeurs. Bolan, qui n'avait pas bronché, fixa de nouveau les yeux sur la poignée. Elle n'avait pas bougé. Il attendit.

Enfin, au lieu de s'ouvrir à la volée comme il s'y attendait, le battant s'entrouvrit légèrement. Tous les autres étaient prêts à faire feu. Une ou deux secondes passèrent, puis une voix beugla depuis l'autre côté de la porte :

— Police !

Bolan garda son pistolet pointé vers la porte. Il pouvait s'agir d'un piège.

— Si vous avez des armes, posez-les et écartez bien les bras sur le côté ! lança la voix désincarnée. Identifiez-vous et préparez-vous à vous rendre, ou nous utiliserons des gaz lacrymo...

— Bon sang ! marmonna Yarborough, derrière ses caisses.

Élevant la voix, il demanda :

— Johnson, c'est toi ?

D'abord, il n'y eut aucune réponse. Puis l'homme qui se trouvait de l'autre côté de la porte lança :

— Yarborough ?

— Ouais, c'est moi !

— Et il y a Cantrell, ajouta son collègue en sortant de sa planque. Allez, Johnson, ouvre-moi cette foutue porte et entre avant que quelqu'un soit blessé !

Bolan garda son doigt sur la détente du Desert Eagle tandis que le battant s'ouvrait complètement. Un adjoint au shérif, un type blond très jeune, fit une timide entrée dans la salle souterraine. Bolan se détendit aussitôt. Il se rappelait l'avoir vu sur le site de la PACRIM dans les moments qui avaient suivi la fusillade.

— Si je m'attendais à vous trouver là..., murmura Johnson à Cantrell et Yarborough, quand il eut complètement ouvert la porte.

Derrière lui, Bolan aperçut deux types de la Highway Patrol armés de fusils d'assaut.

— Pareil pour nous, répondit Cantrell.

— J'aimerais bien savoir qui t'a appris à donner l'assaut sur un lieu inconnu, Johnson ! tonna Yarborough. Bon Dieu, tu as une idée de ce qui se serait passé si on avait brusquement ouvert la porte sur toi ? On t'aurait transformé en hamburger pendant que monsieur était toujours en train de parlementer !

— J'ai suivi la procédure, se défendit Johnson.

— Si tu avais suivi la procédure, tu aurais laissé cette foutue porte fermée !

— Vous ne m'auriez pas entendu ! La porte est plus épaisse que celle du coffre de la banque de Collier.

— Plus épaisse que le crâne de ta tête de mule, tu devrais dire ! se moqua Yarborough avec un sourire. Mais bon, je dois reconnaître que, pour une fois, ça me fait plaisir de voir ta bonne bouille d'enfant de cœur !

Tous les hommes qui se trouvaient dans la salle souterraine abaissèrent le canon de leur arme et se redressèrent alors que les autres les rejoignaient. Un des hommes de la Highway Patrol parlait dans un talkie-walkie et rapportait ce qui venait de se passer. Son collègue et Johnson, pendant ce temps, découvrirent l'intérieur de la caverne.

— Ouah ! fit Johnson. On dirait un peu la Batcave ! Comment est-ce que vous êtes entrés ici ?

— Par les anciennes mines, près du Ghost Ranch, expliqua Cantrell. Et vous ? D'où est-ce que vous sortez ?

— PACRIM, répondit Johnson. On était en train de fouiller les bâtiments, et on est tombés sur un gus qui essayait de se planquer dans un casier de rangement.

— On ne l'aurait jamais trouvé, mais la chance a voulu qu'il chie dans son froc, tellement il pétochait, ajouta le type de la H.P. On l'a retrouvé à la trace, pour ainsi dire. Le pauvre type a cru qu'on allait le flinguer sur place.

— C'est probablement comme ça que ça se passe là d'où il vient, remarqua Vitali.

— En tout cas, poursuivit Johnson, il a commencé à jacasser, à nous dire qu'il nous raconterait tout si on ne le tuait pas. On est entrés dans son jeu, en lui expliquant qu'il savait très bien ce qu'on était venus chercher. Il a tout gobé : l'hameçon, la ligne et le bouchon ! Il a traversé la pièce – il marchait un peu bizarrement à cause de ce qu'il avait dans le fond du caleçon... – et il s'est penché derrière le

distributeur d'eau. J'ai cru qu'il voulait récupérer un flingue et je lui ai dit de reculer, que j'allais voir moi-même. En fait, il y avait un interrupteur. J'ai pris le risque, je l'ai poussé, et pfff... le mur juste à côté a commencé de s'ouvrir. Derrière, il y avait une porte métallique du genre maous... le même modèle que celle-ci.

Johnson reprit son souffle, visiblement ravi d'avoir un auditoire captivé, et reprit :

— Le gars a déverrouillé la porte et on s'est retrouvés devant un énorme monte-charge. On est montés dedans, et c'est comme ça qu'on a atterri dans ces putains de tunnels. Il y avait des wagonnets, sur les vieilles voies de la mine. Il nous a dit de monter dedans, et qu'il allait nous amener jusqu'à « l'endroit ».

— Et ça doit être « l'endroit », ici, remarqua l'officier de la Highway Patrol.

— La planque secrète de la PACRIM, déclara Cantrell.

— Où est-il, le type qui vous amené ici ? interrogea Yarborough.

— Il y a un autre flic qui le surveille dehors, du côté des rails, expliqua Johnson.

— En tout cas, maugréa Cantrell, ça explique pourquoi on n'a rien trouvé en matière de contrebande. Ils devaient tout faire disparaître par ici aussitôt la livraison effectuée.

Johnson n'en avait pas terminé.

— Le type, là, il dit aussi que la PACRIM a fait venir tous ses flingueurs de Chine.

— Ça, on est au courant, lui lança Vitali depuis la station informatique. On a échangé des coups de feu avec eux une partie de la nuit.

Bolan s'adressa aux officiers de la California Highway Patrol.

— Débrouillez-vous pour garder votre témoin en un seul morceau. Il pourrait aider à planter un pieu dans le cercueil de la PACRIM et à éclaircir la nature de leurs relations avec Pékin.

— Surtout si on découvre ce qu'il avait l'intention de faire de ces SAM, souligna Yarborough.

— Des lance-missiles ? s'exclama Johnson qui contempla, bouche bée, les HN-5 entreposés dans les caisses. Merde, il y a assez de ces machins pour commencer une guerre !

— Et va savoir combien d'autres joujoux de ce genre ils ont fait partir d'ici, murmura Cantrell d'un ton sinistre.

Vitali était penché sur le matériel informatique quand il émit un long sifflement et fit signe à Bolan de le rejoindre.

— Je crois que j'ai trouvé les plans qu'on cherchait, annonça-t-il.

— Quels plans ? demanda Johnson.

— C'est une longue histoire, lui répondit Cantrell tandis que Bolan rejoignait l'agent fédéral.

Presque tous les autres l'imitèrent, et ils regardèrent par-dessus l'épaule du Guerrier alors que Vitali lui montrait des documents qu'il venait de trouver près d'une imprimante laser.

— Ça ressemble aux plans d'un avion, remarqua Bolan.

— Un avion, en effet, acquiesça Vitali d'un ton grave. Celui-là même à bord duquel Jack s'apprête à survoler la Chine.

— Donc, pour autant qu'on puisse deviner, dès que le type a pu s'enfuir du salon de massage, il est venu ici avec les plans que lui avait remis le salaud sur disquette informatique, expliqua Bolan à Jen Li, qui, une demi-heure plus tard, les avait rejoints dans la grande salle souterraine. Et lorsqu'il nous a entendus venir, il a dû sortir avec un des wagonnets.

— Ce qui signifie que les hommes du shérif l'ont manqué de peu, remarqua la jeune femme.

— Il semblerait, oui. D'après Cantrell, il y avait des traces de roues assez fraîches près de l'ouverture du tunnel. Il est donc probable qu'il a fichu le camp depuis un bout de temps, maintenant.

— On pourrait diffuser un A.P.B., un *all points bulletin*, concernant tout véhicule suspect.

— Ça a déjà été fait.

Deux agents du F.B.I. étaient venus chercher Li pour la conduire jusqu'à la mine. Un bandage lui protégeait la cheville, mais la descente n'avait pas été sans dommage. Debout, immobile, elle souffrait, c'était visible. Elle observait Vitali pianoter fébrilement sur le clavier de l'ordinateur pour tenter d'avoir accès aux données de l'unité centrale. Il suffisait de voir l'expression pleine de frustration de son visage pour comprendre qu'il passait un sale moment.

— Je me demande pourquoi il a imprimé les plans, fit remarquer Li.

— Probablement pour faire des copies, répondit Bolan.

Derrière eux, Vitali jura et abattit son poing sur le bureau.

— Pas moyen de trouver la façon de rentrer si je n'ai pas ce foutu code d'accès ! maugréa-t-il. Il nous faudrait Herman ou Aaron. Ils viendraient à bout de cette foutue bécane les yeux fermés.

— On peut faire venir l'un d'eux par avion, lui dit Bolan. Mais ça nous coûtera au moins une demi-journée.

— Je sais, je sais... Hé, attends un peu ! fit soudain Vitali en se redressant. Pourquoi est-ce qu'on appellerait pas Vance ?

— Vance ?

— Un pote, à Edwards. C'est leur spécialiste informatique. Ce type est un bon, crois-moi.

— Appelle-le, alors, répondit l'Exécuteur.

Les agents qui avaient accompagné Li étaient en train d'inspecter l'installation téléphonique de la salle souterraine. Vitali utilisa donc le

téléphone portable de Johnson pour se mettre en relation avec la base aérienne. Pendant ce temps, Bolan et Li continuèrent de passer en revue les événements de la nuit.

— J'aimerais en savoir plus sur le type à la Mercedes, déclara le Guerrier. Savoir surtout comment il s'est retrouvé avec ces plans en sa possession.

— Sur ce point, je devrais pouvoir vous aider, lança une voix.

C'était le shérif Kit Deerson, qui venait d'entrer dans la salle. Lui aussi était arrivé par le site de la PACRIM. Il marchait d'un pas précautionneux. La blessure qu'il avait au côté le faisait beaucoup souffrir.

— Je ne m'attendais pas à vous voir sur pieds aussi rapidement, remarqua Bolan.

L'autre haussa les épaules.

— Il en faut plus pour m'abattre, si j'ose dire. Les toubibs m'avaient réparé et s'apprêtaient à me mettre sous perfusion pendant deux bonnes journées quand j'ai eu vent de cette histoire de tunnel entre la PACRIM et le Ghost Ranch. Vous auriez voulu que je reste assis, sans rien faire ?

— Et vous avez du nouveau concernant le propriétaire de la Mercedes ? interrogea Li.

Deerson hocha la tête.

— Un certain Brett Ingersoll. Il dirigeait le service Recherche et Développement d'une boîte qui s'appelle Krebbs Gillis Aerosystems.

— Jamais entendu parler, avoua Li.

— Pareil pour moi. Alors, j'ai passé quelques coups de fil. Il s'est avéré que cette boîte est spécialisée dans l'aviation militaire. Ils sont sur un gros contrat avec l'Air Force, pour des véhicules de combat et de reconnaissance sans pilote.

— Pardon ?

— Des avions-espions, si vous préférez, expliqua Deerson. Des drones.

— Oui, bien sûr, murmura Li. Comme l'ES-1.

— Exactement. Il semble que leur prototype ait quelques semaines de retard sur le programme de l'ES-1, raison pour laquelle l'Air Force a utilisé l'ES-1 pour une mission secrète qu'ils devaient mener à l'étranger. Je n'ai pas pu obtenir plus de détails là-dessus étant donné que je ne suis qu'un pauvre petit shérif de rien du tout...

Li échangea un regard avec Bolan, qui livra quelques explications au shérif, notamment au sujet de la mission de l'ES-1 en Chine.

— Bon sang de bois ! fit Deerson. Si je comprends bien, les gus qui ont fabriqué cet ES-1 ont eu un sacré coup de bol ! Je veux dire, si leur prototype ne merde pas, ils seront les mieux placés pour gagner le contrat. Et un contrat juteux, j'imagine...

Bolan opina du chef.

— D'après mes informations, le *Defense Department* est prêt à lâcher quelques milliards de dollars sur ce nouveau programme d'avions-espions.

— Des milliards au regard desquels un attaché-case bourré de billets de cent dollars n'est pas grand-chose. Vous voulez le fond de ma pensée ? Je dirais que notre ami Ingersoll a eu vent d'une manière ou d'une autre que l'autre pauvre connard de l'Air Force était tout disposé à refiler les croquis de l'ES-1 pour quelques dollars, et il s'est imaginé qu'il pouvait les utiliser pour accélérer le développement de l'appareil de sa boîte. De cette façon, si l'ES-1 ne réussissait pas sa mission avec les honneurs, les zozos de la Krebs Gillis Aerosystems seraient prêts à prendre le relais et même emporter le gâteau.

— Et ce petit plan se serait sans doute déroulé sans accroc si ces mecs qui appartiennent aux Boxers n'étaient pas intervenus, dit Cantrell.

— Et quand on connaît les liens qui existent entre les Boxers et Pékin, on peut imaginer qu'ils agissaient par ordre de la Chine, intervint Bolan.

— Tout ça ne me dit rien de bon, marmonna Vitali. Mais alors, rien de bon du tout.

— Moi non plus je n'aime pas ça, dit Li. Si Pékin est au courant de cette histoire d'avion-espion, il faut se préparer à tout.

Avant qu'elle ait pu aller plus loin dans ses spéculations, un pager fixé au holster de Deerson fit entendre son bip.

— Excusez-moi une seconde, dit le shérif.

Il jeta un coup d'œil au message, avant d'appeler Cantrell et Yarborough qui, avec Johnson, l'autre adjoint au shérif, étaient en train d'effectuer l'inventaire des lanceurs HN-5 SAM entreposés dans les caisses.

— Est-ce que l'un de vous deux aurait un téléphone cellulaire qui fonctionne ici ? Je dois passer un coup de fil au dispatcher.

— Désolé, répondit Cantrell.

— Tenez, dit Vitali, qui venait d'en finir avec sa communication avec Edwards.

Il tendit le téléphone portable à Deerson, avant de rejoindre Bolan et les autres.

— Vance m'a dit qu'il pouvait venir ici, ça ne lui pose aucun problème, annonça-t-il. Mais il pense qu'on aurait tout à gagner en lui apportant tout ça. Il aurait tout son matériel pour travailler sur ce foutu système informatique.

— Faisons ça, alors.

Bolan se tourna vers Deerson et demanda :

— Vous avez vu l'hélico de l'Air Force en venant ici ?

— Ouais. Il est toujours du côté du dépôt de la PACRIM.

— Très bien, fit Bolan en s'approchant de l'ordinateur. On va débrancher tout ça et emporter ce dont on a besoin.

Li aidait l'Exécuteur et Vitali à déconnecter l'écran et les autres périphériques de l'unité centrale de l'ordinateur, quand Deerson raccrocha le téléphone portable. Il secouait la tête avec incrédulité.

— Merde ! La situation vire à la catastrophe, ma parole !

— Que se passe-t-il, encore ?

— On pensait que le gus qui s'était procuré les plans avait fichu le camp d'ici dans un camion, n'est-ce pas ?

— La réponse est oui s'il y en avait bien un stationné près de l'entrée principale de la caverne, répondit Bolan. Pourquoi ?

— Eh bien, les types de la California Highway Patrol ont tenté d'arrêter un camion à un peu plus de deux kilomètres d'ici, au sud. Mais on leur a tiré dessus. Et pas avec n'importe quoi. Du très très gros calibre. Le projectile est tombé en plein sur la voiture de patrouille, qui a explosé au beau milieu de la route nationale. Avec les deux hommes à l'intérieur.

— Les enculés ! lança Vitali avec rage.

— Il y a pire. Deux autres hommes de la C.H.P. ont donné la chasse au camion, qui est allé percuter des voitures arrêtées sur le bas-côté pour cause de pneu explosé. Et maintenant qu'ils sont coincés, ces salauds ont pris des automobilistes en otages.

— Combien ?

— D'otages ? On ne sait pas trop...

— Non, combien d'hommes dans le camion, corrigea Bolan.

Le Guerrier se tourna vers Vitali et Li.

— Vous allez partir à Edwards et apporter l'ordinateur à Vance. Je vous rejoindrai.

— Attends que je devine..., murmura Vitali. Tu vas régler cette histoire de camion ?

— On ne peut rien te cacher.

CHAPITRE X

La Highway 75 était fermée dans les deux sens, entre la périphérie de Collier Springs et la longue côte où, quelques heures plus tôt, Bolan avait dû abandonner sa Taurus de location. Un barrage mis en place par la Highway Patrol bloquait la circulation, créant par la même occasion un encombrement qui s'étirait sur presque deux kilomètres. Jusqu'à la voiture de patrouille réduite à l'état de carcasse fumante par les fuyards. On apercevait leur camion, un semi-remorque, à mi-côte environ, un point marqué également par la colonne de fumée noire qui s'élevait de la voiture qu'il avait emboutie par l'arrière, une Hyundai de 1997.

— Avec leurs lunettes, nos tireurs ont repéré deux corps à l'intérieur de la Hyundai, annonça l'officier Bruce Ribot, qui s'était chargé de mettre en place le barrage.

Cet homme de la C.H.P., qui travaillait depuis vingt ans dans la police, était un grand type dégingandé aux cheveux noirs, avec une fine moustache pareille à un trait de crayon. On voyait tout de suite que c'était la première fois de sa carrière qu'il était confronté à une situation aussi grave. Sa voix tremblait légèrement, et ses pâles yeux verts trahissaient une peur presque palpable.

— Ils détiennent au moins deux otages, qui sont retenus à l'arrière du camion, dans la semi-remorque. Mais il y en a peut-être plus.

Bolan était arrivé quelques instants plus tôt en compagnie du shérif Deerson. Sur le chemin, ils s'étaient arrêtés à la fourrière, où le Guerrier avait récupéré dans le coffre de la Taurus des munitions destinées au Desert Eagle et au Beretta. Deerson, qui connaissait visiblement bien Ribot, se porta garant de l'Exécuteur pour sa présence sur les lieux. Cela ne posa aucun problème à l'officier, au contraire. Il n'était que trop heureux de se décharger un peu du lourd fardeau que représentait la gestion de cette situation de crise. Les autres hommes de la C.H.P., qui s'agitaient devant le barrage, semblaient tout aussi soulagés de la tournure des événements. Devoir faire face à la colère des automobilistes bloqués leur suffisait.

— Nous avons délimité un périmètre de sécurité autour du camion, expliqua Ribot à Bolan. Mais mes hommes ne sont pas formés pour ce genre d'opération. Alors, je les ai postés en retrait, à quelques centaines de mètres.

— Les hommes du SWAT sont en route ? demanda le Guerrier.
Ribot haussa les épaules.

— Des équipes doivent venir de L.A. et Sacramento, mais je

n'espère pas trop les voir arriver à temps pour nous être d'une grande aide...

— Des contacts avec les types du camion ? demanda Deerson en se passant la main sur le côté.

Il avait fait sauter des points de suture, et sa blessure s'était légèrement remise à saigner. Remarquant la tache rouge de plus en plus importante sur sa chemise, Bolan désigna les deux véhicules de secours stationnés derrière le barrage.

— Vous devriez aller faire soigner ça, dit-il au shérif.

— C'est rien, protesta Deerson. Je m'en occuperai plus tard.

— On va avoir besoin de votre aide, lui dit le Guerrier, sachant que c'était le seul moyen d'avoir raison de son obstination. Alors, faites-vous réparer. Sinon, on ne pourra pas compter sur vous.

— Bon, d'accord, maugréa le shérif.

Et il marcha jusqu'aux ambulances. Un des véhicules était sur le point de partir avec les cadavres des deux policiers morts dans leur voiture de patrouille. Bolan vit qu'un des deux toubibs qui restaient était la femme qui s'était déjà occupée de Deerson dans le salon de massage. Dès qu'elle aperçut son patient, elle lui dit vertement sa façon de penser.

Le Guerrier se tourna vers Ribot et répéta la question que lui avait posée Deerson, sur les types du camion.

— Ouais, on les a eus sur notre C.B., expliqua Ribot. Ils exigent un véhicule blindé avec lequel ils pourront se rendre jusqu'à l'aéroport le plus proche. Ensuite, ils veulent un avion pour quitter le pays. Ils promettent de libérer leurs otages une fois à destination.

— Et ils ont précisé où ils allaient ?

— Non, avoua Ribot. Ils ont simplement demandé qu'il y ait assez de kérosène dans l'avion pour parcourir cinq mille miles.

— Aucun coup de feu n'a été tiré depuis qu'ils ont canonné la voiture de patrouille ?

— Ça a sérieusement canardé avant qu'ils sortent de la route. Depuis, plus rien.

— La personne à qui vous avez parlé, avait-elle un accent ?

Ribot hocha la tête.

— Asiatique, je dirais. Probablement chinois, si on pense à tout ce qui s'est passé dans le coin cette nuit...

Bolan regarda au-delà de l'officier le désert qui entourait la route nationale. Il aperçut les tireurs de la C.H.P. positionnés en divers points stratégiques leur offrant un point de vue imprenable sur le camion.

— Je n'ai pas la moindre idée du genre d'armes que ces cinglés ont en leur possession, dit encore Ribot. Mais si j'en juge par ce qu'ils ont fait à cette voiture de patrouille, je pense qu'ils ont un peu plus que de

simples flingues.

Bolan jeta de nouveau un coup d'œil à l'épave. Aussi importants que soient les dommages, il savait qu'ils n'avaient pas pu être causés par un HN-5 pareil à ceux qu'ils avaient trouvés dans le bunker souterrain. Ces lance-missiles ne pouvaient être utilisés que pour des tirs dirigés vers le haut. Il était donc plus probable que les Boxers aient utilisé un lance-grenades, par exemple un équivalent chinois du M-203. Et si, comme Bolan le soupçonnait, le camion transportait un chargement de contrebande en provenance du bunker, il y avait fort à parier que les salauds avaient tout un arsenal à leur disposition. L'Exécuteur était donc conscient qu'à la moindre fausse manœuvre, ce serait le bain de sang, un désastre qui irait bien au-delà de tout ce qu'il avait déjà connu cette nuit.

— Vous êtes en contact radio avec vos snipers ? demanda-t-il à Ribot.

— Avec la plupart, oui.

— Dites-leur de ne pas bouger. Et assurez-vous que personne ne tire avant d'y être absolument obligé.

— Compris.

— Vous auriez des grenades aveuglantes ? demanda encore l'Exécuteur.

Ribot secoua la tête.

— En revanche, on a peut-être des grenades lacrymogènes.

— Il faudra que ça fasse l'affaire. Allons voir.

Tandis qu'ils se dirigeaient vers une des voitures de patrouille, Ribot finit par poser la question qui devait lui brûler les lèvres depuis un moment.

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

— D'abord, me rapprocher autant que possible, expliqua Bolan. Je ne vois pas trop comment on pourrait les prendre par surprise, mais on verra bien ce qui se passe.

— Vous... vous y allez seul ? demanda Ribot, incrédule.

— Je suis sûr qu'ils sont à l'affût du moindre mouvement, de notre côté. Alors, moins on leur en laisse voir, et mieux c'est.

— Je comprends bien. Mais vous ne pouvez pas les avoir tout seul, sans aide. C'est... du suicide.

— Je ne suis pas suicidaire et c'est notre unique chance. Je me suis déjà trouvé dans des situations bien plus délicates.

— Si vous le dites...

Ribot ouvrit le coffre de sa voiture. Il y avait là deux tenues antiémeutes complètes : casques, boucliers, gilets pare-balles et une boîte garnie de gaz lacrymogène, sous forme de cartouches ou de grenades. Bolan s'empara d'une ceinture garnie de six grenades.

— Et le reste ? interrogea Ribot.

— Ça me gênerait et ça ferait de moi une cible plus voyante, expliqua Bolan en passant la ceinture. Ce truc-là est déjà assez encombrant.

— Vous êtes sûr ?

L'Exécuteur lui offrit un sourire qui se voulait rassurant.

— C'est ma devise : voyager léger.

Les nuages vinrent au secours du Guerrier tandis qu'il quittait la route et descendait un talus pentu qui conduisait vers le désert. Filant paresseusement dans le ciel de la nuit, de gros cumulus joufflus tirèrent un rideau opaque devant la pleine lune et la lumière argentée qu'elle déversait. Profitant de ce surcroît d'obscurité, l'Exécuteur se mit à courir parallèlement à la route nationale, sur sa gauche. Un peu plus haut, devant lui, il aperçut un des tireurs d'élite de Ribot. L'homme détourna brusquement son arme en l'entendant, mais il ne tira pas. Bolan lui fit signe de viser de nouveau le camion, afin de lui donner une meilleure idée de sa propre position par rapport au point qu'il cherchait à atteindre.

Il s'était maintenant accoutumé à la chaleur. Il parvenait même à oublier la transpiration qui lui coulait sur le visage et détrempait sa chemise, ou les nuées d'insectes voletant autour de lui. Il avait couvert environ deux cents mètres, le plus vite possible, en esquivant les gros cailloux et les touffes d'armoise, quand il repéra un autre sniper. S'il se fiait à l'angle du fusil, il avait dû dépasser le camion. Il changea donc de direction et revint en arrière sur le talus, penché vers l'avant. Il fit tourner sa ceinture de manière à ce que les grenades se trouvent dans son dos et il se jeta à plat ventre, continuant sa progression vers le véhicule en rampant. Le sable lui râpait les bras et des essaims de moucheronns faisaient de leur mieux pour le distraire, mais il resta concentré.

Il eut enfin le camion en vue. Il était sur sa droite, un peu plus haut, à une quarantaine de mètres. Le Guerrier faisait face au panneau arrière droit, et il distinguait à peine les portières arrière. Comme la remorque était complètement fermée, il en conclut que les portières devaient être légèrement ouvertes afin de permettre aux hommes se trouvant à l'intérieur de voir ce qui se passait dehors. Couché sur le ventre, Bolan réfléchit longuement à la suite des événements. Il était encore trop éloigné pour tenter quoi que ce soit. Quelques rochers affleuraient à mi-distance entre lui et le camion, mais pour les rejoindre il devrait parcourir une bonne distance à découvert. Si jamais quelqu'un l'apercevait, depuis le camion, il ferait une cible facile. Pire, ce genre d'initiative hasardeuse risquait de mettre les otages en danger. Cela, Bolan ne voulait pas s'y risquer.

Donc, il attendit.

Les secondes passèrent. En sentant son bras s'engourdir, Bolan

changea légèrement de position. Sans déplacer d'un centimètre le Desert Eagle, braqué sur l'arrière du camion, il porta une main derrière lui et décrocha une des grenades de sa ceinture. Il la tira lentement, avant de la soupeser. Au moment propice, il voulait être sûr de pouvoir l'activer et la lancer avec précision dans le même mouvement.

Puis Bolan commença à sentir des fourmis lui courir sur les jambes. De vraies fourmis. La sensation était perturbante, bien plus que les essaims de moucheron qui poursuivaient leur ballet autour de lui, mais le Guerrier avait subi bien pire dans les jungles du Sud-est asiatique. Pas question de bouger.

Plusieurs minutes passèrent jusqu'à ce que, pour la première fois, il entende du bruit à l'intérieur du camion. Une femme qui sanglotait de façon incontrôlable. Ses pleurs furent ponctués par les éclats de voix d'un homme, un des flingueurs, qui lui ordonna sans douceur de la fermer. Cela ne fonctionna pas. Les sanglots et les gémissements redoublèrent, avant de se transformer en plainte.

— Laissez-nous partir, implora la femme. Je vous en prie. On ne peut pas respirer, ici.

Bolan perçut comme un craquement étouffé, après lequel il n'entendit plus la femme. Impossible de dire si elle avait été abattue ou assommée. Malgré toute son envie d'intervenir, il garda sa position.

Un moment plus tard, le Guerrier entendit un cri de colère, suivi d'un martèlement furieux. Une légère bosse se forma sur la cloison de la remorque. Et une fine balafre apparut. Bolan vit la lame d'une hache passer dans l'ouverture. Elle gigota d'un côté, puis de l'autre, avant de disparaître à l'intérieur. Puis le martèlement reprit. Et un autre renflement fit son apparition. Les preneurs d'otages étaient en train de creuser des trous dans les cloisons de la remorque, probablement afin de laisser entrer un peu plus d'air. Ils allaient voir aussi un peu mieux ce qui se passait dehors, songea le Guerrier. Si jamais quelqu'un s'avisait de regarder dans l'une de ces ouvertures, il risquait de l'apercevoir. Il devait bouger, et vite.

À quatre pattes, il gagna en ligne droite le petit groupe de rochers qui se trouvait à une dizaine de mètres de lui. Dès qu'il se trouva assez près, il roula derrière et se tint immobile. Dans le camion, les coups de hache se poursuivaient. Aucun coup de feu ne fut tiré vers lui.

Jusque-là, tout se passait bien. Bolan se redressa légèrement et se débarrassa des quelques fourmis qui étaient encore accrochées à sa jambe. Le terrain qu'il avait gagné lui permettait d'avoir un meilleur aperçu de la situation. Derrière lui, il pouvait voir l'autoroute qui descendait jusqu'au barrage établi par les policiers. Il distinguait aussi les silhouettes des hommes de la C.H.P., éclairés en contre-jour par les gyrophares de leurs voitures. Et, derrière eux, comme un régiment de

lucioles disciplinées, il y avait les phares des véhicules dont les conducteurs avaient préféré attendre le déblocage du barrage plutôt que d'emprunter le détour – presque quatre-vingts kilomètres ! – suggéré par la police. Au sud, juste après le sommet de la côte qui avait eu raison de sa voiture de location, le Guerrier entrevit la lumière des phares d'autres voitures. Il avait aussi un aperçu de ce qui se passait de l'autre côté de la route ; alors que les nuages dévoilaient soudain la lune, il distingua un des snipers de Ribot, allongé au sommet d'un petit monticule de sable à environ cent cinquante mètres de là.

Quant au camion, l'Exécuteur se trouvait directement derrière, ou presque. Deux trous de la taille d'une grosse balle de tennis avaient fait leur apparition sur les parois du véhicule, sur le côté. Quelqu'un balançait une cigarette à travers une de ces ouvertures. Le mégot tomba par terre et roula sur quelques centimètres, avant de s'immobiliser au milieu des petits cailloux.

Les crétins ! pensa Bolan. Il sentait distinctement l'odeur de l'essence, et il était pratiquement sûr que le tuyau d'alimentation de la Hyundai avait été sectionné quand le véhicule avait été embouti, laissant se former par terre des flaques de liquide inflammable. Si, comme c'était probable, il y avait un important stock d'armes dans le camion, il suffirait d'une étincelle pour tout faire sauter. Bolan se tapit derrière les rochers, le corps tendu dans l'attente d'une explosion.

Il attendit, mais rien ne se passa. La cigarette avait dû s'éteindre toute seule.

Au bout d'un moment, il entendit les portières arrière du camion s'ouvrir de quelques centimètres en grinçant. Il entendit aussi du mouvement, à l'intérieur. Se redressant lentement, il jeta un coup d'œil par-dessus les rochers.

Deux femmes étaient en train de descendre de la remorque. Dès qu'elles eurent touché le sol, elles tendirent les bras pour aider un enfant, puis un autre, à descendre. Les enfants étaient jeunes, pas plus de quatre ou cinq ans. Ils se mirent tous les deux à pleurnicher quand les femmes les serrèrent contre elles, avant de les poser au sol. Et elles tendirent de nouveau les bras pour faire descendre une troisième femme, plus âgée. Elle semblait dans les vapes, ce qui fit penser à Bolan que c'était elle qui avait été frappée un peu plus tôt. En essayant de percer du regard l'intérieur du camion, le Guerrier aperçut un des flingueurs. Il se tenait près des portières, un fusil d'assaut en main.

— Vous ne bougez pas ! ordonna-t-il. Si vous faites quoi que ce soit, on tue vos maris.

Les femmes ne répondirent pas. Dès qu'elles eurent déposé la troisième femme par terre, elles serrèrent de nouveau leurs enfants contre elles.

L'Exécuteur se demanda si la C.H.P. avait négocié leur libération... bien qu'elles ne soient pas vraiment libres. Les portières arrière de la remorque étaient en partie ouvertes, et il aurait parié que l'un des flingueurs gardait son fusil braqué sur elles. En tout cas, la situation avait évolué favorablement, même si c'était très légèrement. Dans le pire des cas, s'il n'avait plus d'autre choix que de donner l'assaut, l'Exécuteur pensait pouvoir descendre le flingueur le plus proche des portières et donner aux femmes et aux enfants une possibilité de s'en sortir. Sa marge de manœuvre était réduite, mais il ne pouvait pas se permettre de laisser passer la moindre chance.

Plusieurs minutes s'écoulèrent. Bolan entendait les femmes chuchoter des paroles rassurantes à leurs enfants, faire de leur mieux pour les reconforter. Quand la troisième femme reprit ses esprits et commença à crier sous le coup de la douleur et de la panique, elles se tournèrent aussitôt vers elle et s'efforcèrent de la calmer.

— Ça va aller, dit l'une d'elles.

— Mais non ! fit l'autre en geignant. On va tous mourir !

— Ta gueule ! beugla un des flingueurs.

Les trois femmes se turent.

Bolan entendit du bruit à l'intérieur du camion. On déplaçait des caisses. Quelqu'un alluma une lampe électrique, brièvement, puis Bolan perçut le bruit d'un coup de pied, suivi d'un gémissement. Celui d'un homme.

— Écarte-toi de là ! cria quelqu'un. Contre le mur. Tous les deux !

« Tous les deux. » Cela signifiait qu'il n'y avait plus que deux otages dans le camion. Mais de quelle cloison le flingueur parlait-il ? Bolan tendit l'oreille et écouta avec attention. Il eut l'impression que les prisonniers se déplaçaient sur sa droite, vers la cloison du camion la plus proche de l'accotement de la route.

Une fois que les deux hommes eurent gagné l'endroit qu'on leur avait désigné, la lampe électrique s'éteignit, et le calme régna de nouveau à l'intérieur de la remorque.

Bolan éprouva une certaine frustration. Il connaissait maintenant – du moins autant qu'il était possible – la position approximative des otages. S'il faisait irruption dans la remorque en ouvrant le feu, il risquait d'en toucher un, voire de les tuer tous les deux. Il avait aussi toujours la possibilité de se rapprocher assez pour prendre un avantage décisif sur les flingueurs. La seule façon d'entrer, c'était les portes, à l'arrière de la remorque, et il était quasiment persuadé qu'un des preneurs d'otages était toujours posté là, à garder un œil sur les femmes et les enfants.

Le Guerrier regarda autour de lui. Il n'y avait rien, rien à part des cailloux et quelques détritiques lancés par les automobilistes depuis leur voiture. Impossible de quitter sa planque sans risquer d'être vu. Il

envisagea de balancer une des grenades au-delà du camion. Si elle explosait du côté de la Hyundai ou d'une autre des voitures en rade sur le bord de la route, les flingueurs pourraient se laisser abuser – ne serait-ce qu'une seconde – et croire que quelqu'un arrivait sur eux par l'avant. Mais même s'il reculait de quelques mètres en arrière pour jeter sa grenade, Bolan était quasiment certain que le mouvement de son bras serait remarqué.

Non, il devait y avoir un meilleur moyen.

Il était absorbé par cette situation apparemment insoluble, quand son attention fut peu à peu attirée par un drôle de bruit, pareil à un frottement amplifié, près du sommet de la côte. Intrigué, il chercha à percer la nuit du regard.

Tout en haut ou presque, éclairée par la lueur terne du petit lampadaire qui éclairait la borne d'appel d'urgence près de laquelle sa Taurus avait rendu l'âme, Bolan vit la silhouette de quelqu'un qui semblait glisser à travers le barrage des policiers et commençait à descendre, au beau milieu de la route nationale. Les bras sur le côté, l'homme avait les jambes légèrement fléchies et slalomait à une vitesse incroyable. On aurait dit un skieur en pleine compétition olympique.

Bolan mit un certain temps à comprendre ce qui se passait.

Billy Grubb.

En train de descendre la colline sur son skateboard.

Le Guerrier le regarda qui continuait de zigzaguer sur la route, prenant toujours plus de vitesse à chaque seconde. Il n'avait aucune protection ; et même, pour ce que Bolan pouvait voir, il ne portait que ses sandales et son short cargo. En revanche, il portait quelque chose.

Son frisbee.

Les flingueurs du camion furent tout aussi déconcertés par cette apparition incongrue, mais pas pour les mêmes raisons que Bolan. Ils y virent une embrouille, un piège, et ils ouvrirent le feu, sans doute pour tenter d'abattre le vagabond tandis qu'il se rapprochait d'eux.

Sauf que Grubb n'était pas le seul sur qui ils avaient l'intention de faire un carton. Bolan s'aperçut qu'un des pourris avait dirigé son fusil d'assaut vers les femmes et les enfants. Le Guerrier visa aussitôt, de façon presque réflexe, et tira le premier. Pratiquement dans la foulée, il dégoupilla la grenade lacrymo de sa main gauche et il la balança.

Blessé par la balle de Bolan, le flingueur qui se trouvait à l'arrière du camion tirailla de façon erratique, balançant une rafale dans le sable, tout près de l'endroit où se trouvait la femme blessée. La grenade passa par-dessus son épaule et alla rebondir à l'intérieur du camion, où elle répandit son gaz.

Pendant ce temps, Bolan avait jailli des rochers qui l'abritaient jusque-là. En le voyant charger sur eux, les femmes et les enfants se

mirent à crier. Il perfora le flingueur blessé d'une seconde balle. Le type plongea vers l'avant et rebondit lourdement par terre. Les cris des femmes redoublèrent. L'Exécuteur les dépassa en courant, utilisant le cadavre du pourri comme tremplin pour sauter dans le camion. Dans sa main droite, le Desert Eagle continuait de canonner.

Il risquait de faire sauter malgré lui la cargaison du camion, il le savait, mais il continua de faire feu, à l'aveugle, à hauteur d'épaule, en évitant avec soin la cloison qui se trouvait sur sa droite. Un coup de feu ennemi claqua, une balle lui frôla l'oreille, et il entendit un grognement. Puis, par-dessus le fracas de la fusillade, il y eut un bruit sourd, impressionnant, comme si quelqu'un avait violemment percuté la remorque, avec assez de force pour faire légèrement osciller le camion.

Grubb, pensa confusément Bolan, tout en continuant de vider le Desert Eagle à l'intérieur du camion. Il suffoquait et ses yeux brûlaient à cause du gaz lacrymogène. Entre l'obscurité et le nuage aveuglant, il n'y voyait absolument rien. Il buta contre un corps et alla s'écrouler contre une des caisses.

Il balança sa jambe droite, percuta quelque chose de mou et entendit un autre grognement. Dans la foulée, il pivota et fit partir son bras gauche dans un mouvement de karaté. Il sut aussitôt que l'homme qu'il venait de frapper n'était plus une menace.

Les coups de feu avaient cessé. Mais l'écho assourdissant des détonations dans l'espace confiné du camion empêchait Bolan de savoir si les deux prisonniers étaient vivants. Il préférait penser que c'était le cas.

— Dehors ! hurla-t-il. Que tout le monde sorte !

Rebroussant chemin en titubant, il balança son épaule contre une des portes et l'ouvrit en grand.

Les deux hommes encore captifs se trouvaient juste derrière lui. Ils descendirent du camion, secoués de violentes quintes de toux. Les femmes se précipitèrent pour les serrer contre elles, avant de les entraîner avec les enfants loin du gaz lacrymogène qui s'échappait à présent de la remorque.

C'était terminé.

Nauséeux, les yeux piquants, Bolan se redressa lentement et s'éloigna à son tour du camion. Le plus proche des snipers de Ribot arriva au même moment et vint se poster à côté de lui, près de l'arrière du camion. Il passa son fusil à l'intérieur et cria à ceux qui se trouvaient encore dans la remorque de jeter leurs armes et de sortir les mains en l'air.

Bolan entendit du mouvement, dans le véhicule. Un instant plus tard, un type assez jeune se montra. Il avançait sur les genoux, les bras écartés sur le côté. Sans baisser son fusil, le policier l'agrippa par le

col de sa chemise et le fit tomber sans ménagement du camion. Bolan scruta le type avec attention : il correspondait bien à la description de l'homme qui s'était enfui du salon de massage avec les plans de l'avion-espion ES-1.

À présent, deux autres des tireurs embusqués de Ribot avaient rejoint les lieux. L'un d'eux obligea le petit ami de la masseuse à se remettre sur pieds et il l'écarta des otages libérés. Un autre décrocha une lampe électrique de sa ceinture et éclaira l'intérieur de la remorque. Tout juste visibles à travers le nuage de gaz qui se dissipait lentement, il y avait deux autres flingueurs, morts, écroulés sur des tas de caisses elles aussi écroulées. L'une d'elles s'était ouverte, révélant la silhouette familière de fusils d'assaut AK-47.

— Beau boulot, dit un des tireurs à Bolan.

— Ouais.

Tout en s'essuyant les yeux, le Guerrier s'éloigna du camion. Sur sa droite, il repéra Billy Grubb, allongé sur le dos au beau milieu de la route nationale. Le vagabond saignait abondamment, à cause d'une terrible entaille qu'il s'était faite en percutant le camion au niveau d'une des ouvertures irrégulières pratiquées à la hache par les flingueurs. Étonnamment, toutefois, il était toujours en vie. Il cligna des yeux quand Bolan s'arrêta devant lui.

— J'étais sûr de vous trouver là, dit-il d'une voix faible.

— T'es un sacré numéro, tu sais ? lui renvoya le Guerrier.

— Hé, mais j'ai fait cette descente des dizaines de fois ! fanfaronna Grubb. C'est exprès, que je me suis vautré contre ce camion !

— J'en suis certain. Maintenant, tu te tais et tu ne bouges plus.

En bas de la côte, une des camionnettes de secours et deux voitures de patrouille avaient contourné le barrage et montaient en direction du semi-remorque.

— Vous croyez que je l'aurai, la récompense, cette fois ?

— S'il le fallait, je serais prêt à mettre moi-même la main à la poche pour cent mille dollars, lui répondit Bolan. Tu nous as sauvé la mise à tous, aujourd'hui.

— Tant mieux. J'ai toujours rêvé d'être un héros. Et riche !

CHAPITRE XI

Edwards Air Force Base.

— Il faut absolument que je rencontre ce type ! s'exclama Frank Vitali.

Bolan venait de lui raconter de quelle manière la descente casse-cou de Billy Grubb sur la route nationale avait aidé à dénouer la prise d'otages sans qu'il y ait une victime à déplorer parmi ces derniers. Les deux hommes quittaient à pied la piste sur laquelle l'Exécuteur avait été déposé quelques instants plus tôt.

— Il est en soins intensifs, expliqua le Guerrier. Mais il s'en sortira.

— C'est un habitué, non ? Parce que, selon moi, se promener en skate-board sur des routes nationales relève du miracle...

Bolan hocha la tête, avant de passer à autre chose.

— Où en est ton copain, avec l'ordinateur ?

— Ça avance. Il a un programme spécialisé dans la recherche des mots de passe. Ce machin a des millions de clés dans je ne sais plus trop combien de langages. Il s'agit de faire défiler toute la liste jusqu'à ce qu'on tombe sur le bon, le « sésame, ouvre-toi ».

— Et cela risque de prendre combien de temps ?

— Douze heures maxi, selon lui. À condition qu'il ait la clé en réserve.

Une fois qu'ils eurent quitté la piste, les deux hommes passèrent entre deux baraquements pour rejoindre le bâtiment administratif. Bolan prit des nouvelles d'Éva Swanson.

— Elle est retournée à l'hôtel pour une téléconférence avec Hal, expliqua Vitali. Et après ça, elle doit piquer un petit somme, à ce qu'elle a dit.

— Une bonne idée, admit Bolan qui n'avait pas fermé l'œil depuis plus de vingt-quatre heures.

— Étant donné les circonstances, je ne pense pas qu'elle t'en voudra beaucoup de l'avoir obligée à rester debout.

Bolan eut un vague sourire.

— Tant mieux. Je n'ai pas eu la possibilité d'acheter des fleurs pour me faire pardonner.

Vitali donna au Guerrier de rapides informations concernant l'officier de l'Air Force qui avait été abattu derrière le salon de massage après avoir cherché à vendre les plans de l'ES-1.

— Un type du nom de Mansfield, qui était sous contrat pour deux ans. Il travaillait dans le service reproduction. Les autres essayent toujours de comprendre comment il a pu passer au travers des

protocoles de sécurité. Vance, qu'il connaissait, dit que c'était un chieur, jamais content, et qu'il était minable au poker.

— Deux cent mille dollars peuvent permettre d'éponger quelques dettes..., remarqua Bolan.

— Pas faux, mais je ne pense pas que l'explication soit là. Comme il ne comptait pas rempiler, on pense plutôt qu'il cherchait une petite indemnité de départ pour son retour à la vie civile.

Bolan et Vitali entrèrent dans le bâtiment administratif, passèrent deux postes de contrôle, avant de prendre un ascenseur qui les descendit jusqu'au service informatique de la base.

— Jen Li a décidé de ne pas venir, expliqua encore Vitali alors qu'ils suivaient un couloir. Elle voulait se rendre à la morgue afin de prendre certaines dispositions pour l'agent Hunter. Elle comptait aussi jeter un coup d'œil aux corps qu'on a retirés du conteneur du convoi ferroviaire.

— Pas très folichon, comme perspective.

— Je pense qu'elle se sent un peu responsable.

— Pourquoi ? Elle ignorait tout de ce trafic d'immigrants.

— Justement. Elle est persuadée qu'en se concentrant moins sur le salon de massage, et un peu plus la PACRIM, ils auraient pu tomber sur quelque chose.

— Elle m'a déjà dit ça, oui.

— Ce genre de gamberge a posteriori est de la connerie, affirma Vitali. En tout cas, elle espère aussi s'entretenir avec les survivants.

— Et trouver une piste qui lui permettrait de remonter jusqu'aux grossiums de la combine.

Vitali hocha la tête.

— Li a obtenu du Bureau qu'ils fassent un petit raid dans les installations portuaires de la PACRIM, à Long Beach, mais je suis prêt à parier ce que tu veux que les autres ont dû avoir vent de ce qui s'est passé à Collier Springs et qu'ils ont déménagé tout ce qui pouvait être compromettant.

— Tu as sans doute raison. Malheureusement.

— Mais ça ne l'arrêtera pas, affirma l'agent fédéral. Elle se dit prête à aller jusqu'en Chine, s'il le faut. Je la trouve un peu théâtrale, la miss...

— Ça se passe comme ça, quand tu as décidé de faire payer quelqu'un, observa Bolan.

En disant cela, il songeait à sa propre guerre contre la mafia. Anéantir des porte-flingues et des capos de seconde zone n'avait jamais rassasié sa faim de vengeance. Pour lui, c'était les chefs, les vrais responsables de ce qui était arrivé à sa famille ; et il avait fallu que leur sang coule pour qu'il éprouve un début de satisfaction. Depuis, ses motivations avaient quelque peu changé, sans pour autant

arrêter son combat contre Cosa Nostra et tous les mafieux à travers le monde.

Vitali et lui passèrent un dernier point de contrôle et pénétrèrent dans le service informatique. Une salle immense, qui occupait tout le sous-sol du bâtiment. Il y avait douze stations de travail distinctes au centre, et douze bureaux fermés voisinaient le long des murs. Vitali conduisit Bolan vers l'un d'eux, celui du capitaine Duane Vance, comme l'indiquait un panonceau. À l'intérieur de la pièce, un petit rouquin maigre et trapu, âgé d'une trentaine d'années, quitta un instant des yeux l'écran de son ordinateur. Il leva un doigt, signifiant aux nouveaux arrivants qu'il serait à eux dans un instant. À côté de sa propre station informatique, sur un chariot, se trouvaient l'ordinateur, le scanner et l'imprimante apportés du bunker souterrain. Des câbles reliaient les éléments entre eux.

— Où on en est, pour l'ami Grimaldi et l'ES-1 ? demanda Bolan en attendant.

— Le décollage est imminent, d'après ce que j'ai compris. Les patrons, en Inde, ont décidé qu'il n'y avait aucune raison d'abandonner la mission.

— Aucune raison ? Tu te fous de moi ?

— Calme-toi, Striker. C'est vrai, les autres ont les plans, mais on les a chopés avant qu'ils aient pu en faire quoi que ce soit.

— J'espère que tu as raison. Mais je me sentirai mieux une fois qu'on aura pu voir ce que cet ordinateur a dans le bide.

— Pour ça, les nouvelles sont plutôt bonnes ! annonça Vance.

Il avait une voix nasillarde qui rappela celle de Bob Dylan à Bolan.

— Le mot de passe était *tong zhi*. Un mot chinois qu'on peut traduire par « camarade ».

— Le grand Mao serait fier..., commenta Vitali.

— Qu'est-ce que vous avez pu en tirer ? demanda le Guerrier.

— Je n'en suis pas encore là, répondit Vance. Mais ça ne devrait pas être long. Asseyez-vous.

Bolan et Vitali attrapèrent deux chaises pliantes et vinrent s'installer derrière l'imprimante de Vance.

— Vance et moi, on s'est connus au MIT, l'Institut de Technologie du Massachusetts, expliqua Vitali. C'était il y a quelques années, maintenant, à un congrès.

— Les gens étaient persuadés qu'on était jumeaux, plaisanta Vance.

Bolan esquissa un sourire. Vitali devait bien faire vingt centimètres et une vingtaine de kilos de plus que Vance ; et il était tout en muscles, alors que l'autre était frêle et pâle. Difficile de faire deux modèles plus différents l'un de l'autre. Sans parler de leur différence d'âge...

— Vance a travaillé, il y a quelques années, sur un projet de *smart gun*, ajouta Vitali, qui expliqua aussitôt : Une arme intelligente qu'on pourrait faire tirer à distance. Il a d'ailleurs toujours ça sur le feu. Pas vrai, Vance ?

— Ouais. Dans le dossier « Idées Stupides ».

Vitali et lui se mirent à rire. Puis l'informaticien attira l'attention des autres sur l'écran de son ordinateur.

— Bon, assez rigolé. Voyons un peu ce qu'on a ici...

Il avait eu accès aux dossiers et il ouvrit le dernier groupe d'images toujours dans la mémoire. Aucun des trois hommes ne fut surpris de voir apparaître, page après page, les plans volés de l'ES-1.

— Est-ce que certaines de ces pages ont été sauvegardées sur un C.D., des disquettes ou autre ? demanda Bolan. On n'a rien trouvé dans le camion, mais on pourrait imaginer qu'ils essayaient de fourguer les plans en même temps que leur cargaison de fusils d'assaut.

— Voyons ça...

Vance pianota sur le clavier de son ordinateur et fit apparaître une nouvelle image sur son écran.

— Non, il semblerait que... Attendez une seconde. Bon sang !

— Quoi ? fit Vitali.

Vance pointa le doigt vers l'écran.

— Il y a une bonne nouvelle : rien n'a été sauvegardé sur un support numérique.

— Et la mauvaise nouvelle ? interrogea Bolan.

— Ils ont expédié les plans via Internet.

Vitali jura, avant de demander :

— Où ça ?

— À ton avis ? Dans le cyberespace ! Ces foutus plans ont été envoyés à une autre adresse e-mail, c'est tout. Tu connais le fonctionnement. Les documents peuvent avoir été récupérés à peu près n'importe où entre ici et... Tombouctou.

— Je n'aime pas, murmura Bolan.

— Pour nous, c'est un échec, lui dit Vance. Mais on n'est pas fichus pour autant.

— Tu peux remonter jusqu'au serveur ? suggéra Vitali.

— Tout juste. Ça va gueuler pour les histoires de confidentialité, mais il suffira d'agiter la baguette magique de la Sécurité Nationale et tout le monde se mettra au garde-à-vous. Je tente le coup ?

— Évidemment, dit le Guerrier, qui se tourna vers Vitali. Pendant ce temps, il faudrait qu'on entre en contact avec la base d'où Jack doit décoller.

— Tu penses à un sabotage ?

— Je ne pense même qu'à ça. Peut-être qu'Ingersoll voulait juste

ces plans pour son département Recherche et Développement. Mais avec de nouveaux paramètres tels que les Boxers et Pékin, je dirais que l'équation devient soudain beaucoup plus compliquée. Compliquée et inquiétante.

— Vous avez raison, murmura Vance. Merde, à vous entendre, on pourrait se dire que les Chinois sont au courant qu'un avion-espion va survoler leur territoire.

C'est Vitali qui énonça à voix haute ce que les trois hommes pensaient :

— Et ça signifie que Jack va voler droit dans un piège.

Le commandant Kyle Peterson mordit dans son cigare pour le décapiter et cracha l'extrémité dans la poubelle. Il le fourra ensuite entre ses dents et recommença à faire les cent pas dans le centre de communication du bâtiment administratif, deux étages au-dessus du service informatique.

— Allez, allez, bon sang ! maugréa-t-il.

Le téléphone portable qu'il avait collé à son oreille était presque complètement englouti dans ses larges mains.

Le commandant attendait d'être mis en communication avec les autorités de la base aérienne militaire indienne de Marjeelam, en Inde. Il n'était en ligne que depuis vingt secondes, mais il ne supportait pas les longueurs et autres flottements, surtout en temps de crise. Même si ses propos dépassaient sans doute un peu sa pensée, il se retrouva en train d'aboyer ce qui était son mantra depuis neuf années qu'il tenait la barre à la base aérienne militaire d'Edwards.

— Vous ne savez pas qu'on est en pleine guerre, là ?

Bolan et Vitali se tenaient en retrait, à quelques mètres, le regardant user la moquette. Partout ailleurs dans l'immense salle très éclairée, d'autres officiers s'agitaient en tous sens. Bolan se demanda s'ils faisaient vraiment quelque chose, ou s'ils se contentaient d'alimenter l'énergie et la nervosité de leur supérieur, essayant de leur mieux de donner l'impression qu'ils tentaient de résoudre la situation. Quelle situation ? Une mission ultrasecrète à l'étranger était apparemment très compromise parce que quelqu'un d'Edwards avait retourné sa veste, ou plutôt son uniforme, et pactisé avec le camp ennemi. Peterson n'avait présenté aucune excuse et assumé l'entière responsabilité de la brèche dans la sécurité ; les hommes qui l'entouraient savaient néanmoins que des têtes allaient tomber dans les jours et semaines à venir, quand leur commandant commencerait à demander comment il se pouvait qu'un simple employé du service reprographie soit en mesure de flinguer la réputation de la base.

Peterson eut enfin quelqu'un de haut placé en ligne, à Marjeelam.

Et les nouvelles n'étaient apparemment pas excellentes.

— Quand ? éructa le commandant.

Il attendit une réponse, puis asséna d'un ton cassant :

— Comment cela se fait-il ? Que je sache, le décollage n'était pas prévu avant une trentaine de minutes !

Quand il eut obtenu sa réponse, il posa la main sur l'émetteur de son téléphone et exposa rapidement la situation à Vitali et Bolan.

— L'oiseau s'est déjà envolé. Il y a de ça une heure. Ils ont voulu profiter d'une fenêtre météo favorable.

— Ils n'ont qu'à lui donner l'ordre par radio de revenir à la base, suggéra l'Exécuteur.

— Oh, vraiment ? s'exclama Peterson d'un ton goguenard. Pourquoi est-ce que je n'y avais pas pensé ?

Il retourna sa colère vers le téléphone portable et lança à son correspondant :

— Vous allez m'appeler l'autre gus, dans son coucou, et lui dire de ramener son cul fissa à la base ! Hein ? Comment ça, vous voulez que je vous traduise ? Vous parlez anglais, oui ou non ? Je vous ai demandé de contacter le pilote par radio et de lui donner l'ordre de revenir à la base. Annulez la mission. C'est assez clair, maintenant ? D'accord, je ne quitte pas. Mettez-moi en attente. J'adore être mis en attente, nom d'un chien ! S'il y a bien un truc que j'aime, dans cette putain de vie, c'est qu'on me foute en attente !

Et Peterson mordit de nouveau son cigare. Il se rendit compte de ce qu'il venait de faire et cracha ce qu'il avait dans la bouche, avant de casser son cigare en deux et de tout balancer à travers la salle.

— Un employé du service reprographie ! rugit-il, sans s'adresser à quelqu'un en particulier. Tout ça parce qu'un employé de mes deux du service reprographie s'est servi dans les plans. On a des caméras de surveillance, ici, non ? On fait une double vérification dans le décompte des pages qui entrent et sortent de ces putains de machines, non ? Tous les ordinateurs sont en réseaux de contrôle absolu, non ? Aucune disquette n'est autorisée à quitter cette putain de base, si ? Toute personne qui entre et sort de cette salle est fouillée pour s'assurer que tout est réglo, non ? Alors, qu'est-ce qui a bien pu se passer, bordel ? Quelqu'un pourrait me le dire ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Il avait hurlé les derniers mots, et tous les officiers eurent un mouvement de recul instinctif. L'un d'eux eut la malchance de croiser le regard de Peterson et se crut obligé de répondre.

— Nous menons notre enquête, monsieur. Aucune piste ne sera négligée.

— Merveilleux ! rugit Peterson d'un ton sardonique. Et quand vous aurez terminé, j'imagine que vous ferez des copies de votre rapport et qu'une disquette sera transmise à l'ennemi par un connard non identifié, c'est ça ?

Vitali rejoignit la machine à café pour sortir de la ligne de tir. Bolan avait déjà un gobelet en main. Tournant le dos au commandant, il regarda par l'immense baie vitrée au verre teinté qui occupait presque tout un mur. Dehors, l'horizon montagneux prenait les nuances grisâtres des toutes premières lueurs de l'aube. Il n'était que 4 h 30 du matin. Le soleil ne se lèverait que dans une heure. La nuit avait été chargée, pour Bolan, depuis le moment où il avait arrêté sa Taurus de location sur le bord de la route nationale, dans les environs de Collier Springs. Malgré le nouveau flot d'adrénaline qui s'était déversé en lui quand il avait découvert le danger auquel était exposé Jack Grimaldi, il commençait à sentir sérieusement le poids de la fatigue. Il prit une gorgée de café.

— Bon, je me sens mieux, maintenant ! annonça Peterson en revenant vers le Guerrier.

En signe d'apaisement, quelqu'un venait juste de tendre au commandant de la base un combiné casque-micro qui lui permettait de téléphoner et d'avoir les mains libres. Il était temps : Bolan s'aperçut que Peterson avait pressé si fortement le portable contre son visage qu'il en avait gardé l'empreinte sur sa joue droite.

— Je pense que nous pouvons garder un peu d'optimisme, murmura Peterson en sortant de son emballage un nouveau cigare.

Bolan l'observa exécuter ce rituel avec un sentiment de déjà-vu. Hal Brognola passait systématiquement par les mêmes mouvements. Pour lui, les cigares étaient un soutien, un dérivatif, qu'il utilisait comme d'autres occupaient leurs mains avec un chapelet.

— L'avion avait déjà quitté la base quand les plans ont changé de mains, ajouta Peterson. Et l'appareil a été sous surveillance constante, depuis. Même si les autres salauds ont envoyé les plans par courrier électronique à l'étranger, je ne vois pas le moment où ils auraient pu tenter quoi que ce soit. Ils n'ont pas eu la moindre opportunité.

Bolan garda le silence. Il ne voulait pas faire de nouveau exploser le commandant en remarquant que, s'il y avait eu des failles dans la sécurité ici même, à Edwards, il pouvait en aller de même à Marjeelam.

— Ouais, je suis toujours là, dit Peterson à un correspondant téléphonique. Je vous écoute...

L'Exécuteur observa son visage à mesure qu'on lui communiquait de nouvelles informations. Un visage qui rougit, d'abord. Puis les mâchoires de Peterson se crispèrent, si fort qu'il sectionna son cigare et fit tomber la partie la plus longue par terre. Il parut ne même pas s'en apercevoir. Ses yeux écarquillés s'illuminèrent de colère. Un instant, il parut incapable de prononcer le moindre mot.

— Faites ce que vous pouvez, murmura-t-il enfin. On reste en contact.

Vitali les rejoignit en mélangeant le sucre dans son gobelet de café.

— Alors ?

L'officier supérieur les regarda tour à tour, Bolan et lui, puis secoua la tête.

— Ils ont perdu le contact radio avec le pilote, répondit-il. Et l'avion a disparu des radars.

CHAPITRE XII

Deux heures plus tard, le soleil s'était levé et avait déjà fait disparaître à coups de rayons brûlants la couverture effilochée des nuages. Revenu dans le bâtiment administratif après un bref repos réparateur, ainsi qu'une douche tout aussi bienvenue, l'Exécuteur portait des vêtements de rechange récupérés dans le coffre de la Taurus. Il posa un doigt sur le verre teinté de la grande baie vitrée du poste de commandement et sentit la chaleur ardente qui irradiait du verre. Il avait surpris une conversation entre deux militaires, et selon l'un d'eux la journée serait encore plus chaude que la précédente. Bolan était heureux de se trouver à l'intérieur.

Vitali devait bientôt le rejoindre ; il était au mess, où il prenait son petit déjeuner avec Duane Vance. Le Guerrier s'était fait excuser, se contentant d'un café et d'une barre nutritionnelle achetés dans les distributeurs automatiques d'un des baraquements. La barre, écœurante, avait le goût d'un biscuit recouvert de glaçage au yaourt. Après s'être obligé à en manger la moitié, il balança le reste dans une poubelle.

Il attendait un compte rendu sur la situation à l'étranger. Le commandant Peterson devait s'occuper de lui dès qu'il aurait fini de s'entretenir avec ses adjoints et des agents fédéraux, dans son bureau. Il avait laissé des instructions très strictes afin de ne pas être dérangé, et Bolan, qui ne tenait pas à être le témoin d'une nouvelle explosion du chef d'Edwards, avait décidé de ne pas aller prendre la réunion en cours. Il supposait que les fédéraux avec qui Peterson parlait appartenaient à la C.I.A. et la N.S.A. et, là aussi, il préférerait garder profil bas. L'agent Belasko, après tout, avait encore moins d'existence légale que Mack Bolan, l'Exécuteur.

Une série d'écrans occupaient le mur sud de la salle de commandement. Ils avaient pour la plupart un rapport direct avec des questions liées à l'Air Force : des directives récentes transmises par Washington, la position de certaines escadrilles aériennes et des cartes topographiques permettant de situer les bases aériennes à l'étranger par rapport aux divers points chauds du globe.

Un des écrans diffusait les programmes de C.N.N. C'était le journal de l'heure, et Bolan prêta une oreille distraite aux titres. Il s'attendait à ce que la disparition de l'ES-1 fasse la une, au lieu de quoi, à son grand étonnement, le présentateur commença avec les réactions suscitées par les nouvelles propositions du Président en matière d'impôts. Un peu plus tard, il y eut aussi une brève allusion aux

incidents de Collier Springs. Il ne fut aucunement mention du meurtre d'un officier de l'Air Force ni du fait qu'il était soupçonné d'espionnage et du vol des plans de l'ES-1. Les mots « avion-espion » ne furent pas prononcés, et rien ne laissait penser que quelqu'un, à C.N.N., savait que l'ES-1 s'était envolé pour la Chine durant la nuit.

« Bingo ! Le black-out est total », songea Bolan.

Quelques instants plus tard, Peterson fit irruption dans la salle, suivi de Jen Li et d'une autre jeune femme. Elle aussi avait eu la possibilité de se changer et elle semblait avoir pris un peu de repos. Si sa cheville la faisait souffrir, elle n'en montrait rien. En voyant Bolan, elle hocha la tête et lui adressa un léger sourire.

L'autre femme n'était autre qu'Éva Swanson. Grande et mince, avec ses cheveux flamboyants qui lui descendaient jusqu'aux épaules, elle était vêtue d'un jean et d'un débardeur vert pâle. L'âge n'avait aucune prise sur la jeune femme et elle avait, comme d'habitude, une allure folle. Bolan fut surpris de la voir ici. Ils échangèrent un sourire.

— Je suis arrivée il y a une heure, lui expliqua-t-elle. Tu dormais, et nous avons décidé que tu avais bien mérité un petit roupillon. Ça ne t'ennuie pas, j'espère ?

— Pas de problème, répondit Bolan. Ça fait toujours plaisir de te voir.

— Plaisir partagé.

— Je laisse à ces dames le soin de tout vous dire, intervint Peterson en s'adressant au Guerrier. J'ai sur le feu quelques autres casseroles dont je dois m'occuper.

Le commandant réunit quelques-uns de ses officiers près des écrans. Seul avec les deux femmes, Mack Bolan évoqua ce qu'il avait entendu – ou plus exactement, ce qu'il n'avait pas entendu aux informations, quelques instants plus tôt.

— C'est exact, confirma Jen Li. Nous gardons les médias en dehors du coup.

— Cela ne durera pas, souligna Bolan. Les Chinois n'ont pas encore commencé à sonner du clairon pour faire savoir partout qu'ils ont abattu l'avion ?

— En fait, non. On n'a aucune manifestation, de leur côté. Pas de fanfaronnades, aucun déballage rhétorique, pas même un signe qui nous permettrait de penser qu'ils ont entendu parler de l'ES-1.

— Ça ne leur ressemble pas. La dernière fois que c'est arrivé, ils ont mis assez vite en route la machine à propagande.

— Je sais, acquiesça Li. Pour être honnête, ça nous laisse assez perplexes.

— Et il n'y a eu aucun contact avec Jack ?

— Rien de rien, fit Éva Swanson. La N.S.A. va essayer de modifier l'orbite d'un de ses satellites pour avoir un aperçu de la région où on a

perdu Jack sur le radar. Mais ça prendra du temps.

— S'ils sont capables de modifier ainsi l'orbite d'un satellite, pourquoi est-ce qu'ils n'ont pas d'abord fait ça, au lieu d'envoyer un prototype qui n'avait pas encore été vraiment testé ?

— Parce que ça revient à découvrir Pierre pour couvrir Paul, expliqua Éva Swanson. Le satellite qu'ils vont déplacer surveillait l'Afghanistan et les mouvements des rebelles pro-talibans. Nous allons perdre notre œil dans le ciel, maintenant, et devoir nous reposer sur les agents qui travaillent sur le terrain.

— Qu'est-ce qu'on a d'autre ? interrogea Bolan.

— Le Bureau a adressé une injonction au serveur qui héberge le destinataire de l'e-mail expédié depuis le bunker souterrain, rapporta Jean li. L'adresse à laquelle le message a été envoyé appartient à une société, Dragonard Imports, basée à Shenzhen.

— Près de Hong Kong, c'est ça ?

Li hocha la tête.

— Mais l'adresse de cette entreprise est celle d'une boîte postale, ce qui nous amène à penser que la société en question pourrait être fictive. Et cela ne veut pas forcément dire que nous devons chercher quelqu'un à Shenzhen. Le propriétaire du compte peut avoir accès à son compte e-mail depuis n'importe quel endroit.

— Mais il y a un nom accolé au compte, non ? insista Bolan. Une personne.

— Chin Yeung. C'est un nom très répandu. Imaginez-vous en train de chercher un Frank Smith à New York...

— Tout porte à penser qu'il s'agit d'un faux nom, confirma Éva Swanson.

— Ça donne cette impression, murmura Bolan. Donc, la piste n'est pas sérieuse.

— Et si par hasard elle l'était, la tâche serait immense, ajouta Li.

— Dans l'immédiat, ce qui m'intéresse le plus, c'est de retrouver Jack.

Bolan se tourna vers Éva.

— Combien de temps te faudrait-il pour m'envoyer là-bas ?

Elle eut un faible sourire.

— J'étais sûre que tu me demanderais ça. Peterson a pris les dispositions pour que deux B-1 décollent d'ici à destination de Marjeelam dans deux heures. Il a accepté d'alléger les équipages afin que nous puissions embarquer une équipe. Vous vous retrouverez à la base dont Jack a décollé et vous déciderez de la suite des opérations.

— Je suis certaine que Vitali voudra être du voyage, souligna Bolan.

— Moi aussi, annonça Li.

Et elle ajouta, avant que le Guerrier ait pu protester :

— J'ai une certaine expérience du terrain et vous allez avoir besoin de quelqu'un qui parle les langues de là-bas, non ?

— Oui, mais...

— De plus, poursuivit Li en suivant le même raisonnement que Vitali, quelques heures plus tôt, après avoir vu ce qui est arrivé à ces pauvres gens, dans les conteneurs, je veux la peau de ceux qui les ont envoyés à la mort. Donc, je vous accompagne.

— Ça pose un problème ? demanda Éva Swanson.

Bolan secoua la tête.

— C'est bon, allons-y, dit-il.

— Je dois juste prendre quelques dispositions avec Sacramento, déclara Li.

Et elle s'excusa, laissant Éva Swanson et Bolan seuls.

— Désolé pour notre rendez-vous manqué de la nuit dernière, dit le Guerrier, avec un petit sourire ironique.

— Tu étais occupé ailleurs...

Elle regarda Li sortir du centre de commandement et ajouta :

— J'aurais dû me douter que c'était pour une femme.

— Ça n'était pas vraiment un dîner aux chandelles, tu sais.

— En tout cas, mon offre tient toujours, lui dit Éva. Dès ton retour, j'irai te chercher moi-même à l'aéroport, histoire d'être sûre que tu ne te payes pas une nouvelle balade en solo, sur des routes pittoresques...

— L'idée est séduisante.

— Encore une chose, ajouta l'agent fédéral en revenant à des choses plus sérieuses. Hal a déjà eu une conversation avec le Président. Il n'est pas en odeur de sainteté en ce moment, mais le Président lui garde sa confiance... jusqu'à plus ample informé... Ils ne peuvent pas se permettre d'attendre sans rien faire. Ils vont donc envoyer des Rangers de l'autre côté de la frontière pour commencer à chercher Jack.

— S'ils peuvent se charger du boulot, ça ne me gêne pas.

Éva Swanson jeta un coup d'œil à sa montre.

— Il nous reste une heure avant que tu prennes cet avion. Je suis morte de faim. Est-ce que tu serais prêt à m'offrir un bon petit déjeuner ?

CHAPITRE XIII

Marjeelam, Inde.

Le Marjeelam Indian Royal Airfield, situé à une vingtaine de kilomètres au nord de la petite ville qui lui avait donné son nom, s'étendait selon un axe est-ouest sur une plaine en jachère allongée au pied de l'Himalaya. La chaîne, haute et imposante, qui pouvait se flatter des sommets les plus élevés de la planète, protégeait la base aérienne du soleil, du vent et aussi des violentes moussons estivales qui, sans elle, auraient posé des problèmes de visibilité aux nombreux appareils de combat utilisant régulièrement l'installation militaire indienne la plus proche de la frontière chinoise. C'était du reste cette situation stratégique qui avait fait de Marjeelam le site le plus logique pour le lancement de l'avion-espion.

À présent, depuis la disparition inexpiquée de l'ES-1, une affaire qui serait probablement l'occasion d'un bras de fer politique entre les États-Unis et la Chine, c'était la même logique qui avait placé Marjeelam au cœur de l'affaire. Elle serait non seulement la base des opérations de recherches de l'avion et de son pilote, mais aussi une étape obligée pour toutes les forces militaires que les États-Unis se sentiraient obligés d'envoyer pour faire pression sur les Chinois.

L'Inde, qui s'était au départ réjouie d'héberger une base américaine sur son sol – c'était un moyen parmi d'autres de contrarier les projets de la Chine par rapport au Tibet – avait vu d'un moins bon œil une augmentation constante de la présence militaire sur la base. Certains craignaient, peut-être à juste titre, que dans l'éventualité d'un conflit total, la Chine porte le premier coup, non contre les États-Unis, mais plutôt à son adversaire le plus proche sur le sous-continent indien. Washington avait exercé des pressions sur le gouvernement indien ; et, à présent, le personnel de la base aérienne de Marjeelam prenait les dispositions pour accueillir un afflux d'avions et de militaires américains.

Inversement, le commandant de l'U.S. Air Force, Kyle Peterson, n'avait jamais eu l'intention d'envoyer deux B-1 Lancaster à Marjeelam à seule fin de transporter là-bas dans les meilleurs délais un trio de civils de haut rang. Avant même que les bombardiers high-tech aient décollé de la base d'Edwards, Peterson avait acquis l'assurance qu'à leur atterrissage, les B-1 auraient droit aux examens de maintenance et qu'on leur ferait le plein, de façon à ce qu'ils restent à Marjeelam, prêts à éventuellement intervenir en cas de crise. Trois officiers systèmes – deux défensifs et un offensif – avaient décollé d'un

porte-avions stationné dans la baie du Bengale, afin de remplacer le personnel d'équipage dont Bolan, Vitali et l'agent Jen Li avaient pris la place à bord des Lancers pour le voyage jusqu'en Inde.

Quant à la crise elle-même, elle subissait une lente escalade.

Dix heures s'étaient écoulées, et les Chinois semblaient n'avoir toujours pas eu connaissance d'un avion-espion qui aurait violé leur espace aérien ; et ils n'avaient a fortiori pas livré la moindre information sur ce qui avait pu arriver à l'appareil et à son pilote. Les quelques accusations qui avaient été lancées par voie diplomatique avaient été rejetées de façon catégorique ; elles n'avaient suscité que des contre-accusations selon lesquelles les États-Unis avaient fabriqué l'incident de toutes pièces, de la même façon qu'ils présentaient des simples exercices de routine à l'intérieur du Tibet comme des signes avant-coureurs d'un coup d'État imminent. Comme l'avait dit un des officiels de Pékin, les États-Unis se livraient à leur habituel numéro d'intimidation.

En l'absence de faits concrets, les rumeurs ne manquaient pas sur ce qui avait pu se passer. La plus fréquente rappelait les critiques qu'avait suscitées la Chine quand, en 2001, un de ses avions de combat était entré en collision avec un avion-espion américain ES-5, après l'avoir filé de trop près pendant une mission de reconnaissance au-dessus de la mer de Chine. Partant de là, la Chine jouait cette fois la carte de la discrétion extrême. À en croire les partisans de cette théorie, les Chinois avaient obligé l'avion-espion à atterrir, et de façon délibérée, cette fois. Et l'appareil avait été rapidement remorqué dans un endroit secret, pour être examiné sous toutes les coutures.

Pour ce qui concernait le pilote, Jack Grimaldi, les plus pessimistes craignaient que son destin soit scellé. Il risquait de payer de sa vie la mort du pilote de l'avion de chasse chinois, lors de l'incident de 2001. Il serait exécuté après être passé devant un tribunal irrégulier, ou sa mort serait expliquée par des circonstances malheureuses liées à son atterrissage forcé. D'autres encore pensaient que les Chinois avaient pulvérisé l'ES-1 à coup de missiles antiaériens et qu'ils avaient choisi de glisser discrètement l'incident sous le tapis en espérant naïvement que les États-Unis feraient de même, plutôt que d'avouer la présence d'un avion-espion au-dessus du territoire chinois. Et, en marge, il y avait aussi les habitués agités du bocal et autres paranoïaques, qui voyaient dans cette histoire l'œuvre d'extraterrestres, affirmaient que le pilote de l'ES-1 avait rallié la cause chinoise ou, encore plus improbable, qu'il était allé se perdre dans un équivalent du Triangle des Bermudes en plein Himalaya.

Frank Vitali, lui, avait une autre théorie.

Avant de décoller d'Edwards, il avait été longuement interrogé par des enquêteurs des *Air Force Internal Affairs* qui, sur ordre du

commandant Peterson, rencontraient toutes les personnes ayant été au contact de l'ES-1 lors de son séjour à la base. Vitali avait été lavé de tout soupçon mais, durant le vol, Bolan avait remarqué qu'il semblait préoccupé, qu'il affichait un calme qui ne lui ressemblait pas. À présent que les deux hommes avaient débarqué et s'éloignaient du premier des B-1 ayant atterri à Marjeelam, le patron de la cellule 127 livra le fond de ses inquiétudes.

— Je n'arrête pas d'y penser, dit-il, et je me demande si tout ça n'aurait pas un rapport avec l'armement de l'avion.

— De quoi est-ce que tu parles ? chuchota Bolan.

Comme Vitali, il prenait garde de ne pas parler trop fort. Mieux valait rester discrets vis-à-vis des hommes de la police indienne qui les escortaient.

— Le missile pod, expliqua-t-il. Je sais qu'on a fait effectuer à l'avion quelques essais au-dessus du désert pour s'assurer que l'installation ne nuisait pas à l'aérodynamique. Mais il a pu se produire un pépin qu'on n'avait pas prévu – ou pas pu prévoir. Tu sais, le genre d'accident qui attend son heure...

— Ne t'aventure pas sur ce terrain, d'accord ? lui commanda le Guerrier. Si on commence à parler de défaillance, cet appareil a été conçu et fabriqué si vite que n'importe quel composant pourrait être en cause – pas seulement l'armement. Je te rappelle aussi qu'il n'a jamais été question qu'il soit piloté par un homme ! Ce n'est pas pour rien que Jack s'est porté volontaire. Il fallait un pilote hors pair, mais aussi ne figurant sur aucun listing de l'Air Force. Un pilote fantôme, en quelque sorte ! Tu m'as dit toi-même que le cockpit qu'on a fixé en dessous tenait pratiquement avec de la salive et du fil de fer.

— Je plaisantais, rétorqua Vitali. À mon avis, le cockpit ne posait aucun problème. Tu veux le fond de ma pensée ? Tout ce programme d'avion-espion me fait penser à des gamins jouant dans leur jardin avec des maquettes radiocommandées.

— Je suis sûr que c'est un peu plus que ça, murmura Bolan.

Ils quittèrent le tarmac et rejoignirent un des hangars, d'où ils regardèrent le second bombardier atterrir. Un soldat de l'armée de l'air indienne arriva au volant d'une jeep et leur annonça qu'un chef du bureau local des Renseignements indiens les attendait dans le hangar où l'ES-1 avait été entreposé avant son décollage. Bolan lui expliqua qu'ils se rendraient là-bas dès que le reste de leur équipe les aurait rejoints.

— Quoi qu'il se passe, poursuivit le Guerrier alors que la jeep repartait, ça n'a aucun sens de se battre la coulepe comme tu les fais, l'ami. On va commencer par trouver cet avion et ramener Jack. Après ça, on pourra essayer d'éclaircir les choses.

— Ouais, tu as raison, murmura Vitali.

Mais il ne paraissait pas très convaincu.

Jen Li avait demandé à prendre seule l'appareil afin de pouvoir dormir ; elle voulait aussi disposer d'un peu de place pour ses jambes afin de faire des exercices d'étirement pour sa cheville blessée. Sa technique avait visiblement payé, car, lorsqu'elle descendit de l'avion et rejoignit les deux hommes, sa démarche était redevenue quasi normale.

— Ce n'était pas la business class, dit-elle lorsqu'ils lui demandèrent comment s'était passé son vol, mais je ne vais pas me plaindre. Je suis stupéfaite de voir à quelle vitesse on est arrivés à destination.

— Mach 1 à trente mille pieds, ça permet d'avaler les kilomètres, lui dit Vitali.

— Du nouveau ?

— Non, répondit Bolan, mais on est censés rencontrer un responsable des Renseignements indiens. Il aura peut-être quelque chose.

Marchant quelques pas devant les policiers qui les accompagnaient, ils rejoignirent les hangars. Le soleil, qu'ils avaient dans le dos, n'avait pas la même violence que dans le désert californien. Selon Bolan, la température devait tourner autour des 30 degrés, avec un léger vent venu de la montagne qui rendait les choses presque supportables.

Il faisait même plus frais dans le hangar, empli par le bourdonnement d'un système d'air conditionné. Une équipe de maintenance entourait un des deux avions de chasse dans l'aire d'entretien. Au fond, dans un coin, deux hommes en costume étaient penchés sur un établi, examinant avec soin de gros dossiers remplis de sorties informatiques. L'un d'eux remarqua Bolan et ses compagnons, et il signala leur arrivée à son partenaire. Quand celui-ci tourna la tête, son visage s'éclaira.

— Belasko !

Il s'éloigna de l'établi et se dirigea vers Bolan, un sourire chaleureux aux lèvres et la main tendue.

— Ça, c'est une surprise !

Bolan lui serra la main.

— Nhajsib Wal. Je ne m'attendais pas non plus à vous voir ici.

— On vieillit et on monte en grade, mon cher. Hal Brognola vous a convaincu de reprendre du service ?

— Hé ! Vous connaissez l'animal !

Wal était un type au physique compact, avec une peau sombre, des cheveux noir de jais et des traits juvéniles. Il avait croisé jadis la route de l'Exécuteur et savait parfaitement à quoi s'en tenir sur le pseudo du Guerrier.

Tandis que son collègue revenait à ses documents informatiques, Wal discuta quelques instants de choses et d'autres avec Bolan, avant d'en revenir au sujet principal qui les occupait.

— Je suis désolé, mais l'avion est toujours porté manquant, expliqua-t-il. J'ai cru comprendre que nous allions recevoir des informations dans quelques heures, grâce à un satellite. Jusque-là, je crains que nous soyons dans le noir complet.

— Et les Rangers ? demanda l'Exécuteur.

— Aux dernières nouvelles, ils avaient franchi la frontière sans être repérés et ils espéraient se trouver demain matin dans la zone où l'on a eu le dernier contact avec l'appareil. Ils ont pu éviter l'Himalaya, mais ils ont quand même des portions de terrain difficiles à négocier. Et il y a aussi le problème des patrouilles frontalières.

— Je suis certain qu'ils sont capables de passer inaperçus, remarqua Bolan.

— Vous avez probablement raison.

— A-t-on eu des nouvelles des Chinois ? demanda Li.

— Au sujet de l'avion ? Non, toujours rien. Mais ils ont laissé filtrer quelques menaces voilées. Ils affirment que vous autres, Américains, cherchez un prétexte pour augmenter votre présence militaire dans la région. Il y a eu un communiqué de Pékin qui traitait les États-Unis d'« interventionnistes bellicistes ».

— Les Tibétains doivent avoir à l'heure actuelle le même genre d'avis sur Pékin, remarqua Bolan.

— Exact. D'après les renseignements auxquels j'ai eu la chance d'avoir accès, ils ont mobilisé énormément de troupes pour ces manœuvres à l'intérieur du Tibet – jamais, pour tout dire, ils n'avaient réuni autant d'hommes depuis les moments les plus durs de la guerre de Corée.

Wal avait déjà reçu quelques rapides détails sur la façon dont les plans de l'ES-1 avaient été sortis frauduleusement de la base aérienne d'Edwards, puis transmis par courrier électronique à un destinataire inconnu. Il avait quelques questions à poser, auxquelles Bolan répondit du mieux qu'il put – tout en soulignant que certains détails devaient rester secrets et qu'il ne pouvait pas les communiquer. Wal ne s'en formalisa pas. Depuis sa promotion, quelques mois plus tôt, il avait appris à quel point les agences de renseignements pouvaient se montrer réservées quand il s'agissait de partager les informations.

— Ce qui ne signifie pas que vous n'aurez pas notre entière coopération, ajouta-t-il aussitôt.

Désignant les documents que son collègue et lui étaient en train d'éplucher, il expliqua :

— Nous sommes en train d'examiner les antécédents de tous les membres du personnel ayant pu avoir accès à l'ES-1 le temps qu'ils ont

stationné ici. Nous avons également pris les arrangements pour qu'un petit bataillon de Gurkhas traverse la frontière et aille prêter main-forte aux Rangers.

Comme vous le savez, ils sont notre corps d'élite, dans de telles situations.

— Nous prendrons toute l'aide qui se présentera, dit Bolan.

Il savait que les guerriers népalais étaient devenus matière à légendes, avec une histoire fameuse qui remontait jusqu'à leurs échauffourées avec les Mongols, au XVIII^e siècle. Plus récemment, leurs faits de bravoure et leur incroyable endurance sur le champ de bataille avaient suscité la fierté des armées anglaises et indiennes. L'armée indienne comptait aujourd'hui en son sein plus de cent mille Gurkhas et, à ce qu'il semblait, la crème de ces soldats d'exception allait avoir une nouvelle occasion de faire valoir leur réputation.

— Ils seront à votre disposition dès la fin de la visite du Dalaï-lama, cet après-midi.

Bolan fronça les sourcils.

— Le Dalaï-lama ? Qu'est-ce qu'il vient faire ici ?

— Ce n'est pas à nous qu'il rend visite, expliqua Wal. Il est attendu un peu plus bas, juste en dehors de Dharmasala. Marjeelam compte le plus grand nombre d'exilés tibétains de toute l'Inde du Nord. Nous sommes aussi un point stratégique, au plus près de la frontière tibétaine. Le Dalaï-lama devrait lancer un appel solennel pour un retour à la pleine autonomie de son pays.

— Un de plus ! Après toutes ces années, je suis sûr qu'il doit savoir ce discours sur le bout du doigt, observa Vitali.

— Malheureusement oui, reconnut Wal. Il reste néanmoins l'espoir qu'il puisse former une sorte d'alliance, et pas seulement spirituelle, avec d'autres communautés qui souffrent du régime chinois. Le Falun Gong, les Taïwanais, les étudiants dissidents. Ensemble, ils peuvent peut-être faire la différence...

Son collègue, un homme plus âgé dont les cheveux étaient aussi blancs que ceux de Wal étaient noirs, s'écarta de l'établi.

— Excusez-moi, dit-il en les interrompant, mais je crois que j'ai trouvé quelque chose.

Il tendit deux documents que Wal parcourut avant de hocher la tête et de s'adresser à l'Exécutif.

— Cet homme, Ingersoll, celui qui a été tué avant de pouvoir mettre la main sur les plans de l'avion-espion... il travaillait pour une entreprise qui s'appelait Krebbs Gillis Aerosystems, n'est-ce pas ?

— C'est cette boîte, oui, confirma Bilan. Pourquoi ?

— Ça pourrait être une coïncidence, bien sûr, dit Wal en baissant les yeux sur les documents, mais il se trouve que cette société a une filiale, ici, en Inde. À Mysore. Et il s'avère qu'un des employés de

maintenance de la base travaillait pour eux avant d'être embauché ici...

— Récemment ?

— Un an et demi.

— Il travaillait dans la Recherche et le Développement ? interrogea Vitali, qui avait visiblement déjà établi un lien.

— Laissez-moi voir...

Wal examina de nouveau les documents que lui avait remis son collègue.

— Oui, Recherche et Développement. C'était le domaine d'Ingersoll ?

— Un peu ! s'exclama Vitali. Et comme il avait un poste important dans l'entreprise, vous vous doutez bien qu'il a dû jouer les globe-trotters et visiter des installations à travers le monde entier.

— Et il est donc tout à fait possible qu'il connaisse l'employé qui travaillait ici, remarqua Bolan.

— Cela voudrait dire aussi qu'il pourrait avoir pris les dispositions pour que le type en question reçoive une copie des plans de l'avion et trafique l'appareil pour qu'il s'écrase. Pour eux, je ne vois pas de meilleure façon de décrocher le contrat pour la fabrication de l'avion-espion.

Li, qui avait tranquillement suivi l'échange, intervint soudain.

— Il n'y a qu'un problème, dans cette jolie théorie : Ingersoll a été tué avant d'avoir pu mettre la main sur les plans. Rappelez-vous : ce n'est pas lui qui a expédié le courrier électronique. C'est un des Chinois qui s'en est chargé, depuis l'espèce de bunker souterrain de la PACRIM.

— Merde, vous avez raison ! gronda Vitali avec dépit. Je croyais pourtant bien qu'on avait le doigt dessus.

— C'est possible, remarqua Wal en se référant au document qu'il avait sous les yeux. Nous avons une copie du passeport de cet employé. Il a visité la Chine cinq... non, six fois durant les trois dernières années. Dont deux fois alors qu'il était en congé de l'armée.

— Hong Kong ? interrogea Bolan.

— Oui, à vrai dire, confirma Wal. La PACRIM a-t-elle des bureaux, là-bas ?

— Je n'en sais rien. Mais le courrier électronique auquel étaient attachés les plans a été expédié à un compte avec une adresse située à Hong Kong.

— N'oubliez pas que le groupe chinois des Boxers est issu d'une des triades qui opèrent à partir de Hong Kong, rappela Li au Guerrier.

— Attendez un peu ! lança Vitali. Est-ce qu'on est en train de dire qu'on aurait affaire à un ouvrier de maintenance qui aurait des liens avec Krebs Gillis et Pékin ?

— Je sais que c'est un peu dur à avaler, lui dit Bolan, mais ça colle assez bien, si tu y réfléchis. Si Pékin savait ce qu'il y avait sur les plans avant même que les Boxers en aient pris possession, on peut logiquement penser qu'ils avaient une petite idée en tête quand ils les ont fait intercepter.

— Et donc, conclut Vitali, si, comme nous le pensons, l'ES-1 a bien été saboté, c'est la Chine qui est derrière le coup, et non Krebbs Gillis.

— Il n'y a qu'une manière de le savoir...

Bolan se tourna vers Wal.

— On va retrouver cet employé et avoir une discussion avec lui.

CHAPITRE XIV

Il s'avéra que le soldat de troisième classe Dilip Chozin ne se trouvait pas sur la base.

— C'est bien notre chance ! grogna Vitali en quittant les baraquements avec Bolan, Jen Li et Nhajsib Wal.

On venait de leur expliquer que Chozin faisait partie des hommes qu'on avait envoyés décharger une cargaison de fournitures militaires arrivées de New Delhi par voie ferrée. L'équipe avait quitté la base moins d'une demi-heure plus tôt, à bord d'un convoi de quatre camions.

Mais la fouille des baraquements n'avait pas été une complète perte de temps. Dans le placard de Chozin, ils avaient découvert un ordinateur portable équipé d'un modem sans fil. S'il leur manquait le mot passe pour entrer et voir ce qu'il y avait à l'intérieur, la simple présence de l'ordinateur était déjà en soi compromettante.

— Il aurait pu sans problème avoir accès au courrier électronique et aux plans de l'avion, dit Bolan. Ça peut être notre homme.

Wal hocha la tête.

— Il ne nous reste plus qu'à mettre la main dessus, maintenant.

Il tenta d'établir un contact radio avec le lieutenant qui dirigeait le convoi, mais la liaison était très mauvaise et Wal ne voulait pas prendre le risque que son message soit inaudible et mal compris.

— Ils doivent être encore dans la montagne, en conclut-il. La communication sera meilleure quand ils auront rejoint la vallée.

— Au cas où on n'y arriverait pas, est-ce que nous aurions un moyen de parvenir en ville avant eux ? interrogea Bolan.

— Je vais me renseigner et voir si un des hélicoptères est disponible, si vous voulez. Nous pouvons aussi prendre ma voiture. Il y a une petite route secondaire, trop dangereuse pour un camion. Et j'ai une Mercedes...

Wal esquissa un sourire entendu et ajouta :

— Je crois que vous appelez ça un « avantage en nature », dans votre pays.

— Va pour la voiture, lança aussitôt Bolan.

— J'espérais que vous diriez ça !

Wal donna pour instruction à son collègue de continuer à tenter de joindre le convoi par radio, puis il entraîna les autres hors du hangar. Sa Mercedes était une 450 SL qui devait bien avoir un quart de siècle. Une couche de poussière couvrait la carrosserie, mais l'intérieur était propre et entretenu avec un soin évident. Quant à Wal, il était

clairement aussi fier du véhicule que si celui-ci sortait à l'instant des chaînes de production de la marque allemande. Bolan passa à l'avant avec l'Indien tandis que Vitali et Jen Li s'installaient sur la banquette arrière.

À moins de deux kilomètres de la base, la plaine céda la place à un paysage escarpé. Comme Wal l'avait indiqué, la route en terre, sinueuse, était à peine assez large pour laisser passer deux voitures. Elle était bordée sur un côté par des ravins. Les éboulements étaient apparemment fréquents, car ils tombèrent sur deux équipes au travail, en train de déblayer.

— La plupart de ces éboulements sont dus aux yacks, expliqua Wal en désignant un groupe de ces espèces de gros bœufs, qui suivaient une sente invisible, plus haut, sur leur gauche. Il suffit qu'ils délogent quelques gros cailloux, et ces gros cailloux sont des centaines quand ils atteignent la route.

À part les ouvriers qui déblayaient la route, il semblait n'y avoir aucun signe de présence humaine à des kilomètres à la ronde. Sur sa droite, toutefois, Bolan repéra des champs en terrasses plantés de soja, sur lesquels étaient éparpillés quelques paysans.

— Communauté agricole, expliqua Wal. Il y en a un peu partout dans les montagnes.

— On dirait que c'est jour de lessive, remarqua Vitali en désignant des bandes de tissu accrochés à une très longue corde, près de deux petites fermes.

— Je crois que ce sont des drapeaux de prières, dit Li.

— Exact, confirma Wal. C'est la façon des villageois de rendre hommage à Bouddha.

Alors qu'il franchissait un virage, Bolan découvrit à travers le pare-brise qu'ils approchaient de la vallée dont Wal avait parlé un peu plus tôt et au fond de laquelle Marjeelam était visible. Le paysage, avant d'arriver là, était pour une grande part morcelé au gré d'autres communautés agricoles. Il y avait aussi plusieurs petits stupas, autour desquels, expliqua Wal, les travailleurs pouvaient réciter des chants ou faire tourner des moulins à prières espacés à intervalles réguliers.

Vitali interrogea Wal au sujet d'une procession d'hommes en robes orange – ils devaient être plus d'une douzaine – s'éloignant d'un des stupas.

— Des moines, expliqua Wal. Ils se rendent à Marjeelam pour écouter le discours du Dalai-lama.

— Cela fait du chemin, remarqua Bolan. Il doit y avoir plus de quinze kilomètres pour rejoindre la ville, non ?

— Je suis sûr qu'il y aura des villageois pour s'arrêter et leur donner...

Wal s'arrêta net. Le bruit d'une fusillade avait soudain brisé le

calme qui planait sur la vallée. Il baissa la vitre de sa portière et écouta :

— Je pense que ça vient de l'autre route, dit-il en tendant la main vers la boîte à gants. Vous pourriez me passer mon téléphone portable, s'il vous plaît ?

Wal arrêta la Mercedes au milieu du chemin et composa un numéro pour joindre son collègue resté à la base. Les deux hommes échangèrent quelques mots, puis Wal se tourna vers Bolan.

— Il a pu joindre le lieutenant et lui demander de mettre Chozin aux arrêts dès leur arrivée en ville, expliqua-t-il. J'ai peur qu'il se soit passé quelque chose.

— Je dirais que votre lieutenant n'a pas eu la patience d'attendre jusqu'en ville, suggéra Vitali.

La fusillade se poursuivit quelques instants encore, avant de cesser. Wal repartit, accélérant sensiblement et poussant la Mercedes sur la route en terre. Mais, très vite, son téléphone portable sonna et l'obligea à s'arrêter de nouveau.

Les nouvelles n'étaient pas bonnes.

— Vous avez vu juste, on dirait, déclara Wal en croisant le regard de Vitali dans le rétroviseur. Apparemment, le lieutenant a arrêté le convoi et voulu arrêter Chozin sur-le-champ.

— Quel abruti ! marmonna Vitali. Et Chozin en a profité pour se faire la belle, c'est ça ?

Wal hocha la tête.

— Le convoi était escorté par deux motos. Je ne connais pas tous les détails, mais Chozin a réussi d'une manière ou d'une autre à en récupérer une et, comme vous dites, il s'est fait la belle. Malheureusement pour nous, les deux-roues étaient des motos tout-terrain. Quand les autres lui ont tiré dessus, il n'a eu aucun mal à quitter la route. Le soldat qui pilotait l'autre moto est tombé en tentant de le rattraper.

— Donc, il s'est enfui, murmura Bolan.

Wal ne put qu'opiner du chef, misérablement.

— En dévalant un des ravins, oui.

Les yeux perdus vers les terres escarpées qui entouraient la montagne, Li murmura :

— On aurait peut-être dû prendre l'hélicoptère, tout compte fait.

Un peu plus de trois kilomètres après l'endroit où Nhajsib Wal avait reçu le coup de fil lui apprenant l'évasion de Chozin – les innombrables lacets de la route rendaient la distance deux fois plus importante en voiture –, l'Indien arriva au niveau d'un carrefour.

— Par là, on peut rejoindre la route sur laquelle se trouve le convoi, expliqua-t-il aux autres. Si Chozin revient par ici pour prendre la même route que nous, on devrait le croiser.

— Il faudrait qu'on ait un sacré Karma pour qu'il nous tombe tout cuit dans les mains, observa Vitali.

— Je suppose que c'est une façon de voir les choses, reconnut Wal.

Ils n'eurent pas à attendre trop longtemps pour tomber sur la preuve que le fugitif avait bien utilisé cette route. Sur l'accotement, une femme était agenouillée, en train de s'agiter devant le corps sans vie d'un homme allongé sur le sol. Autour d'elle, quelques moines – dont le plus jeune devait avoir dix ans et le plus vieux presque quatre-vingts – essayaient vainement de lui offrir de la consolation. Ils étaient tous vêtus de leurs robes traditionnelles, sauf un qui se tenait avec ostentation parmi les autres. Il ne portait que des sandales et un dhoti blanc.

Wal arrêta la Mercedes à une vingtaine de mètres du groupe. Il montra sa carte des Renseignements indiens et se présenta en même temps qu'il sortait de la voiture. Les autres le rejoignirent près du corps. La victime était bien un homme, d'une cinquantaine d'années, soit à peu près le même âge que la femme.

— Que s'est-il passé ? interrogea Wal.

Avant qu'un des moines ait pu répondre, la femme leva les yeux vers Wal et se mit à parler à toute allure. Sa voix se brisa à plusieurs reprises. Elle parlait dans un dialecte tibétain que l'agent avait visiblement du mal à suivre.

— Je vous en prie, je vous en prie, lui dit-il. Parlez plus lentement, que je comprenne.

— Elle dit qu'un homme, un fou, a sauté devant leur tracteur et attaqué son mari alors qu'ils conduisaient les moines à Marjeelam, traduisit Li.

Comme Bolan la regardait avec surprise, elle lui rappela :

— Je vous ai dit aux États-Unis que je parlais les langues d'ici. C'était la vérité.

Tandis que Li s'efforçait de calmer la femme et lui soutirait quelques détails supplémentaires, un des moines attira l'attention de Vitali et désigna avec insistance un point situé dans les broussailles, à une vingtaine de mètres de la route. Vitali courut jusqu'à cet endroit afin de regarder de plus près.

— C'est la moto ! lança-t-il aux autres.

Il inspecta rapidement le deux-roues, avant de revenir sur la route.

— Le réservoir d'essence a été percé par une balle, expliqua-t-il à Wal et Bolan. Et je crois que l'autre salaud s'en est aussi pris une. Il y a du sang plein la selle.

— Il a dû aller jusqu'au bout de son réservoir, dit Bolan, avant de laisser la moto et de récupérer le tracteur.

— Si c'est le cas, on doit avoir une chance de le rattraper, ajouta Vitali.

Li posa une main pleine de sympathie sur l'épaule de la femme, puis elle rejoignit les autres.

— Elle vient de me dire qu'il a obligé un des moines à lui donner sa robe. C'est pour ça qu'un d'entre eux s'est retrouvé en *dhoti* blanc. Le salaud l'a enfilée par-dessus son uniforme, qui serait taché de sang, d'après elle.

Bolan se tourna vers la route qu'ils avaient suivie pour arriver ici.

— Si on part du principe qu'il est resté sur la route, il n'avait qu'une façon de tourner au carrefour sans qu'on l'ait vu.

Il se tourna vers Wal.

— On attend combien de moines à Marjeelam, environ ?

L'Indien secoua la tête.

— Difficile à dire. Deux mille, peut-être. Quoique, avec la venue du Dalai-lama, cela risque d'être bien plus. Des dizaines de milliers, en fait. Vous verrez. Plus nous allons nous rapprocher de la ville, plus nous aurons l'impression qu'un torrent orangé est en train de se déverser sur la ville.

— Je propose donc qu'on fasse demi-tour, déclara Bolan. Et qu'on garde le pied au plancher. Il est impératif qu'on arrête ce fumier pendant qu'il est toujours sur la route.

Jen Li choisit de rester derrière avec les moines et les femmes. Mais avant que Bolan et les autres partent, elle s'entretint brièvement avec la femme et fut en mesure de livrer une description du tracteur.

Les trois hommes reprirent la route. Personne ne parla pendant un moment, jusqu'à ce que Wal brise le silence.

— Nous avons des troupes stationnées à l'extérieur de la ville, rappela-t-il. Nous devrions peut-être les avertir de ce qui est arrivé ?

— Et prendre le risque d'un autre problème de communication et de compréhension ? lui dit Bolan. Non, je préfère qu'on évite. Mais s'il s'avère qu'on ne parvient pas à le rattraper, on avisera.

Wal hocha la tête en signe d'assentiment. Quand ils atteignirent le croisement, ils tournèrent sur la droite et roulèrent vers le fond de la vallée. Les exploitations agricoles se faisaient plus nombreuses et, collées les unes aux autres, elles créaient tout un patchwork de cultures : orge, soja, avoine, et des rizières, que flanquait une ligne de partage des eaux alimentées par les sources des montagnes. Il y avait plusieurs petits hameaux formés de quelques maisons contiguës à une aire commune, où l'on chargeait les récoltes avant de les livrer en ville. Et, aussi, il y avait d'autres *gompas*, véritables centres de méditation avec des *stupas* dorés pareils à ceux qu'ils avaient passés plus tôt. S'ils étaient pour la plupart situés loin de la route, sur des petits monticules, plusieurs installations, plus imposantes, étaient plus accessibles aux automobilistes, avec des parkings sur le côté.

— Pour les touristes, expliqua Wal.

— Et aussi les fuyitifs, remarqua Vitali en désignant un parking, à deux cents mètres de là.

Bolan repéra le tracteur. Il était difficile de ne pas le voir au milieu des autres véhicules, pour la plupart des petites berlines et des breaks. Chozin, lui, était invisible.

— Il ne s'est probablement pas arrêté là-bas pour prier, dit Wal.

Quand une Fiat de modèle récent sortit d'un emplacement de parking, non loin du tracteur, et laissa derrière elle un sillage de poussière tandis qu'elle rejoignait la route en trombe, Bolan sortit son sinistre Beretta :

— Je pense qu'il est passé à quelque chose de plus puissant. On fonce.

Wal accéléra encore, pour tenter d'intercepter la Fiat avant qu'elle quitte le parking.

— Essayons de le capturer vivant, si on peut, lui dit Bolan.

Malgré la vitesse qu'il avait prise, Wal ne réussit pas à couper la trajectoire de la Fiat. Celle-ci déboucha de l'allée dans un hurlement de pneus et, sans même ralentir, vira sur la gauche, en direction de Marjeelam. Son conducteur ne faisait pas plus attention que Wal aux limitations de vitesse. Bientôt, il roula à plus de cent vingt kilomètres à l'heure sur la route à deux voies, sans donner l'impression de vouloir ralentir. Au contraire. Mais la Mercedes, qui avait la puissance pour elle, commença à gagner du terrain.

— C'est forcément lui, lança Vitali.

Comme Bolan, il avait sorti son pistolet.

— Vous allez probablement devoir lui faire quitter la route, lança Bolan à Wal.

— Je sais, dit l'Indien.

Il était visible que la perspective d'utiliser sa chère voiture comme un bélier ne l'enthousiasmait pas trop.

La centaine de mètres qui séparait au début les deux véhicules fondait rapidement. Alors que Wal continuait de se rapprocher, un flingueur apparut soudain à l'arrière de la Fiat, côté gauche, et tira en rafale vers la Mercedes avec un pistolet-mitrailleur Uzi.

— On dirait que Chozin a trouvé un copain, commenta Vitali.

— Il se pourrait qu'il n'ait pas volé la voiture, en définitive, fit remarquer l'Exécuteur. Essayez de lui couper la route, Nhajsib !

Wal avait déjà commencé sa manœuvre. Il n'y avait pas de circulation en sens inverse et il vira brusquement sur la gauche, traversant le milieu de la route. Des projectiles s'abattirent sur l'avant droit de la Mercedes. Wal freina instinctivement, puis accéléra de nouveau, pour tenter de faire une queue de poisson à l'autre voiture.

Pendant ce temps, Bolan et Vitali s'étaient penchés à leurs fenêtres respectives et ils répliquèrent au feu ennemi, ne causant que quelques

dommages esthétiques à la Fiat. Ils se trouvaient maintenant assez près pour voir qu'il y avait quatre occupants, à l'intérieur du véhicule. Seul l'un d'eux portait une robe. Bolan tira de nouveau, manquant le flingueur au Uzi et éraflant le toit de la Fiat. La Mercedes se rapprocha encore, et il eut enfin un bon aperçu des traits du tueur.

— Un Chinois, dit-il.

La chasse se poursuivait. Chacun des deux camps tirait pour tenter d'atteindre l'autre véhicule, qui déviait en permanence sa trajectoire. Les voitures arrivèrent bientôt en vue d'un camion qui roulait lentement et transportait dans sa remorque des villageois jusqu'à Marjeelam. Ils étaient si nombreux qu'ils débordaient de la remorque. Certains se tenaient même de façon très précaire sur le pare-chocs arrière, s'accrochant à ceux qui avaient eu la chance de se trouver une place moins acrobatique.

— Ça pourrait faire des dégâts, gronda Vitali en s'arrêtant de tirer.

La Fiat continua de passer d'une voie à l'autre, jusqu'à ce qu'elle ne se trouve plus qu'à quelques mètres du camion. Alors, à la toute dernière seconde, le conducteur accéléra, effleurant les orteils de quelques passagers dont les jambes pendaient à l'extérieur.

La Mercedes lui collait le train. Mais alors qu'il se risquait sur la voie de dépassement, Wal découvrit avec horreur qu'elle n'était pas libre. Coincée par le camion, lancée à plus de cent quarante kilomètres à l'heure, la Mercedes fonçait droit sur un gros 4 x 4 qui arrivait en face.

CHAPITRE XV

Nhajsib n'avait qu'une solution. Levant son pied de la pédale de frein, il tourna violemment le volant. Le conducteur du gros véhicule, heureusement, n'eut pas le temps de réagir et il passa sans ralentir en conservant sa trajectoire. Le 4 x 4 accrocha le pare-chocs arrière droit de la Mercedes avec juste assez de force pour l'arracher sans entraîner la voiture dans un tête-à-queue. Le pare-chocs rebondit dans tous les sens sur la route tandis que la Mercedes quittait à pleine vitesse la chaussée, tressautant durement sur l'accotement au revêtement irrégulier. Wal garda le contrôle de sa voiture et, au bout d'une trentaine de mètres, il fut en mesure de revenir sur le goudron. Un autre véhicule arrivait en sens inverse, mais il eut le temps d'aller se mettre sur la bonne voie.

— Beau geste technique, l'ami ! lui lança Vitali.

— C'était vraiment instinctif, avoua modestement Wal. Je ne me suis même pas rendu compte de ce que je faisais.

— Ce que vous avez fait, c'est permettre que nos trois vies ne se terminent pas avant l'heure, s'exclama le Guerrier en riant.

Les occupants de la Fiat avaient tiré parti de la situation et repris de l'avance. Sauf qu'ils approchaient de Marjeelam, maintenant, et la circulation était de plus en plus dense sur les deux voies. À environ cinq cents mètres de là, les feux de stop commencèrent à s'allumer. Les encombrements obligeaient tout le monde à ralentir. Dans ces conditions, une course-poursuite à tombeau ouvert n'était plus possible.

Plutôt que de se retrouver prisonnier des embouteillages naissants, le conducteur de la Fiat tourna à droite sur la première route qui se présentait. En même temps qu'il effectuait son virage, un homme se pencha à la portière de la voiture et mêla les jacassements de son Uzi à ceux de l'autre flingueur. Des balles atteignirent la Mercedes au niveau de la grille de calandre et du capot. L'une d'elles, en ricochant, passa à travers le pare-brise et vint se loger dans l'appui-tête du siège de Bolan. Le Guerrier n'eut la vie sauve que parce qu'il s'était penché pour récupérer le Desert Eagle.

— Accrochez-vous ! lança Wal.

Il fit de nouveau sortir la Mercedes de la route et traversa en diagonale un champ en jachère. Le sol était dur comme la pierre, et assez régulier, ce qui permit à Wal de maintenir sa vitesse. De nouveau, la Mercedes se rapprocha de la Fiat. Wal ne s'encombra pas de fioritures. Les mâchoires crispées, les doigts serrés avec force sur le

volant, il utilisait le bouchon de radiateur comme une lunette de visée qu'il gardait centrée sur l'espace entre les portières arrière et avant de l'autre véhicule.

Bolan et Vitali, de leur côté, continuaient de canarder la Fiat. Une de leurs balles trouva sa cible, en l'occurrence le flingueur qui se penchait à la portière avant. Il laissa tomber son Uzi et s'affala, la moitié du corps pendant à l'extérieur. Quand la Fiat passa sur une ornière, son cadavre glissa et il tomba complètement du véhicule, effectuant toute une série de tonneaux avant de s'immobiliser.

Il ne restait plus que vingt mètres entre les deux voitures.

— Plus vite, qu'on en finisse ! hurla Vitali à Wal.

L'ordre était superflu. D'une nouvelle accélération, Wal percuta le côté passager de la Fiat, selon un angle de quarante-cinq degrés.

La voiture des fuyards fit une violente embardée et tournoya, visiblement incontrôlable. Elle traversa la route pour aller plonger par l'arrière dans les eaux peu profondes d'une rizière. La Mercedes, elle, s'arrêta au milieu de la route. violemment projeté vers l'avant au moment du choc, Bolan se retint avec le bras gauche contre le pare-brise, et ce fut celui-ci qui encaissa le choc. Mais il était en meilleur état que les autres. Wal gémissait de douleur, les jambes prisonnières sous le volant qui s'était effondré, et qui lui avait aussi endommagé la cage thoracique et l'empêchait de respirer normalement. Vitali était quant à lui étendu sur la banquette arrière, sans connaissance. Il avait une vilaine blessure au front.

Wal grimaça et dit à Bolan d'une voix faible :

— Allez-vous occuper d'eux, bon sang !

Bolan ouvrit sa portière et sortit sur la route. Il avait les jambes molles, et dut s'appuyer à l'aile avant pour se soutenir tandis qu'il contournait le véhicule. Il vit que le conducteur de la Fiat était toujours derrière le volant, inerte. L'autre flingueur avait réussi à sortir de la voiture. À première vue, il n'était pas blessé et se tenait dans l'eau boueuse de la rizière, jusqu'aux genoux. Le visage livide, il croisa le regard du Guerrier et leva son Uzi. Mais l'Exécuteur avait l'avantage sur lui. Il tira à trois reprises, lui perforant deux fois le torse. L'autre s'écroula vers l'avant, le visage dans l'eau.

Ce qui laissait Chozin.

Bolan se dirigea vers la pente légère qui menait à la rizière. Il entendit une portière qui s'ouvrait et vit le salaud sortir en titubant de la Fiat, la robe qu'il avait volée au moine flottant sur l'eau. Une arme à la main, il se dirigea vers un trio de vieilles femmes penchées sur les plants de riz. Elles se mirent à crier. Mais, paralysées par la terreur, elles ne bougèrent pas.

Bolan se trouvait pris dans un vrai dilemme. Même s'il tenait absolument à capturer le fugitif vivant, impossible pour lui de laisser

Chozin rejoindre les femmes et mettre leurs vies en danger. Il leva son .44 et visa sa cible dans le bas du dos, afin de ne pas le tuer.

Avec un hurlement de douleur, l'autre tomba à genou en portant les mains à sa blessure. En voyant qu'il était armé – et surtout, qu'il n'était pas plus tibétain que moine –, les femmes mirent leur peur de côté et, en groupe, elles se dirigèrent vers lui dans l'eau sombre de la rizière. Il voulut braquer son flingue sur elles, mais une des femmes fit effectuer un grand mouvement à son râteau. Chozin hurla de nouveau et le flingue lui échappa, pour aller tomber à quelques mètres de lui, dans l'eau. Les deux autres femmes commencèrent à lui donner de grands coups avec leurs outils, d'autant plus déchaînées qu'elles avaient eu plus peur. Bolan les rejoignit et leur dit en anglais en s'accompagnant de gestes :

— Laissez-le-moi, leur dit-il.

Les femmes reculèrent.

Le Guerrier agrippa Chozin par l'encolure de sa robe et le secoua violemment. Le visage du pourri se tordit de douleur.

— Je... vais crever, dit-il dans un souffle.

— Non, je ne crois pas. Mais le temps que j'en finisse avec toi, tu me supplieras de te tuer.

Il planta son regard glacé dans celui de son prisonnier. Il guettait sa réaction, cherchait une trace de peur.

Excellent, pensa-t-il quand il finit par la trouver. L'expérience lui avait appris que si on pouvait susciter ainsi la peur chez un homme, on pouvait aussi le faire parler lorsque venait le moment de l'interroger.

Une fois qu'il eut réussi à s'extraire de la Mercedes, Nhajsib Wal, à qui chaque pas arrachait une grimace, rejoignit Bolan et Chozin dans l'eau de la rizière.

— Votre ami est conscient, annonça-t-il à Bolan. Je lui ai dit de ne pas bouger et d'attendre les secours.

Ils s'occupent encore des blessés du convoi, mais ils devraient arriver d'un instant à l'autre.

— Vous devriez peut-être y aller doucement, vous aussi, lui conseilla le Guerrier.

— Je n'ai que quelques côtes fêlées et un genou un peu amoché. Je dois faire mon travail.

— Et moi ? gémit Chozin d'un ton implorant. Je suis en train de crever !

Bolan leva le Desert Eagle, qu'il lui pointa entre les yeux.

— Je ne veux pas en entendre parler, d'accord ?

Chozin n'insista pas et se contenta de les fixer d'un regard mauvais.

Bolan le débarrassa sans prendre de gants de sa robe orange pour

avoir une idée de la gravité de ses blessures. Malgré le sang qui souillait le tissu de façon importante, aucune ne paraissait sérieuse. Il avait juste été touché au-dessous de l'épaule gauche, lorsqu'il s'était enfui du convoi, et la contribution de Bolan consistait en une balle qui lui avait traversé le corps, légèrement au-dessus de la hanche gauche. Dans les deux cas, les balles étaient ressorties et les blessures saignaient abondamment. Mais aucun organe vital n'avait été touché. Dès que Chozin aurait cessé de saigner – une femme s'y employait à contrecœur en lui appliquant de la boue sur les blessures –, il pourrait se passer d'une hospitalisation, du moins dans l'immédiat.

— Sortons-le d'ici avant qu'il y ait trop de curieux, suggéra Bolan.

Il désigna une charrette de bois à deux roues tirée par un buffle et remplie d'un bric-à-brac d'outils et de sacs en toile. Sur un signe de Wal, les deux autres femmes approchèrent la charrette et arrangèrent son chargement de façon à pouvoir y installer Chozin. Bolan hésita à remettre le Desert Eagle dans son holster pour aider à le hisser, mais Chozin, incapable de peser sur sa jambe gauche sans une convulsion d'agonie, n'était visiblement pas en état de tenter quoi que ce soit. Avec l'aide de Wal, ils le mirent dans la charrette. La femme qui le soignait tint la boue en place pendant la manœuvre, puis déchira des bandes de tissu dans la robe de moine pour faire des pansements improvisés. Le Chinois commença à se plaindre des mauvais traitements dont il estimait être l'objet.

— Vous n'avez pas le droit de faire ça ! gémit-il. J'ai des droits !

Personne ne prêta la moindre attention à ses protestations. Wal demanda aux paysans l'autorisation d'utiliser un de leurs hangars, qui se trouvait à une cinquantaine de mètres de la route, au bord des rizières. Les femmes parurent ravies de lui rendre service. L'une d'elles passa la première, tirant le buffle par les rênes pour le conduire tandis que les autres, armées d'un râteau et d'une houe, surveillaient Chozin comme si elles n'attendaient qu'une occasion pour le rouer de coups. Wal suivait derrière d'un pas lent, ménageant ses forces.

— J'ai eu le lieutenant au téléphone, expliqua-t-il au Guerrier. Chozin a tué un des soldats et blessé un autre quand il s'est échappé. Le jeune officier se sent responsable.

— Il peut, répondit Bolan. Même s'il a mal compris les instructions, il aurait dû être assez malin pour attendre qu'ils atteignent la ville avant de faire quoi que ce soit.

— Ce qui est fait est fait, dit Wal, secoué d'une quinte de toux. L'important, c'est que nous ayons récupéré Chozin. Vivant.

L'Indien toussa de nouveau, plus violemment. Bolan n'aimait pas trop le son de sa toux. Quand il vit Wal porter un mouchoir à sa bouche, il se pencha pour lui saisir le poignet et voir par lui-même. Le mouchoir était souillé de sang.

— Une de vos côtes fêlées a dû vous déchirer un poumon, dit-il.
— Ça va, lui assura Wal.
— Et moi je pense que vous devriez retourner à la voiture et attendre l'ambulance, insista Bolan.
— Ça va, répéta Wal avec force. Ne vous faites pas de soucis pour moi.

Bolan savait que l'Indien avait pris sa décision et qu'il ne reviendrait pas dessus. Il laissa tomber la question.

Quand ils eurent atteint le hangar, une petite bâtisse faite de planches clouées les unes aux autres, Bolan et Wal aidèrent Chozin à descendre de la charrette et le portèrent à l'intérieur. Ils poussèrent du matériel, improvisèrent un matelas avec des sacs vides et allongèrent leur prisonnier. Wal renvoya les femmes, puis ferma la porte. Bolan posa un certain nombre de sacs sur les chevilles de Chozin et bascula une espèce d'établi, qu'il fit peser de tout son poids sur les pieds de leur prisonnier, lui bloquant les jambes au sol. Puis il se dressa au-dessus de lui.

— On va parler, maintenant.

— Je veux aller à l'hôpital, gémit Chozin.

— Ce n'est pas de ça qu'on veut parler, lui dit Wal.

Une autre vilaine quinte de toux monta de sa poitrine, et il se détourna pour éviter le regard de l'Exécuteur. Tout en sortant de nouveau son mouchoir, il lança à Chozin :

— C'est ce que tu as fait dans l'avion-espion qui nous intéresse.

Comme Chozin hésitait, le Guerrier prit le relais.

— On sait que tu travailles à la fois pour les Chinois et tes anciens patrons de Krebbs Gillis. On sait que les plans de l'ES-1 t'ont été envoyés par courrier électronique. On a jeté un coup d'œil dans ton casier, à la base, et on a trouvé ton ordinateur. Une fois qu'on aura forcé le barrage du mot de passe, je suis certain qu'on découvrira que tu as chargé ces plans juste à temps pour bricoler l'avion avant son décollage. On te tient par les couilles.

Chozin ne connaissait pas l'expression, et Wal lui en livra une traduction approximative, avant d'ajouter :

— Tu vas devoir répondre de diverses accusations – qui vont de l'espionnage au meurtre. Être emmené à l'hôpital devrait être le dernier de tes soucis, en ce moment.

L'autre resta un instant sonné. Puis il se décida à ouvrir la bouche :

— Je vais crever. Pourquoi est-ce que je parlerais ?

Bolan n'était pas d'humeur à jouer au chat et à la souris. Il sortit le Beretta de son holster, dévissa le réducteur de son et, sans la moindre hésitation, il tira trois fois, très vite. Les deux premières balles s'enfoncèrent dans le sol, de part et d'autre de la tête de Chozin, le rendant sans doute à moitié sourd. La troisième passa à travers le tissu

de son pantalon, lui rasant l'intérieur de la cuisse, à moins d'un centimètre de ses testicules. Le Guerrier s'agenouilla ensuite devant lui et, se saisissant d'un sac de jute, il le lui plaqua sur la bouche et le nez pour l'empêcher de respirer. Quand Chozin voulut se défendre, Wal se pencha et lui maintint les bras sur le côté. Le visage du prisonnier vira au rouge et la peur revint dans ses yeux.

Bolan attendit quelques secondes de plus, puis il retira le sac. Se redressant, il entreprit de recharger calmement son pistolet. Chozin recracha quelques fibres qui lui étaient entrées dans la bouche. Visiblement, il avait changé d'avis.

— D'accord, c'est vrai, confessa-t-il. Tout ce que vous avez dit est vrai.

— Je veux que ce soit toi qui me racontes tout, déclara Bolan.

Et Dilip Chozin se mit à table.

Oui, il connaissait Brett Ingersoll. Oui, ils s'étaient rencontrés à plusieurs reprises, quand Ingersoll s'était rendu chez Krebs Gillis, à Mysore, où Chozin appartenait à une équipe du département Recherche et Développement spécialisée dans les systèmes de navigation et de communication des avions sans pilote. Ils étaient restés en contact, même après que Chozin avait quitté l'entreprise pour rejoindre l'armée ; et leur dernière rencontre remontait à seulement deux semaines. Ingersoll avait alors mentionné le fait que Krebs Gillis se retrouvait nettement derrière National Avionics pour l'obtention d'un énorme contrat avec la Défense américaine, contrat pour la fabrication d'un nouvel avion-espion. Il avait ensuite expliqué que Chozin aurait peut-être dans les prochaines semaines une opportunité d'aider ses anciens employeurs à revenir dans la course. Il avait formulé sa proposition avec soin, évitant de prononcer les mots espionnage ou sabotage. Mais Chozin savait à quoi s'en tenir ; il avait d'abord répondu qu'il n'avait aucun intérêt à s'impliquer dans une affaire pareille.

— Mais Ingersoll savait que tu avais un prix, intervint Bolan.

L'autre hocha misérablement la tête.

— Quand on en est arrivés au chapitre de l'argent, il a inscrit sa proposition sur un morceau de papier. J'ai été soulagé, parce que la somme était ridicule et que je pouvais donc me défilier sans problème. En même temps, j'étais en colère. Je me sentais insulté qu'il soit prêt à me faire prendre autant de risques pour si peu. Alors, j'ai pris son morceau de papier et j'ai ajouté trois zéros à la somme qu'il avait inscrite.

— Et il t'a fait une contre-proposition ? devina Wal.

Il avait cessé de tousser, depuis quelques instants.

Chozin opina du chef.

— Il a barré deux des zéros et dit qu'il pouvait revenir sur le

deuxième si la mission se révélait plus difficile que prévu. J'étais sous le choc.

— Et tu as changé d'avis.

— Oui, j'ai changé d'avis. À ce moment-là, je n'avais pas la moindre idée de la façon dont je pouvais l'aider en étant stationné ici, à Marjeelam. Et puis, trois jours plus tard, il m'a de nouveau contacté et m'a parlé d'un satellite stationné au-dessus de la Chine qui connaissait de graves défaillances. Il m'a dit aussi que les États-Unis envisageaient d'utiliser le prototype de chez Avionics pour le remplacer, jusqu'à ce qu'on ait pu mettre un nouveau satellite en orbite.

— Ta mission consistait à saboter l'avion avant son décollage, devina Bolan.

L'autre confirma.

— Ingersoll m'a expliqué que l'ES-1 utilisait beaucoup de composants semblables à ceux que nous avions nous-mêmes mis au point, en matière de navigation et de communications. Il voulait simplement que FES-1 échoue dans sa mission, sans que quiconque puisse soupçonner qu'on y avait touché. Il a ajouté qu'il préférerait que le pilote s'en sorte indemne.

— Un homme de principes, remarqua Wal avec ironie.

— Je lui ai suggéré d'arranger les choses pour que le pilote perde tout contact radio et qu'en même temps son système de navigation le plante. Il aurait toujours la possibilité de faire voler l'avion. Pour un laps de temps réduit, mais il pourrait s'en sortir sans dommage s'il trouvait un endroit où atterrir.

— Ça fait un gros « si », observa Bolan. Surtout quand on survole l'Himalaya.

— Pour un bon pilote, ça restait faisable.

— Le pilote en question est un des meilleurs.

— Dans ce cas, j' imagine qu'il est en vie.

— Sauf que tu l'as fait tomber entre les mains des Chinois.

Chozin resta un instant silencieux, puis décida de ne pas répondre. Il revint à son récit.

— J'ai expliqué à Ingersoll que, malgré les similitudes possibles entre l'ES-1 et l'appareil de Krebbs Gillis, il risquait d'y avoir des différences significatives qui pouvaient m'empêcher de faire ce que je suggérais.

— Et tu lui as dit que tu avais besoin d'examiner des plans de l'appareil.

— Oui. Car à ce moment-là, je serais en mesure d'effectuer tous les réglages nécessaires.

— Bon, d'accord, je crois que c'est clair, sur ce point. Mais on sait tous les deux que les plans t'ont été envoyés par les Chinois, pas par

Ingersoll.

— J'ai rien à voir dans sa mort ! affirma Chozin.

— On verra ça.

À l'extérieur, ils entendirent le hurlement d'une sirène qui approchait.

— Hé, voilà l'ambulance ! lança Chozin d'une voix plaintive. Je vous ai dit tout ce que vous vouliez savoir. Alors, laissez un toubib m'examiner, maintenant. J'ai mal.

— On n'en a pas encore fini, lui dit Bolan. Par exemple, tu n'as toujours pas expliqué quel est le rôle exact des Chinois. J'aimerais bien savoir pourquoi trois d'entre eux ont très opportunément fait leur apparition dans ce parking avec une voiture, tout à l'heure, après ton évasion du convoi.

— Vous saurez tout une fois qu'on m'aura soigné avec autre chose que de la boue !

Bolan pointa de nouveau le Beretta vers lui.

— En fait, on n'a pas vraiment besoin de toi pour assembler toutes les pièces. Mais si tu peux nous aider à gagner du temps, on songera à tes petits problèmes de santé. Pas avant.

— On va t'aider à faire rapide, intervint Wal. On sait que tu t'es rendu en Chine à plusieurs reprises. Et on se doute qu'à un moment ou un autre, tu as dû rencontrer des gens pas très fréquentables...

— Ma belle-sœur est chinoise, expliqua Chozin. Je suis allé là-bas pour la première fois avec elle et mon frère, pour rendre visite à sa famille. Ils habitent dans un quartier assez chaud, dominé par la loi des gangs. Ces types-là sont impliqués dans les petits trucs habituels, et dans un moment de faiblesse...

— On se fout de tes problèmes personnels, coupa Bolan. Tu es entré en contact avec un gang qui se trouvait avoir des liens avec une certaine entreprise, la PACRIM. Les types du gang se font appeler les Boxers. Vrai ou faux ?

Chozin hocha la tête.

— Vrai.

— Et à un moment, après avoir conclu ton marché avec Ingersoll, tu t'es dit qu'en essayant de faire d'une pierre deux coups, tu pourrais peut-être récupérer les deux zéros que l'autre t'avait sucrés.

Chozin hocha de nouveau la tête.

— En fait, j'ai passé un autre marché avec les Chinois. L'idée, c'était que je leur passe les plans après que Ingersoll me les aurait envoyés. Je ne me doutais pas qu'ils débarqueraient en plein milieu du truc et qu'ils le zigouilleraient.

— Ils l'ont zigouillé pour pouvoir te payer avec son argent, expliqua Bolan. Ce qui leur permettait de récupérer les plans pour rien.

— Et ce n'est pas tout, ajouta Wal. Car à moins que tu rates ton sabotage et détruises l'ES-1, tu leur permettais de récupérer l'avion lui-même.

— Ils t'ont baladé, conclut le Guerrier. Un vrai pigeon.

— Qu'est-ce que tu penses de toi, maintenant ? interrogea Wal.

Chozin n'avait visiblement pas envisagé l'idée qu'il ait pu se faire manipuler ainsi. Il resta un instant silencieux. Malgré la douleur, ses traits se durcirent.

— Les hommes de la Fiat, reprit-il enfin, ils étaient censés me retrouver à la gare de Marjeelam pour me payer.

— À mon avis, lui dit Bolan, ils devaient penser à un mode de paiement radical. Quelques balles dans la tête.

Des larmes de colère et de frustration brillèrent dans les yeux de Chozin. Il retira sa main d'une des compresses de boue et la porta vers une de ses poches. Bolan arrêta son geste en lui saisissant le poignet.

— Je voulais juste vous montrer mon portable, expliqua Chozin. Je les ai appelés, après m'être échappé du convoi, et je leur ai expliqué ce qui s'était passé. Ils se sont arrangés pour me récupérer sur ce parking.

— Et tu peux être sûr qu'ils étaient aux anges. C'était beaucoup plus simple de se débarrasser de toi ici. Peu ou pas de témoins, et des milliards d'endroits où laisser ton cadavre, sans qu'il soit découvert avant quinze ou vingt ans.

Chozin fut secoué d'un sanglot.

— Dire que je leur faisais confiance, gémit-il.

— Ce ne sont pas des enfants de cœur, Dilip, lui dit Wal. À quoi est-ce que tu t'attendais ?

— Ils vont le payer ! Je vais leur faire payer !

— C'est un peu tard, remarqua Bolan. Ils sont tous morts.

Chozin leva les yeux vers le Guerrier et eut un pâle sourire.

— Pas tous. Ils n'étaient pas venus seuls à Marjeelam.

— Qu'est-ce que tu racontes ? interrogea Wal.

— On va passer un marché, lui dit Chozin. Vous me faites transporter dans un hôpital et vous me promettez qu'on tiendra compte de mes révélations, pour la suite.

— En échange de quoi ?

Chozin grimaça un sourire.

— En échange, je vous parlerai des projets de ces salauds : assassiner le Dalaï-lama pendant son séjour ici, à Marjeelam.

CHAPITRE XVI

Chozin connaissait un nombre de détails incroyable sur le plan des tuteurs. Les flingueurs qui l'avaient fait monter à bord de la Fiat s'étaient tout simplement vantés d'avoir amené d'autres types – dont deux snipers – pour, ainsi qu'ils l'avaient dit eux-mêmes : « Faire un carton sur le saint homme. »

C'était tout. Aucun lieu, aucune date, aucune heure n'avaient été précisés. Mais c'était déjà beaucoup.

— La sécurité sera à son maximum pendant le rassemblement, raisonna Bolan à voix haute tandis qu'ils revenaient vers la route. S'ils sont malins, ils vont essayer de l'avoir avant ou après, probablement pendant un déplacement.

— Tout à fait d'accord, dit Wal.

Il vint se poster à côté de sa Mercedes, observant avec tristesse l'homme qui accrochait la voiture à son camion, pour la remorquer jusqu'à une casse de voitures, à Marjeelam. Les toux de l'agent indien avaient repris, et son mouchoir était maintenant complètement rouge de sang. Non sans réticence, il avait fini par reconnaître qu'il serait sans doute préférable pour lui d'accompagner Chozin et Vitali à l'hôpital. Ces derniers se trouvaient déjà à bord d'une des ambulances – le traître, ravi, Vitali beaucoup moins. La blessure qu'il avait au front allait exiger quelques points de suture ; et face à l'insistance de Bolan, il avait consenti à passer une radio, histoire de s'assurer qu'il ne souffrait pas d'une commotion cérébrale.

Jen Li, qui était arrivée avec les secours, était quant à elle ravie de combler le vide.

— Je commençais à me faire l'impression d'une Sœur de la Charité, dit-elle à Bolan alors qu'ils prenaient place à l'arrière d'une Buick banalisée conduite par le collègue de Wal.

L'homme, qui s'appelait Hanji, avait fait le trajet depuis la base aérienne dès qu'il avait appris l'évasion de Dilip Chozin. Comme le lui avait suggéré Wal, il était entré en contact avec les soldats gorkhas pour compléter le dispositif de sécurité mis en place pour la visite du Dalai-lama. À l'instar de la plupart des forces commando, les Gorkhas formaient un groupe coupé du monde extérieur, au sein duquel on n'acceptait pas les étrangers. Malgré la gravité de la situation, ils n'avaient pas dérogé à cette règle. Hanji s'y était attendu. Tout ce qu'il voulait, c'était que les Gorkhas rencontrent les Américains pour s'assurer que, si les choses tournaient mal, Bolan et Li ne se trouveraient pas accidentellement fauchés par un feu ami. Et vice

versa.

Ils prirent la route réservée aux poids lourds, afin de rejoindre Marjeelam. Le kilométrage était plus important, mais il y avait beaucoup moins de circulation. Une vingtaine de minutes plus tard, ils avaient atteint la gare, située à un kilomètre et demi du centre de la ville. Le convoi s'y trouvait, en train de décharger les marchandises d'un train de fret qui avait été dérouté du terminal, lequel grouillait de milliers d'exilés tibétains venus pour la visite du Dalaï-lama.

— Comment est-ce qu'il doit venir ? demanda Bolan à Hanji alors qu'ils venaient de passer un point de contrôle. Pas en train, j'espère ?

L'officier secoua la tête.

— Un hélicoptère militaire, qui le conduira de Dharmasala.

Li se tourna vers le Guerrier.

— Chozin a-t-il parlé de lance-missiles que les tueurs auraient en leur possession ?

— Non, répondit Bolan. Mais j'ai pensé à la même chose que vous.

— Les militaires ont posté des hommes au sol tout le long du parcours aérien, leur expliqua Hanji.

On lui avait indiqué de suivre une route de service menant au dépôt, ce qui leur permettrait de contourner la foule qui se déversait du terminal.

— Ils doivent aussi envoyer trois autres hélicoptères, comme leurs.

— Ça fait quand même une sacrée zone à couvrir, remarqua Bolan.

— Peut-être. Mais c'est la solution la plus sûre.

— Quand est-il attendu ici ? demanda Li.

Hanji consulta l'horloge du tableau de bord.

— Dans moins d'une heure.

— Qu'est-ce qu'ils ont comme moyens, pour la reconnaissance aérienne ? voulut savoir l'Exécuteur.

— Deux avions légers et un hélicoptère en plus des leurs. Les avions feront des passages réguliers en variant les trajectoires et les hélicoptères décriront des zigzags.

— Quel genre d'hélicos ?

— Ça, je n'en sais rien. Dans ce genre d'affaire, on utilise en général des Colwyss.

Bolan connaissait bien ces appareils. Conçu sur le modèle du vieux Bell Model 47, le Colwyss avait l'avantage d'être très manœuvrable... et l'inconvénient de ne pas être armé.

— Allons voir les Gurkhas, dit Bolan. Puis, j'aimerais faire un tour dans votre oiseau.

Quand les premiers exilés tibétains étaient venus s'établir à Marjeelam, il n'y avait rien dans le coin, hormis un petit camp de prisonniers de guerre britannique, abandonné depuis longtemps et

noyé dans la jungle. Ils avaient d'abord vécu dans treize baraquements au confort relatif qui encerclaient une cour en asphalte cernée de fils barbelés. Durant les mois d'été, très chauds, l'asphalte absorbait les rayons brûlants du soleil, rendant la cour inutilisable ; et la cour libérait dans le même temps une chaleur terrible qui transformait les baraquements en véritables chaudrons. Après seulement quelques semaines de ces conditions de vie insupportables, les exilés avaient déserté les lieux pour créer tout près de là une autre clairière dans la jungle, une entreprise qui ne s'était pas faite sans douleur, à coups d'épidémies de malaria ou d'attaques d'éléphants en maraude. Mais ils avaient persévéré et, durant les trente dernières années, Marjeelam avait lentement grandi pour devenir une petite ville de dix mille habitants, qui était aujourd'hui une des plus importantes concentrations d'exilés tibétains dans toute l'Inde. L'ancien camp de prisonniers, lui, avait de nouveau été abandonné aux éléphants. Parfois, les plus anciens de la ville emmenaient leurs enfants là-bas, à moins d'un kilomètre de la ville, afin de leur faire mieux comprendre et apprécier les sacrifices que les pères fondateurs de Marjeelam avaient faits pour eux.

Ces derniers jours, le vieux camp avait renoué avec une certaine activité : il servait de centre de commandement et de point de rassemblement pour tous les hommes chargés d'assurer la sécurité durant la visite du Dalaï-lama. Des troupes avaient établi leur camp dans les baraquements, utilisant des ventilateurs fonctionnant sur groupe électrogène pour atténuer la chaleur. La cour centrale, fissurée et envahie par toutes sortes de mauvaises herbes, ne méritait plus sa réputation de panneau solaire ; les soldats, armés de machettes, avaient dégagé une surface assez importante pour improviser une piste pour hélicoptères – en l'occurrence deux hélicoptères, un Colwyss-8H et un Lynx de fabrication britannique, avec son armement complet.

Les appareils étaient au sol quand l'agent Hanji arriva sur le site à bord de son antique Buick. Mais Bolan et Li apprirent très vite que les Gurkhas – qui avaient préféré camper dans la jungle environnante plutôt que de s'abandonner au luxe tout relatif des baraquements – s'étaient dispersés quelques minutes seulement après avoir appris l'existence d'un complot contre la vie du Dalaï-lama.

— Ils se sont éparpillés dans les montagnes pour couvrir un maximum de surface, indiqua le général Yuli Avari, qui dirigeait les opérations de sécurité. Impossible de les trouver... à moins qu'ils n'aient envie qu'on les trouve.

Et il ajouta aussitôt, pour Bolan et Li :

— J'ai néanmoins fait passer le mot que deux Américains, dont une femme, allaient joindre leurs efforts aux nôtres.

— C'est un peu léger, comme description, observa Li. Le risque est

grand qu'ils voient en moi un des Chinois qu'ils recherchent.

Avari, un quinquagénaire chauve, avec une barbe grise et un torse impressionnant, se contenta de hausser les épaules.

— Je ne leur ai dit que ce que je savais. C'est peut-être moi qui commande, ici, comme vous l'avez sans doute remarqué, mais les Gurkhas sont ainsi, ils marchent en dehors des sentiers battus. Ils n'avaient aucune envie d'attendre votre arrivée.

— Dans ce cas, conclut Li, nous allons devoir prendre le risque.

— Et dans ces circonstances, suggéra Bolan, nous aurions tout à gagner à utiliser un des hélicoptères.

Sa remarque était avant tout tactique. Il soupçonnait le général de ne pas trop apprécier de voir un autre groupe d'étrangers venir mettre à mal son autorité.

Le Guerrier avait raison.

— Les hélicoptères vont très prochainement décoller, déclara Avari. J'ai déjà désigné les hommes pour chaque appareil.

Le ton de sa voix laissait clairement entendre qu'il ne reviendrait pas là-dessus. Sauf que Bolan voyait les choses autrement.

— Combien de snipers y aura-t-il à bord du Colwyss ? interrogea-t-il.

— Le Colwyss est strictement destiné à la reconnaissance.

— Imaginez qu'il repère les Chinois et que ceux-ci lui braquent un HN-5 dessus ? demanda Bolan. Le Lynx sera ailleurs et dans l'impossibilité de lui porter assistance.

Avari resta une ou deux secondes sans répondre.

— Ça pourrait être problématique, reconnut-il enfin. Que suggérez-vous ?

Ils se tenaient près d'un baraquement servant de dépôt d'armes. Bolan avait déjà repéré une caisse ouverte, contenant des fusils Mannlicher.

— Je peux ? demanda-t-il en prenant un des fusils et une boîte de cartouches.

Le général hocha la tête, un sourire déconcerté sur les lèvres. Bolan chargea l'arme avec rapidité et précision, puis visa de l'autre côté de la cour. À plus de cent mètres de là, il repéra une girouette rongée par la rouille qui tournait paresseusement sur le toit d'une des bâtisses. Quand le Guerrier pressa la détente, la girouette s'immobilisa un instant, avant de recommencer à tourner, ayant perdu une de ses pales.

Le général ne souriait plus du tout.

— Et la jeune femme ?

Bolan s'apprêtait à défendre le cas de Li, quand elle tendit la main vers le fusil.

— Je peux ?

Bolan lui tendit le Mannlicher. Sans la moindre hésitation, elle le porta à son épaule et visa la même cible que Bolan. La girouette protesta de nouveau, et, cette fois, elle tomba de son support, glissa sur le toit avant d'aller rejoindre le sol. Li rendit avec calme le fusil au Guerrier.

Avari les considéra tous les deux en silence, le visage grave. Puis il dit :

— Laissez-moi aller vous chercher des parachutes.

Tandis que le général s'éloignait, Li s'adressa à Bolan sur un ton innocent :

— Je vous avais bien dit que j'avais une certaine expérience du terrain.

Le Colwyss-8H s'éleva lentement, soufflant de violentes bourrasques sur l'herbe folle qui poussait à travers la cour, et il prit la direction de la ville en même temps qu'il s'élevait. Comme Nhajsib Wal l'avait prévu, la prééminence de moines en robes orange dans les rues étroites donnait l'impression qu'une rivière aux eaux rougeâtres avait envahi Marjeelam.

Bolan espérait juste que cette rivière ne se transformerait pas en fleuve de sang.

Il était assis dans la cabine arrière de l'hélicoptère, avec Jen Li derrière lui. Comme le Guerrier, elle avait posé un des fusils Mannlicher sur ses genoux.

Devant, un officier de reconnaissance observait le sol à travers de puissantes jumelles tandis que le pilote faisait virer l'hélicoptère et infléchissait légèrement sa route vers le sud.

Le grand rassemblement devait se tenir dans un pré vallonné situé juste à l'extérieur de la ville. La prairie était flanquée sur un côté par la même rivière que Bolan et Li avaient vue un peu plus tôt. De l'autre côté, c'étaient les montagnes, recouvertes d'une végétation luxuriante. La petite scène depuis laquelle le Dalai-lama s'adresserait à ses fidèles leur faisait face.

— Ils auraient dû installer le podium de l'autre côté du terrain, remarqua Li. Le Dalai-lama va avoir le soleil dans les yeux.

— Tout comme les équipes de sécurité au sol, acquiesça Bolan, qui partageait les inquiétudes de la jeune femme. En revanche, si des snipers ont prévu d'aller se planquer dans les collines, ils n'auront pas à se soucier des reflets du soleil.

Bolan appela les hommes, devant, suggérant qu'Avari soit informé de la situation et puisse prendre les dispositions afin que la scène soit déplacée.

— Nous y avons déjà pensé, lui expliqua le pilote en haussant la voix pour être entendu. Mais le Dalai-lama a bien insisté pour que l'estrade soit montée à cet endroit. Il veut faire face aux montagnes,

parce que le Tibet se trouve juste de l'autre côté. Il veut que tout se passe comme s'il interpellait directement son pays et ceux qui l'oppriment.

— C'est un risque énorme pour un petit geste symbolique, commenta Bolan.

— Les grands hommes sont prêts à prendre ce genre de risque, répondit le pilote.

Il était indien, mais il avait été visiblement impressionné par ce qu'il avait vu à Marjeelam au cours des derniers jours.

— Ça pourrait être un grand moment pour ces gens, ajouta-t-il. Et aussi pour leur pays.

— Vous avez sans doute raison. Espérons juste que les événements iront dans le sens qu'ils espèrent.

L'officier de reconnaissance prit la parole pour la première fois.

— Ils ne peuvent de toute façon pas perdre, dans cette histoire, déclara-t-il d'un ton caustique. Si tout se passe bien, peut-être que les paroles du Dalaï inspireront assez de personnes pour faire changer le cours des choses. Et sinon, le résultat pourrait être encore plus spectaculaire.

— Vous voulez dire... s'il est assassiné ? demanda Li.

L'homme haussa les épaules.

— Tout le monde aime les martyrs, non ? Si le Dalaï-lama venait à être assassiné, il mobiliserait probablement encore plus de personnes que de son vivant...

Ni Bolan ni Li ne répondirent. Ils savaient l'un et l'autre qu'il y avait plus qu'un grain de vérité dans la remarque de l'officier. Bolan se demanda fugitivement si le Dalaï-lama, une fois averti des projets d'assassinat contre lui, ne serait pas encore plus déterminé à prononcer son allocution. Par défi, mais aussi parce qu'il savait, ainsi que l'avait suggéré à l'instant l'officier de reconnaissance, que sa voix résonnerait avec encore plus de force dans le pays si jamais elle était réduite au silence par les balles ennemies.

— Les Tibétains ont leur propre petite milice qui entoure la prairie, expliqua le pilote à Bolan. Vous pouvez être sûr qu'ils ont envoyé beaucoup de leurs hommes dans les montagnes, par précaution.

— Espérons-le, dit Bolan.

Sur la droite du Colwyss, le Guerrier repéra un des avions de reconnaissance. Il survolait le grand terrain en venant du sud et en suivant le tracé de la rivière, au-dessus de la rive où le relief était plan, ponctué de quelques exploitations agricoles perdues au milieu de la jungle. Le Colwyss volait dans la même direction, mais en surveillant une bande plus rocheuse. Bientôt, ils survolèrent une série de petits lacs nourris par des torrents de montagne. Ici et là, on

apercevait les chutes d'eaux qui se détachaient magnifiquement sur la roche. Les rayons du soleil tombaient sur la bruine que créait l'une de ces cascades.

— Regardez ! dit Li. Un arc-en-ciel.

— C'est un bon présage, déclara le pilote.

— D'accord, mais pour qui ? demanda Bolan.

Avant le décollage, il avait demandé des jumelles pour Li et lui-même. Il porta les siennes à ses yeux pour observer les environs. Il repéra une petite procession de villageois gravissant lentement un versant de montagne noyé de végétation. À une cinquantaine de mètres derrière eux, des drapeaux de prière s'agitaient dans le vent. À part cela et le lent mouvement des branches d'arbres sous la brise, tout était calme et immobile.

Jusqu'à ce que le Guerrier remarque un mouvement près d'un des sommets, alors que le Colwyss survolait une zone où un flanc de montagne s'avavançait profondément dans la vallée. D'abord, il eut l'impression qu'un buisson s'était décroché de lui-même du versant de la montagne et avait commencé de rouler vers le bas. Braquant ses jumelles sur l'objet, il découvrit qu'il s'agissait en réalité d'un homme, avec des petites branches accrochées à son treillis camouflage. Il avait un fusil. Un des Gurkhas, pensa Bolan. Il continua néanmoins d'observer le bonhomme, attendant l'opportunité de mieux le voir. Finalement, quand le type eut descendu sur une bonne vingtaine de mètres, il marqua une pause et leva les yeux vers l'hélicoptère. Son visage, barré de rayures noirâtres, était difficile à distinguer. En fait, il n'était pas armé d'un fusil ; et quand Bolan eut un meilleur aperçu de l'espèce de tube qu'il portait à l'épaule, il comprit qu'il n'avait pas affaire à un des soldats d'infanterie népalais.

Baissant ses jumelles, l'Exécuteur cria au pilote :

— Sniper à deux heures ! Et il a un lance-missiles !

CHAPITRE XVII

— Il n'est probablement pas seul, dit Bolan en ouvrant la glace qui se trouvait à côté de lui.

Le vent s'engouffra violemment dans le Colwyss, avec un rugissement assourdissant qui se mêla à celui des rotors. Li regarda du même côté que le Guerrier et braqua ses jumelles dans cette direction. L'hélicoptère, pendant ce temps, s'était rapproché.

— Je ne vois personne, dit la jeune femme.

— Continuez à regarder.

Il porta le Mannlicher à son épaule et lança au pilote :

— Un peu plus près, encore, puis vous stabilisez l'appareil.

— Compris.

Derrière le pilote, l'officier de reconnaissance scrutait également la montagne dans ses jumelles.

— Je vois un autre homme à cinquante mètres sur la gauche ! annonça-t-il. À côté de la chute d'eau.

Bolan visait toujours la première cible. Le type qui se trouvait au sol leva son lance-missiles, tout en suivant l'approche de l'hélicoptère. Bolan n'attendit pas une seconde de plus et pressa la détente du Mannlicher, qui recula violemment contre son épaule. Le sniper au lance-missiles s'écroula. Mais il n'était pas définitivement hors de combat. À quatre pattes, il se fraya un chemin dans la végétation et disparut derrière un escarpement qui jaillissait du flanc de la montagne. Bolan étouffa un juron et regarda de nouveau la lunette de son fusil. Plaçant le réticule sur la ligne rocheuse, il attendit une seconde chance.

Li, entre-temps, avait changé de position. Agenouillée sur son fauteuil, penchée en avant en travers de Bolan, elle visa par la même fenêtre.

— Stoppez l'hélico ! hurla-t-elle au pilote.

Lequel coupa les gaz et fit du surplace. Li pressa la détente de son fusil.

Le deuxième flingueur s'écroula de façon visible, laissant échapper son fusil. Il tomba sur le côté et alla plonger dans l'eau. Le courant l'emporta jusqu'au bord de la chute d'eau, où il resta un instant accroché aux rochers, avant de basculer dans le lac.

— Beau boulot, commenta l'officier de reconnaissance.

Bolan, lui, était toujours concentré sur l'escarpement. Bientôt, il aperçut le tube d'un lance-missiles HN-5 apparaître entre deux rochers. Le flingueur était invisible, perdu dans la végétation. Bolan

comprit qu'il avait mieux à faire que de se demander s'il pouvait réussir un carton pareil.

— On dégage ! hurla-t-il au pilote. Vite !

Le pilote commençait d'incliner l'hélicoptère quand Bolan vit un panache de fumée sortir de la bouche du Sam. Une ogive à fragmentation hautement explosive fila droit sur l'appareil à près de cinq cents mètres par seconde. Le Guerrier savait que le système autodirecteur à infrarouge du missile était verrouillé sur l'hélico et qu'il l'atteindrait même si le pilote réussissait les manœuvres les plus incroyables. Il laissa tomber le fusil par terre et donna un grand coup d'épaule contre la portière pour l'ouvrir.

— Dehors ! cria-t-il. Sautez ! Tous !

Il se jeta lui-même hors de l'appareil, tirant aussitôt sur la sangle d'ouverture de son parachute. Ils étaient si près du sol qu'il était à peu près sûr que le parachute s'ouvrirait trop tard. Mais c'était son unique chance.

La toile jaillit du sac et commença aussitôt à se déployer. Alors qu'il levait les yeux vers les suspentes qui se démêlaient, Bolan vit Li à une vingtaine de mètres de lui, sur sa droite, les bras et les jambes écartées tandis que le parachute se déployait dans son dos. Il ne put voir les deux hommes d'équipage. Et moins d'une seconde plus tard, le Colwyss-8H se transformait en une boule de feu, tombant du ciel en laissant un sillage de fumée noire derrière lui.

Le parachute de Bolan s'ouvrit enfin, le tirant brièvement vers le haut. Mais il était alors à moins de cinquante mètres du sol, qui se rapprochait à une vitesse qui risquait de se révéler fatale s'il ne trouvait pas quelque chose pour amortir sa chute. Le Guerrier regarda vers le bas, puis il joua sur les suspentes pour diriger sa chute vers la droite et le petit lac le plus proche.

L'eau paisible sembla monter à sa rencontre et une douleur aiguë lui traversa les jambes quand il fendit la surface. Le lac était peu profond, mais l'eau avait ralenti sa vitesse, et lorsqu'il toucha le fond, il fut en mesure d'amortir sa chute et il remonta aussitôt vers la surface. Il prit garde de ne pas se prendre dans l'enchevêtrement des suspentes du parachute.

Une fois la tête hors de l'eau, il inspira profondément, se débarrassa rapidement du parachute et se dirigea vers la rive la plus proche. Il chercha Li des yeux.

Elle avait manqué le lac et était passée à travers la cime de hauts arbres. Son parachute s'était coincé au niveau des branches supérieures, la laissant accrochée à environ trois mètres du sol. Le temps que Bolan rejoigne la terre ferme, elle avait pu se glisser hors du harnais et descendre en s'accrochant tant bien que mal aux branches et au feuillage, avant de sauter.

Le Guerrier était en train de la rejoindre quand il aperçut le salaud qui leur avait tiré dessus au lance-missiles. Descendant en boitillant un petit sentier, il avait abandonné le HN-5 pour son fusil, avec lequel il venait visiblement achever les survivants.

Bolan ne lui en laissa pas la possibilité. Mettant un genou en terre, il leva son Desert Eagle et ouvrit le feu. Touché au torse, l'autre s'arrêta net. Et alors qu'il essayait malgré tout d'utiliser son fusil, Bolan tira de nouveau, deux fois. Un des projectiles l'atteignit en pleine tête, et le flingueur s'effondra au milieu du sentier. L'Exécuteur courut jusqu'au cadavre. L'homme était chinois, à peu près du même âge que ceux du gang des Boxers auxquels Bolan et Li avaient eu affaire en Californie.

— C'était moins une, soupira la jeune femme en rejoignant le Guerrier tandis qu'il fouillait le corps du tueur. Mais je ne pense pas que les autres aient pu s'en sortir.

Bolan secoua la tête. Derrière eux, par-dessus la cime des arbres, on apercevait la fumée qui s'élevait depuis l'autre côté de la montagne, là où l'hélicoptère s'était écrasé.

— Nous-mêmes, on n'en est pas complètement sortis, remarqua-t-il. Il y en a sûrement d'autres.

— J'espère que non, murmura Li en regardant autour d'elle. Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

Bolan lui tendit le fusil du Chinois, un Dragunov 7.62 mm. Il récupéra pour lui-même le Walther P-99 que l'autre avait à la ceinture, dans son holster.

— On va faire ce qu'on peut. Je vous propose de suivre ce sentier vers le sommet. On aura un meilleur point de vue, et on pourra se signaler aux autres hélicoptères lors de leurs passages.

— Ça risque d'être compliqué, déclara Li.

Bolan la questionna du regard, et elle leva sa jambe droite. Elle portait des chaussures de marche montantes qui tenaient en place sa cheville bandée. Mais son saut depuis les arbres avait causé des dégâts. Le pied de Li avait déjà tellement enflé qu'il semblait sur le point de faire exploser sa chaussure.

— Je peux à peine mettre un pied devant l'autre, confessa-t-elle. Désolée.

— Vous n'avez pas à vous excuser.

Bolan désigna le tronc d'un arbre tombé à côté du sentier.

— Allez vous mettre là-dessus.

Il fallut trois pas à la jeune femme pour rejoindre le tronc. Trois pas qui l'épuisèrent. Elle s'assit en laissant échapper un long soupir.

— Ça craint vraiment, dit-elle.

Bolan l'aida à faire passer sa jambe sur le tronc, avant de dénouer rapidement son lacet. Elle gémit quand il lui ôta la chaussure. Le

bandage qui entourait le pied était souillé de sang et il lui coupait la circulation tant sa cheville avait enflé. Ses doigts de pied avaient commencé de virer au bleu.

— La pantoufle de vair ne me va pas, semble-t-il, murmura-t-elle avec un sourire forcé. Ça doit vouloir dire que je ne suis pas Cendrillon.

— Et je ne suis pas le Prince charmant, répliqua Bolan. On est donc à égalité.

Il commença de retirer la bande et découvrit que le sang provenait d'une petite entaille juste au-dessus de la cheville. Il posa le bandage en double dessus et pressa. À cet instant, ils entendirent un vrombissement dans le ciel. Le bruit s'amplifia et ils levèrent les yeux, scrutant à travers les arbres. C'était un des hélicoptères Lynx, qui se dirigeait vers eux.

— Je vais tenir ça, dit Li en prenant le bandage. Vous, allez essayer d'attirer leur attention.

Bolan se mit à courir, tout en cherchant un endroit où il ne se trouverait plus sous le couvert des arbres. Le Lynx volait assez bas, une cinquantaine de mètres d'altitude, mais il ne donnait pas l'impression de ralentir.

— Ici ! hurla Bolan en agitant les bras.

Il était toujours caché par les arbres, au-dessus de lui, et le temps qu'il ait atteint une clairière, l'hélicoptère avait dépassé sa position. Bientôt, il fut hors de vue, disparaissant derrière le sommet de la montagne. Bolan envisagea d'escalader le versant, mais le dénivelé était trop raide. Et aucun chemin n'était visible au sein de la végétation. Quant à descendre pour rejoindre l'autre sentier, c'était inutile. Pour gagner l'autre côté, il lui faudrait de toute façon monter, puis contourner le sommet. Ce serait trop long. Et il n'aimait pas l'idée de laisser Li seule.

Étouffant un juron, il regagna l'endroit où il l'avait laissée.

— Ils sont allés du côté de l'épave du Colwyss, lui dit-il.

— Attendons. Ils reviendront peut-être.

— On n'a pas trop le choix, j'en ai peur.

Bolan jeta un coup d'œil à la cheville de Li.

— Il faut qu'on la fasse désenfler.

— Le lac, suggéra la jeune femme. Rapportez-moi de l'herbe et de la boue, et j'essaierai de me faire un cataplasme.

— Je vais voir ça, dit Bolan.

Il rejoignit le lac en courant, s'arrêtant en chemin pour arracher quelques touffes de végétation. Accroupi au bord de l'eau, il plongeait les mains dans le fond meuble de l'étendue d'eau quand il entendit un vrombissement familier au-dessus de lui. Mais ce n'était pas le Lynx. Regardant vers le sud, il aperçut une formation de quatre hélicoptères

qui venaient vers lui, volant en altitude.

Le Dalaï-lama était en route pour Marjeelam.

Bolan se redressa et se déplaça le long du lac en agitant les bras pour attirer l'attention sur lui. Au bout de quelques secondes, l'hélicoptère qui était déjà passé au-dessus de lui se montra de nouveau. Mais au lieu de revenir vers lui, il fit du sur-place au-dessus de la vallée en attendant d'être rejoint par les quatre autres appareils.

— Ici ! cria Bolan.

Alors qu'il continuait de jouer les sémaphores, la formation aérienne passa sans qu'aucun des hélicoptères ne change sa route pour venir à lui. Il finit par baisser les bras et regarda le Lynx passer devant les quatre autres appareils et ouvrir le ciel vers Marjeelam. Tout ce qu'il resta à Bolan pour se consoler, ce fut de n'entendre aucun coup de feu ni le chuintement assourdissant d'un missile sol-air. Le Dalaï-lama atteindrait donc sa destination indemne.

Frustré, le Guerrier alla de nouveau s'accroupir au bord de l'eau. Dès qu'il eut amassé suffisamment de boue sur les touffes d'herbe, il prit le tout à pleines mains et reprit le chemin du sentier où l'attendait Li.

Il s'arrêta net.

Trois hommes entouraient la jeune femme, tous trois armés d'un fusil d'assaut Galil et tous trois vêtus du même treillis camouflage que le flingueur étendu sur le sentier, mort, devant eux.

Bolan entendit une brindille craquer sur sa droite, et un quatrième homme se matérialisa soudain tout près de lui, sorti des arbres. Armé en cet instant de deux grosses poignées de boue, l'Exécuteur ne put rien faire d'autre que regarder le type avancer sur le sentier. Son Galil était dirigé droit sur lui et il avait le doigt sur la détente.

CHAPITRE XVIII

L'homme qui se tenait devant Bolan le jaugea du regard, puis se tourna vers les autres pour leur parler. Le Guerrier ne comprit qu'un mot, parmi tous ceux qu'il prononça : « Américains. »

Du coup, il se détendit. C'étaient les Gurkhas. À première vue, ils étaient assez éloignés de l'image qu'on peut se faire, notamment aux États-Unis, du soldat idéal. Ils étaient tout petits et maigres, avec des physiques de jockeys plus que de guerriers. Mais leurs regards sombres brillaient d'assurance et de courage, et il se dégageait d'eux une impression d'invincibilité ; ils ressemblaient à ces hommes qui, comme Bolan, plongeaient au quotidien les yeux dans les mâchoires de la mort sans le moindre battement de paupières. Ils avaient troqué leurs costumes traditionnels pour des treillis, afin de mieux se fondre dans la jungle.

Jen Li, qui parlait leur dialecte, leur expliqua rapidement ce qui s'était passé. En retour, un des hommes lui exposa leur propre contribution à la mission.

— Ils ont surpris deux autres Chinois à environ cinq kilomètres d'ici, expliqua la jeune femme. Ils les ont tués à l'arbalète avant qu'ils aient pu tirer le moindre coup de feu.

— Voilà qui me les rend éminemment sympathiques, commenta Bolan.

— Ils sont quasiment certains que la zone est sûre, à présent. Mais ils veulent retourner dans les montagnes afin de s'en assurer.

— Demandez-leur s'ils ont un véhicule que nous pourrions utiliser pour vous ramener en ville.

Quand Li eut transmis cette requête, les autres se mirent à rire et désignèrent leurs pieds.

— Je pense que ce sont leurs véhicules, expliqua encore Li.

Un des Gurkhas s'adressa alors à la jeune femme, qui dit à Bolan :

— Il y a encore quelques pèlerins retardataires sur la route, d'après lui. L'un d'eux pourrait nous prendre.

Les Gurkhas quittèrent le sentier et s'engagèrent sous les arbres. En l'espace de quelques secondes, ils avaient disparu. On aurait pu croire qu'ils ne s'étaient jamais trouvés là.

— Ils ne sont pas du genre sociable, observa Li.

— C'est ce que j'ai cru remarquer.

— Je vois que vous avez mon cataplasme, déclara la jeune femme en fixant la boue et les herbes que Bolan tenait toujours.

Il hocha la tête et s'accroupit à côté du tronc d'arbre, pressant

l'espèce d'emplâtre contre la cheville de Li. Le pied avait déjà commencé de dégonfler, mais marcher restait exclu. En voyant des plantes rampantes sur le sol, à la base de l'arbre, Bolan tira sur l'une d'elles et l'arracha ; il retira les feuilles de manière à l'utiliser pour faire tenir en place le cataplasme autour de la cheville de Li.

— Tout ça me fait de plus en plus penser à Tarzan et Jane, commenta la jeune femme.

— Il ne nous manque plus qu'un chimpanzé qu'on pourrait envoyer chercher du secours...

Li se mit à rire tandis que Bolan finissait de nouer la longue tige. Quand il eut terminé, il s'assit par terre, le dos contre le tronc.

— On va y aller dans une minute, dit-il.

Il y eut un moment de silence, entre eux, puis Li tapa doucement sur l'épaule du Guerrier.

— Et si vous me parliez de votre ami pilote.

— On s'est rencontrés il y a des années, alors qu'il travaillait pour la mafia. C'est une longue histoire. Disons pour faire court que je l'ai gagné à notre cause et que, depuis, nous sommes amis.

— Cela remonte à longtemps ?

Bolan secoua la tête.

— Ça n'a aucune importance.

— D'accord. En tout cas, à ce que j'ai cru comprendre, c'est un bon pilote.

— Le meilleur. Si quelqu'un a pu faire atterrir cet avion après que Chozin l'a trafiqué, c'est bien lui.

— J'ai le sentiment que poser l'appareil n'a été que le premier de ses problèmes...

— Il s'est retrouvé dans des situations encore plus délicates, et il s'en est tiré. Il s'en sortira cette fois encore.

— C'est peut-être déjà fait, suggéra Li. Il se pourrait que nous ayons de bonnes nouvelles lorsque nous serons de retour à la base.

— J'aimerais, dit Bolan en se levant. À ce propos, quand est-ce que vous êtes montée sur le dos d'un homme pour la dernière fois ?

Elle le regarda avec incrédulité.

— Vous n'êtes pas sérieux...

— Vous voyez une autre solution ?

— Non, mais...

— Alors, je dis qu'on va tenter le coup. Vous n'avez qu'à porter le fusil en bandoulière, ça évitera qu'il me rebondisse sans arrêt dans le dos.

— Et si jamais on fait une mauvaise rencontre, qu'est-ce que vous attendez de moi ? Que je tire sur l'ennemi, comme si je participais à un safari à dos d'éléphant ?

— Vu la façon dont vous tirez, ça ne devrait pas vous poser trop de

problèmes, observa Bolan. Bon, allons-y, maintenant.

— C'est de la folie, murmura Li.

Elle se redressa néanmoins, passa les bras autour du cou de Bolan et ferma les jambes autour de sa taille. Il se pencha en avant, reportant le poids de la jeune femme dans le bas de son dos, puis il entremêla ses doigts pour mieux soutenir Li.

Les premiers mètres furent les plus difficiles. Mais dès qu'ils eurent trouvé leur rythme, ils commencèrent à couvrir du terrain avec plus de facilité. Bolan suivit le sentier qui faisait le tour du lac, avant de se diriger vers la route. Elle se trouvait à un peu moins de deux kilomètres de là, un ruban d'asphalte à peine visible qui se faufilait dans le fond de la vallée.

— J'ai quelque chose à vous avouer dit soudain Li, alors qu'ils étaient à mi-chemin. J'ai été un peu déçue quand j'ai rencontré votre amie.

— Éva ?

— Je... j'espérais que vous étiez libre. Je sais que c'est un cliché de dire ça, mais les célibataires – intéressants, j'entends – ne courent pas les rues...

Bolan ne sut pas trop quoi répondre. Du coup, il garda le silence. Ils poursuivirent leur chemin sur un sentier noyé dans la végétation, puis ils se retrouvèrent en bordure qu'un grand champ à ciel ouvert.

— Je suis désolée, dit Li. Je ne voulais pas vous mettre mal à l'aise.

— En fait, je serais plutôt flatté, lui répondit Bolan.

— Peut-être qu'en d'autres circonstances...

La jeune femme laissa sa phrase en suspens, avec toutes les implications qu'elle contenait.

— Peut-être, oui, murmura Bolan.

Alors qu'ils se rapprochaient de la route, ils aperçurent un vieil homme qui conduisait une charrette tirée par un bœuf en direction de la ville. La carriole était pleine de foin, qu'elle semait régulièrement derrière elle à chaque secousse. L'homme ne les avait pas remarqués, et il aurait sans doute passé son chemin s'ils ne s'étaient pas approchés suffisamment pour attirer son attention.

— Ho là ! lança Li en donnant une tape sur l'épaule de Bolan.

Lequel obéit placidement, mais fit quand même remarquer :

— Si vous envisagiez de demander du foin à cet homme pour me le donner, oubliez ça tout de suite.

Li se mit à rire, et elle leva la main pour attirer l'attention du Tibétain en même temps qu'elle l'appelait. Le vieillard jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Il fut visiblement intrigué par la vision de cet étrange attelage. Quand Li lui eut demandé d'attendre, il tira sur ses rênes et stoppa au milieu de la route.

Arrivé à sa hauteur, Bolan lâcha les jambes de Li et la fit descendre

avec délicatesse à terre. La jeune femme expliqua rapidement au Tibétain qui ils étaient, avant de lui demander de les conduire à Marjeelam. L'homme réfléchit quelques secondes à la question, puis il désigna de la tête la charrette, derrière lui.

— Qu'est-ce qu'il est gentil ! s'exclama Li. Il sait qu'il va manquer le rassemblement, alors il va nous amener au poste de commandement, jusqu'au bout.

— Merci ! lança Bolan au vieil homme.

Le Tibétain lui sourit en hochant la tête.

Bolan aida la jeune femme à monter dans la charrette, puis la rejoignit dans le foin. L'homme siffla à l'adresse de son bœuf en même temps qu'il agitait ses rênes. La charrette s'ébranla, dans le craquement des roues de bois qui tournaient sur le goudron.

Li ramassa une pleine poignée de paille et observa :

— Je pourrai au moins me dire qu'on s'est roulés dans le foin, tous les deux...

Il s'avéra qu'il y avait eu toute une série de discours préliminaires, lors du grand rassemblement en l'honneur du Dalaï-lama. De sorte que celui-ci venait seulement d'être annoncé quand le vieil homme arrêta sa charrette à proximité du poste de commandement de la sécurité. L'ovation qui accueillit le saint homme roula sur le pré comme un prodigieux grondement de tonnerre, qui se répercuta dans toute la vallée. En entendant cette explosion de liesse, le Tibétain sauta à terre et tomba à genou, regardant avec mélancolie vers la ville, les yeux noyés de larmes. Bolan et Li tentèrent bien de le remercier, mais il ne réagit pas.

— La dévotion est une chose impressionnante, commenta Li en observant le vieil homme.

Bolan hocha simplement la tête, avant de porter son regard vers un groupe de militaires, parmi lesquels il reconnut le général Avari. Ils étaient rassemblés sous une bâche en toile goudronnée tendue entre quatre montants. Le Guerrier laissa Li au côté de leur bienfaiteur – elle aussi semblait captivée par ce qui se passait de l'autre côté de la vallée – et il alla aux nouvelles.

Les hommes se tenaient devant deux petits postes de télévision et regardaient une retransmission en direct du discours du Dalaï-lama. Quand Avari finit par remarquer Bolan, ses yeux s'écarrillèrent sous le choc. Il s'excusa auprès des autres pour rejoindre le Guerrier.

— On m'avait assuré que vous aviez trouvé la mort dans l'accident du Colwyss, dit-il.

— Les rumeurs concernant mon décès sont souvent exagérées, plaisanta Bolan.

L'autre se permit un sourire et déclara :

— Mark Twain, si je ne m'abuse ?

Bolan hocha la tête, avant d'expliquer rapidement ce qui s'était passé. Il signala au passage le rôle que les Gurkhas avaient joué dans l'élimination d'autres membres du groupe qui projetaient d'assassiner le Dalai-lama. Le général ne cacha pas sa joie.

— Je sais que nous allons devoir rester sur nos gardes, dit-il, mais ce sont de bonnes nouvelles que vous m'apportez là. Si je passe évidemment sur la mort de deux hommes de valeur.

— Et de votre côté, vous avez reçu de bonnes nouvelles concernant l'avion-espion ? interrogea Bolan.

— Votre secrétaire d'État a fait une déclaration et annoncé officiellement la disparition de l'avion. Il a insisté sur le fait que l'appareil volait très loin des frontières chinoises, quand il s'est écrasé – ce qui, à ce que j'ai cru comprendre, trahit quelques libertés avec la vérité.

— Ce sont des subtilités sémantiques, expliqua Bolan. L'appareil volait dans l'espace aérien tibétain.

— On est donc dans un tout autre cas de figure qu'avec l'EP-5, souligna Avari. Dans ce dernier cas, l'avion volait indiscutablement au-dessus des eaux internationales, quand il a été touché. Les Chinois ont avancé leur propre définition de l'espace aérien territorial, mais je pense que même eux avaient conscience que leur argument ne tenait pas la route. Ils nous faisaient du cinéma.

— Ils sont assez bons, pour ça...

— Je ne vous démentirai pas là-dessus. Aujourd'hui, ils ont une affaire bien plus sérieuse. Pourtant, alors que la nouvelle de l'accident a été rendue publique, ils n'ont toujours pas expliqué ce qui était arrivé à l'appareil.

— Ça ne va pas tarder, affirma Bolan. Je pense qu'ils attendent leur moment. La situation est en leur faveur et, cette fois, ils veulent être sûrs de gérer parfaitement les choses. Je pense aussi qu'ils aiment l'idée de nous voir au supplice...

Avari eut un sourire.

— Là encore, vous avez raison. Ne le prenez pas mal, mais ils ne sont pas les seuls sur cette planète qui aimeraient voir les puissants Américains tomber de temps à autre de leur grand cheval.

Bolan laissa passer la remarque et demanda des nouvelles des Rangers américains qui avaient été envoyés sur le sol chinois pour tenter de retrouver Grimaldi.

— Aucune nouvelle, répondit le général. Vous êtes au courant que les Gurkhas ont offert d'apporter leur aide sitôt qu'ils en auront terminé avec leur mission, ici ?

Bolan hocha la tête.

— Si c'est possible, mon général, j'aurais deux faveurs à vous demander.

— J'imagine que nous vous devons bien ça. Tant que cela reste dans le domaine du raisonnable, bien sûr.

Bolan échangea quelques mots avec Avari. Le général le conduisit ensuite vers la toile sous laquelle il se trouvait à l'arrivée du Guerrier. Quand Bolan le quitta, quelques instants plus tard, il portait un des deux postes de télévision, traînant derrière lui une grande rallonge. Il le déposa sur une caisse posée à l'ombre d'un acacia, à quelques mètres de la charrette, et il monta le volume. Jen Li et le vieil homme se tournèrent dans un même mouvement en entendant la voix du Dalaï-lama derrière eux.

À l'expression du Tibétain, Bolan comprit qu'il n'avait jamais dû voir de télévision. Se redressant lentement, il s'approcha lentement du poste, les yeux emplis d'émerveillement. Le visage du Dalaï-lama occupait tout l'écran, et ses mots s'échappaient des petits haut-parleurs comme s'il se trouvait juste devant le vieil homme et s'adressait directement à lui. Le paysan s'agenouilla de nouveau, les joues sillonnées de larmes. Avec difficulté, il parvint à détacher son regard de l'écran, pour se tourner vers Bolan et lui adresser les seuls mots d'anglais qu'il connaissait.

— Thank you, murmura-t-il.

Le Guerrier s'inclina légèrement, puis se tourna vers Li.

— Le général va appeler un des hélicoptères afin qu'on vous transporte à l'hôpital. Il devrait arriver d'une minute à l'autre.

Elle hocha la tête, et jeta un coup d'œil vers le vieil homme. Elle aussi pleurait. Mais pas pour les mêmes raisons.

— Vous êtes un homme plein de délicatesse, monsieur Belasko, dit-elle.

— Il nous a fait une faveur, souligna le Guerrier avec modestie. Je lui devais bien ça.

— Tu parles. En tout cas, plus ça va, et plus j'envie votre amie Éva.

CHAPITRE XIX

— Pas de commotion cérébrale, annonça Frank Vitali en sortant avec Bolan de sa chambre d'hôpital. Il en faut plus pour avoir raison de mon crâne.

Un bandage cachait les points de suture qu'il avait au front. À part cela, il semblait s'être complètement remis de la collision avec la Fiat. Bolan marchait à ses côtés dans le couloir de l'hôpital. L'endroit était plein de Tibétains attendant d'être soignés, la plupart pour des petites blessures occasionnées par les débordements de la foule, lorsqu'on avait ouvert l'accès au champ où se tenait le grand rassemblement en l'honneur du Dalaï-lama. Le discours du saint homme était retransmis à travers tout l'hôpital, et un calme plein de respect régnait dans les couloirs. Tous ceux qui se trouvaient là en attente d'un médecin regardaient fixement les haut-parleurs montés aux murs.

Vers l'extrémité du couloir, un soldat en arme montait la garde devant la chambre où Dilip Chozin récupérait de ses blessures. Bolan expliqua à Vitali que le général Avari allait s'arranger pour que Chozin passe devant une cour martiale après sa sortie de l'hôpital ; l'aide qu'il avait apportée pour anéantir le commando qui projetait d'assassiner le Dalaï-lama serait prise en considération, mais pas plus.

— Même s'ils sont cléments avec lui, il restera derrière des barreaux jusqu'à ce que le dernier de ses cheveux ait viré au gris, observa Vitali.

— Je suis sûr qu'il préfère cette perspective à celle de se retrouver devant un peloton d'exécution.

Dans la chambre voisine de celle de Chozin, on avait installé ensemble Jen Li et Nhajsib Wal. Ils étaient l'un et l'autre sous perfusion. Le pied de Li, rouge à cause de la teinture d'iode et entouré de sacs de glace, était posé sur des oreillers. On avait administré des analgésiques à la jeune femme, qui s'était endormie en regardant le Dalaï-lama passer en boucle sur le poste de télévision accroché au mur, en hauteur. Quant à Wal, il avait les côtes bandées sous sa blouse d'hôpital ouverte. Il était au téléphone, mais dès qu'il vit Bolan et Vitali entrer, il mit rapidement un terme à sa conversation et coupa son portable.

— J'ai cru comprendre que Chozin racontait la vérité quand il nous parlait de ces assassins, à Marjeelam, dit-il à Bolan.

— En effet.

— Et j'ai cru comprendre aussi qu'on vous a tiré dessus au lance-missiles...

— La routine, répliqua Bolan, qui changea de sujet et demanda : Comment vous sentez-vous ?

— Pneumothorax, répondit Wal en se touchant le côté. Ils m'ont dégonflé ce fichu poumon comme ils auraient fait avec un ballon de basket. Je serai comme neuf dans quelques semaines.

— Heureux d'entendre ça.

— J'étais avec mon collègue, au téléphone, expliqua Wal. Les Chinois ont finalement fait une déclaration au sujet de l'avion-espion. Leur ministre de la Défense dit qu'ils ont envoyé des troupes pour retrouver l'avion – avec la promesse qu'il ne serait fait aucun mal au pilote. À condition, bien sûr, qu'il ait pu atterrir sans encombre...

— C'est assez judicieux de leur part, souligna Vitali. Ça leur laisse beaucoup de possibilités.

— Je pense qu'ils cherchent surtout à gagner du temps, remarqua Bolan, répétant la théorie qu'il avait déjà échangée avec le général Avari. Ils savent déjà que toute action militaire au Tibet mettra le feu de tous les côtés ; alors, ils n'ont pas spécialement envie d'échauffer les esprits plus que nécessaire sur un autre front.

— Si on regarde les choses du bon côté, on peut se dire que ça nous laisse plus de temps pour essayer de retrouver nous-mêmes l'avion, remarqua Wal. L'avion, et le pilote, bien sûr.

— Qu'est-ce qu'ils disent du discours du Dalaï-lama ?

Wal désigna la télévision.

— Ils consulteront leurs « spin doctors » et livreront la réponse appropriée la plus inoffensive. Pour ce qui est des assassins – qui sans vous l'auraient réduit au silence –, je suis prêt à parier que Pékin les présentera comme des petits truands ou des terroristes sans aucun lien avec le gouvernement chinois.

— Et ce sera à peu près le même refrain quand on les questionnera au sujet de tout ce qui s'est passé à Collier Springs, ajouta Vitali.

— Ça ne fait aucun doute, acquiesça Val. Ils ont bien insisté sur le fait que la PACRIM était une entreprise privée. Quant aux Boxers, là encore ce ne sont que des malfaiteurs travaillant pour leurs seuls intérêts.

Bolan lui posa la même question qu'à Avari.

— Et les Rangers ? On sait où ils en sont ?

— J'aimerais bien pouvoir vous répondre. Tout ce que je sais, c'est qu'ils n'ont pas fourni leur rapport selon le planning qui était prévu.

Bolan n'arrivait pas à le croire.

— Ils sont eux aussi portés manquants ?

— Il y a sûrement une explication...

— Peut-être, fit Bolan avec impatience, mais je ne vais pas rester ici à l'attendre.

Il se tourna vers Vitali.

— On y va.

Jen Li était toujours endormie quand l'Exécuteur et l'agent fédéral furent informés qu'un des hélicoptères Lynx était prêt à s'envoler pour les conduire à la base. Bolan laissa un mot à la jeune femme, dans lequel il s'excusait de la laisser ainsi. Il savait qu'elle comprendrait. Même si le traitement à sa cheville faisait des miracles, la mission qui s'annonçait était trop dangereuse pour qu'il puisse prendre le risque de l'emmener.

Une fois de retour à la base, Bolan passa par le centre de communication et s'arrangea pour être mis en relation avec une des lignes sécurisées du Black Warriors Ranch, en Virginie. Quelque chose le troublait depuis un moment, déjà – depuis que Chozin avait sorti son téléphone portable de sa poche, tout en expliquant qu'il avait pu contacter les hommes de la Fiat.

— Pourquoi est-ce que tu n'arriverais pas à obtenir le signal GPS de Jack ? demanda-t-il à Herman « Gadgets » Schwarz, dès qu'il eut le magicien de l'informatique en ligne. Vous avez pu me localiser quand j'ai pris ce train en marche, du côté de Collier Springs, non ? Je ne vois pas pourquoi tu ne pourrais pas faire la même chose avec lui.

Son vieux complice lui répondit sans la moindre hésitation.

— L'explication est simple. Et elle est double, en fait. D'abord, le satellite qui nous aurait servi de relais pour récupérer ses coordonnées est précisément celui qui est tombé en rade – et qui est à l'origine de la mission de Jack.

— D'accord, jusque-là je comprends. Et l'autre explication ?

— Elle est aussi simple que la première, et encore plus déterminante : Grimaldi n'a pas pris son portable sur lui.

— Hein ? Et pourquoi ça, bon sang ?

— Pour la même raison qui fait que les jolies hôteses des compagnies aériennes demandent à tous les passagers d'éteindre leur Palm Pilot et autres ordinateurs portables avant le décollage. Pour ne pas venir interférer avec les instruments de lecture de la cabine de pilotage.

— D'accord, mais il aurait pu l'éteindre, justement, et le garder au cas où il en aurait besoin, insista Bolan.

— Il ne pouvait pas l'éteindre, expliqua Kurtzman. Pas complètement, du moins. Le GPS a sa propre batterie et il continue d'envoyer un signal constant, même quand le téléphone est éteint. Raison pour laquelle on a été en mesure de suivre ta trace en Californie, alors que ton portable avait rendu l'âme. Grimaldi n'allait quand même pas dépecer son téléphone et ôter la batterie. Il n'y avait aucune raison de le faire puisqu'il avait la radio à bord.

— Et l'avion ? insista Bolan, qui voulait explorer toutes les pistes. Il doit bien y avoir une espèce de boîte noire, non ?

— Exact. Mais l'enfoiré qui a traficoté l'avion s'est arrangé pour la saboter en même temps que le reste du système de communication.

— Je pensais que ces boîtes étaient autonomes.

— Elles le sont. Sauf que ce ne sont précisément que des boîtes, Striker. N'importe quel mécanicien du dimanche peut t'en ouvrir une.

— Et si j'avais droit à quelques bonnes nouvelles, pour changer ? proposa Bolan. Des renseignements qui pourraient m'être utiles, avant que je parte là-bas.

Il s'écoula quelques secondes, avant que Schwarz reprenne la parole.

— Le satellite qui s'intéressait jusque-là à l'Afghanistan devrait être en position dans quelques heures. Il couvrira moins de territoire que l'autre – la moitié –, mais cette moitié devrait heureusement inclure la zone dans laquelle se trouve selon toute probabilité Jack. S'il n'y a aucun problème, on devrait commencer à prendre des photos dans la matinée – la matinée pour toi, je précise. Si jamais on remarque quelque chose d'intéressant, on te le communiquera. Alors, prenez vos portables, le boss et toi...

— On y pensera.

Bolan aborda aussi la question des Rangers portés disparus. Mais l'ami Herman n'avait rien à lui apprendre sur la question.

— Toutes les hypothèses sont possibles. Défaillance de l'équipement, problème de réception... ou plus grave. Je n'ai pas besoin de te rappeler qu'une fois la frontière chinoise traversée, vous serez dans l'ancre du lion. Je ne sais pas trop qui ils envoient patrouiller dans le coin, mais les gus que vous croiserez auront de toute façon l'avantage du terrain.

— Pour retrouver Jack, je suis prêt à ce genre de défi, maugréa Bolan.

— Là, tu es servi. Bonne chance, Striker.

Quand Bolan quitta la grande salle de communication de la base, c'était le crépuscule. Quelques étoiles brillaient dans le ciel sans nuage. Sur la piste principale, le Guerrier observa un des B-1 Lancer qui se préparait au décollage. Quelques minutes plus tard, l'autre se montra pour atterrir.

— Les Lancer vont se relayer ainsi vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept jusqu'à ce que cette affaire soit réglée, lui expliqua le colonel Tom O'Dell, de l'Air Force, quelques instants plus tard.

Le Guerrier l'avait rejoint dans le hangar où, plus tôt dans la journée, Vitali et lui avaient retrouvé Nhajsib Wal et l'agent Hanji. Vitali était déjà là, de même que Hanji, le commandant en chef de la base et un autre Américain, d'origine chinoise, un agent de la C.I.A. du nom de Charles Chengzhu. O'Dell, un Irlandais costaud aux joues roses

et à l'épaisse moustache, était arrivé à la base un peu plus tôt dans l'après-midi, et Chengzhu moins d'une heure auparavant.

O'Dell poursuivit le briefing.

— J'ai des F-16 attendus à 20 heures, et j'essaye de faire venir un Nighthawk du Golfe Persique, expliqua-t-il. La Navy m'a craché deux EB-Prowlers. Ajoutons à ça une demi-douzaine d'avions de combat que nos hôtes ont déjà envoyés, et les Chinois vont savoir qu'on n'est pas là pour faire de la figuration.

Mûri Lapsøe, le commandant de la base, un homme assez grand, élégant, qui approchait de la cinquantaine, intervint en s'adressant à Bolan.

— Nos jets vont faire des passages juste à l'intérieur de la frontière, en partant à une cinquantaine de kilomètres à l'est de votre point d'insertion. Ils donneront l'impression de fournir un support aérien à des hommes que nous envoyons pour de fausses manœuvres d'entraînement dans les montagnes, près de la Rhanzi Pass. Nous espérons que les Chinois tomberont dans le panneau et déplaceront certaines de leurs forces de l'endroit où vous allez entrer en Chine.

— Une petite diversion nous aiderait, c'est sûr, commenta Vitali.

— Et ce ne sera pas la seule, ajouta Chengzhu.

Il désigna un point sur une carte topographique posée sur la table autour de laquelle les hommes étaient réunis.

— Nous avons des contacts bien établis dans ces villages du Sud. Ils ont organisé des manifestations coïncidant avec le discours du Dalaï-lama. Et d'après ce que nous ont appris les premiers comptes rendus, les choses prennent une tournure qui va au-delà de nos espérances. Rien qu'à Xiang, on estime que plus de vingt mille personnes se sont réunies. Et ça, malgré le temps.

— Quel genre de temps ? interrogea Bolan. Il n'y a pas un nuage, dehors.

— Ici, oui. Mais cela n'a rien à voir, de l'autre côté de l'Himalaya. Il y a un méchant crachin. Et on annonce des orages pour la fin de la soirée.

— La pluie vous aidera, dit Hanji à Bolan et Vitali. Quand il y a des orages dans les montagnes, la visibilité est quasiment nulle. Il leur sera donc encore plus difficile de vous voir arriver.

— C'est une arme à double tranchant, lui fit remarquer le Guerrier. On pourrait aussi leur tomber dessus sans le vouloir...

— Vous aurez des Gurkhas avec vous, rappela l'Indien. La météo n'est pas un problème, pour eux. Et l'orientation non plus. Vous verrez : ils sont comme des chauves-souris dans le noir.

— Je ne demande qu'à vous croire. Supposons donc qu'on passe à travers les mailles de l'ennemi. À quel genre de terrain faut-il s'attendre ?

— Nous avons délimité une zone de recherches de cent cinquante kilomètres carrés à partir de l'endroit où on a perdu tout contact avec l'ES-1, et les Rangers, expliqua Chengzhu.

Il montra de nouveau la carte.

— Marco Polo serait passé par là lors de son fameux voyage, mais on est loin, très loin, des sentiers touristiques. C'est un quasi-no man's land. Le désert se termine ici et laisse la place à des canyons étroits et un labyrinthe de gorges. Vous avez une rivière, ici, le Xiangshu, dont l'importance et le débit est fonction des pluies. Un ruisseau ou un énorme torrent. Elle va se jeter dans ce lac, là, à la fin des canyons, près de Manakan. C'est à peu près tout.

— Et ça ? demanda Bolan en désignant un point situé juste au nord de la zone dont il avait été question. Qu'est-ce que c'est ?

— Une mine d'uranium, lui dit Chengzhu. Qui est aussi un camp de travail forcé. Ils y envoient des membres du Falun Gong, des étudiants dissidents, tous ceux qui n'ont pas l'heur d'être dans la ligne de Pékin. Les mesures de sécurité sont inexistantes ou presque, vu sa situation et le taux de mortalité très élevé, le plus souvent à cause des radiations.

— Une Sibérie avec un climat un peu plus doux, commenta Bolan.

— Tout à fait. Mais l'endroit ne devrait jouer aucun rôle dans votre mission.

Bolan observa la carte en silence, intégrant toutes les informations et les mémorisant. Il était prêt.

CHAPITRE XX

Province du Jiangsu, Chine.

À environ cent cinquante kilomètres au nord-est de l'Himalaya, la chaîne de la province du Jiangsu, quoique imposante, ne possédait pas de sommets capables de rivaliser en hauteur avec leurs cousins coiffés de glace du sud. Il y avait plus de ruptures, aussi, des brèches entre les montagnes qui rendaient plus aisé le passage entre l'Inde et la Chine. Des routes, pavées pour certaines, mais pour la plupart réduites à des voies rudimentaires vérolées de grosses pierres, traversaient ces étroits couloirs. Ces zones étaient les plus soumises à la surveillance minutieuse des gardes frontaliers des deux pays. Le trafic y était faible et irrégulier ; et après le coucher du soleil, il était rare que les gardes, des deux côtés, croisent plus qu'une poignée de voyageurs.

Cette nuit, il en allait autrement.

Malgré l'heure tardive, il y avait un engorgement aussi important qu'inattendu au poste frontalier de la passe de Kashgar, à un peu plus de soixante kilomètres au nord de Marjeelam. Tout le trafic provenait du côté chinois, et il s'agissait en grande partie de villageois des montagnes tibétaines voyageant par yack ou chameau. Apparemment, ils projetaient de rejoindre Marjeelam avant l'aube afin de pouvoir contempler pour la première fois de leur vie, en chair et en os, leur chef spirituel, avant qu'il rejoigne Dharmasala. Quand on leur annonça que le Dalai-lama avait déjà quitté Marjeelam, les villageois refusèrent de le croire ; et quand on leur expliqua en plus que la frontière était fermée à cause de tensions croissantes dans la région, ils ignorèrent tout autant les ordres qui leur étaient donnés de faire demi-tour et de retourner chez eux. Il y eut des échanges assez vifs, et bientôt des chants commencèrent de résonner dans la montagne.

— Liberté pour le Tibet ! criaient certains.

— Longue vie à Sa Sainteté ! lançaient d'autres.

Les gardes-frontières avaient de quoi s'occuper, pour une fois, notamment s'ils devaient contrôler toute la foule présente. La plupart des animaux accompagnant les voyageurs étaient surchargés de provisions, de paquets enveloppés dans de la toile ou roulés dans des tapis, le tout solidement arrimé par de la ficelle. Dans presque chaque cas, les chargements étaient assez importants pour éveiller les soupçons – on pouvait y avoir sans peine dissimulé des armes ou des objets de contrebande. Mais des inspections forcées ne réussirent qu'à soulever un peu plus la colère des villageois, et, bientôt, les gardes abandonnèrent leur tâche. Ils se retirèrent dans leur poste, espérant

que les manifestants seraient découragés par la vue des soldats qui se mettaient en place derrière des mortiers. En fait, cette démonstration de force ne fit qu'enflammer un peu plus les choses. Et les villageois commencèrent à lancer des pierres en même temps que leurs slogans.

Pour aussi spontanée qu'elle puisse paraître, cette altercation avait en réalité été soigneusement mise en scène par la C.I.A. Des indicateurs dissimulés parmi les villageois étaient en contact permanent avec l'agent Charles Chengzhu, lequel suivait ainsi de près la manifestation depuis la base aérienne voisine.

Et comme pour ajouter à la nervosité des gardes frontaliers, il y avait ce grondement permanent au-dessus de leurs têtes, dans le ciel plombé de nuages, causé non par un orage qui approchait mais par les avions américains et indiens qui faisaient depuis deux heures des allées et venues le long de la frontière. Les manifestants, qui avaient également remarqué ce ballet aérien, l'utilisaient à leur profit, pour provoquer les gardes.

— Ce n'est pas la place Tienanmen, ici ! cria un des meneurs en fixant les mortiers avec défi. Vous êtes surveillés ! Tirez-nous dessus, et les avions viendront à notre aide !

Quand il devint clair que la situation leur échappait complètement, les gardes appelèrent pour obtenir de l'aide. Des renforts furent bientôt envoyés, venus des postes frontières les plus proches et surtout des troupes qui patrouillaient dans les montagnes environnantes.

Après plus deux heures d'agitation grandissante, la manifestation commença à se calmer. Apparemment impressionnés par l'arrivée des renforts, les villageois cessèrent de jeter des pierres et ils commencèrent lentement à se disperser, pour rejoindre leurs villages. Leur retraite, toutefois, n'avait que fort peu à voir avec la démonstration de force des autorités chinoises ; plutôt avec le fait que le but de la manifestation avait déjà été atteint – à savoir attirer les troupes chargées de patrouiller dans les montagnes à ce poste frontalier. Et au moment même où les Chinois se félicitaient d'avoir su étouffer la manifestation, Mack Bolan, Frank Vitali et le petit groupe de Gurkhas népalais qui les accompagnaient franchissaient tranquillement la frontière.

Ainsi que l'avait dit Herman Schwarz, ils venaient de pénétrer dans la tanière du lion.

Bolan était, au sens propre, dans les nuages. Ils enveloppaient la montagne comme un épais brouillard, et même s'il n'avait toujours pas commencé à pleuvoir, le treillis du Guerrier était trempé autant à cause de la condensation que de la sueur. Comme Vitali, qui se frayait un chemin sur le terrain rocailleux à une vingtaine de mètres sur sa gauche, Bolan était armé d'une arbalète, une Unger Stinson Survivor, chargée et prête à servir. Trois traits étaient fixés à la crosse, pour un

rechargement rapide. Il avait son Desert Eagle à portée de main, dans son holster de ceinture, et l'irremplaçable Beretta 93-R sous son aisselle. Il portait dans le dos, en bandoulière, une version indienne du M-16. À la cuisse, un poignard de combat Kozar ; et à la taille, une cartouchière avec des munitions pour ses armes et trois grenades à fragmentation AN-3. Il était équipé de lunettes de vision nocturne qu'il avait remontées sur son front. Il les avait brièvement utilisées en franchissant la montagne, mais elles lui faisaient perdre son sens de l'orientation et il avait donc préféré s'en passer.

L'arsenal de Bolan, pour utile qu'il puisse se révéler, avait un prix. Son poids. Qui venait s'ajouter à celui de ses vêtements trempés et de son sac à dos contenant une gourde et des rations de nourriture, et augmentait encore l'effort qu'il lui fallait fournir pour essayer de s'habituer à l'altitude élevée. Ses poumons commençaient déjà à le faire souffrir dans leur recherche du peu d'oxygène que l'air pouvait leur fournir.

Mais, au moins, Vitali et lui étaient-ils maintenant dans la descente.

Les Gurkhas, comme on pouvait s'y attendre, demeuraient invisibles. Ils avaient pris la tête du convoi et disparu dans le brouillard juste après le franchissement de la frontière. Bolan se reposait sur la foi qu'ils n'étaient pas loin.

Le point d'insertion avait été choisi pour son éloignement d'avec le poste frontalier le plus proche, mais aussi parce que si la diversion créée à la passe de Kashgar n'avait pas réussi, toute cette zone était la moins visitée par les patrouilles, en raison de l'extrême instabilité du sol. Le flanc de la montagne était couvert par ce que certains appelaient le choss, un agrégat friable de petites pierres qui s'effritaient facilement sous le pied, et qui, dans le meilleur des cas, était un sacré désagrément pour celui qui marchait dessus. Régulièrement, Bolan était contraint de répartir avec soin son poids pour éviter de glisser et d'envoyer rouler des petits cailloux qui risquaient d'en entraîner d'autres et de déclencher un éboulis aussi bruyant que dangereux. C'était aussi pour cette raison qu'ils avaient décidé de se reposer sur des arbalètes : il suffisait d'une détonation pour déloger le choss et provoquer un glissement de terrain.

Bolan n'était pas le seul à provoquer ces petits éboulis. Tout autour de lui, il entendait le crépitement permanent de petites coulées, causées pour certaines par Vitali et les Gurkhas, et pour d'autres par le vrombissement des avions qui passaient au-dessus des nuages, ou même par la simple poussée de la gravité sur des amas de pierres peu à peu fragilisés par les éléments. Le bruit était éprouvant pour les nerfs, comme le craquement quasi simultané de centaines de phalanges. Mais Bolan y avait été préparé. Les Gurkhas lui avaient

expliqué que les Chinois surnommaient l'endroit la Popcorn Pass – « la passe Pop-Corn ».

Vitali et l'Exécuteur se retrouvèrent près d'un affleurement et ils firent une pause pour souffler, assis sur deux grosses pierres émoussées qui émergeaient de la terre comme des œufs géants. Tout comme Bolan, Vitali s'était passé de ses lunettes de vision nocturne.

— On n'est pas heureux, ici ? plaisanta-t-il.

— Une vraie promenade, répondit le Guerrier.

Il posa une main au-dessus de sa montre et éclaira le cadran pour voir l'heure, mais aussi consulter sa boussole intégrée. Leur plan consistait à descendre selon une trajectoire nord-ouest jusqu'à ce qu'ils atteignent la rivière Jiangsu. La rivière circulait dans un canyon étroit creusé de petites grottes situées à quelques mètres au-dessus du niveau de l'eau. Ils devaient atteindre ces grottes aux abords de l'aube. Les hommes s'y reposeraient jusqu'au lever du soleil et se retrouveraient au premier méandre de la rivière pour préparer la suite.

Du moins était-ce ce qui avait été prévu.

Peu après avoir repris leur marche, Bolan et Vitali se séparèrent de nouveau. Ils se retrouvèrent bientôt sous la ligne des nuages. Ce retour de la visibilité était la bienvenue, et le Guerrier en profita pour baisser les yeux vers le bas de la montagne ; il constata qu'il était à mi-chemin de la rivière, laquelle brillait faiblement au loin, serpentant sur plusieurs kilomètres avant de se perdre dans l'intérieur des terres.

Les nuages formaient comme un firmament dissimulant tout le ciel de la nuit. Dans le lointain, Bolan entendit les premiers grondements de tonnerre. Le bruit était plus fort que celui des avions et s'apparentait plutôt à des coups de canon très brefs. Portant son regard vers le nord, le Guerrier aperçut une flèche de lumière transpercer les nuages et se planter dans le sol désertique. L'orage se dirigeait vers lui. Luttant contre son envie de presser l'allure, il poursuivit son chemin.

Il avait parcouru quelques dizaines de mètres quand il entendit quelque chose, derrière lui, à une cinquantaine de mètres sur sa droite. Il s'arrêta et s'accroupit, écoutant avec attention. Quelques cailloux glissèrent à sa hauteur en rebondissant. Il chaussa ses lunettes de vision nocturne. Il savait que ça n'était pas Vitali, ni un des Gurkhas qui se seraient laissé rattraper. Et pas non plus un yack : les Tibétains lui avaient expliqué que les bêtes évitaient avec soin de s'aventurer sur ce terrain instable. Ce qui laissait une possibilité, fâcheuse. Et qui se confirma à travers les lentilles à infrarouges.

Plus haut, descendant furtivement en suivant l'espèce de sentier que Bolan avait tracé à travers le choss, il aperçut un garde en uniforme des patrouilles frontalières chinoises. Il n'était pas armé d'une arbalète, mais d'un arc et d'une flèche. La flèche était en place,

l'arc tendu. Et l'homme visait l'Exécuteur.

Celui-ci se jeta instinctivement vers l'avant. Une flèche passa en sifflant tout près de lui et ricocha sur des rochers, sur sa gauche. Pas question de donner une seconde chance à l'ennemi. Le Guerrier visa et tira. Le trait fila droit sur le garde, qui poussa un grognement et perdit l'équilibre.

Bolan récupéra rapidement une des fléchettes. Il la mettait en place sur l'arbalète quand une nouvelle coulée de pierres passa à sa hauteur. Il y en avait plus que tout à l'heure, elles étaient de taille plus importante et faisaient plus de bruit. La seconde suivante, le soldat blessé poussa un hurlement alors qu'une immense plaque de choss se descellait au-dessous de lui. Il fut aussitôt balayé, avec tous les cailloux qui l'entouraient. Un grondement toujours plus fort emplît l'air, tellement fort qu'il rendit presque inaudible le coup de tonnerre suivant.

En sentant le sol trembler sous ses pieds, le Guerrier arracha ses lunettes et lutta pour se redresser. Mais, déjà, l'avalanche déferlait droit sur lui.

CHAPITRE XXI

Bolan n'eut qu'une fraction de seconde pour réagir.

Le glissement de terrain était bien trop important pour qu'il puisse espérer s'en sortir en sautant sur le côté. Quant à tenter de le prendre de vitesse en courant dans la pente, c'était tout bonnement absurde. Tout ce qui lui restait, c'était faire son possible pour ne pas être enseveli. Il se redressa en faisant face au flot minéral et sauta aussi haut que possible alors que les pierres dévalaient la pente au-dessous de lui. Il retomba sur la coulée et batailla pour y rester. Du coin de l'œil, il aperçut Vitali qui se précipitait vers lui.

Mais celui-ci ne pouvait rien faire pour le Guerrier. Il l'appela, dans un cri, avant de devoir reculer.

Regardant autour de lui, Bolan se rendit compte que quelques-unes des plus grosses pierres chevauchaient comme un matelas les petits cailloux. Contrairement aux autres, qui roulaient et tournoyaient, elles donnaient plutôt l'impression de glisser sur place. Le Guerrier se jeta vers le plus proche, qu'il agrippa. Mais son poids pesa tant sur le rocher, qu'à son tour il commença de rouler, obligeant Bolan à le lâcher pour tenter sa chance avec un autre. À deux reprises il essaya, et à deux reprises il échoua, pour atteindre enfin son objectif avec un gros bloc – qui se trouvait être une portion de la roche affleurante près de laquelle Vitali et lui s'étaient reposés, et qui supporta son poids en continuant sa lente glissade. Même s'il était mitraillé sans répit par les pierres qui continuaient de débouler, le Guerrier eut le sentiment d'être en relative sécurité, pour un temps, dévalant le versant comme s'il se trouvait sur un surf en pierre.

L'avalanche continua d'enfler à mesure qu'elle descendait, soulevant le choss sur son chemin et s'en nourrissant. C'était bon pour Bolan, qui, non seulement était soulevé par la coulée, mais dérivait lentement sur le côté. Après plus d'une centaine de mètres, toutefois, le glissement de terrain arriva sur une portion de sol plus dur, trop dur pour alimenter la coulée. Au même moment, la pente de la montagne se fit moins forte.

Presque aussitôt, l'avalanche diminua en vitesse et en force. Un peu plus tôt, Bolan avait vu de gros arbres brisés comme des brindilles sous la violence dévastatrice de la coulée ; à présent, des arbres de même taille tenaient bon, obligeant même la coulée à se détourner. Chaque fois qu'elle en rencontrait un, elle était comme tranchée net par une lame et contrainte de se répandre sur une surface toujours plus importante. Bientôt, la crête de la vague minérale commença de

s'abaisser, et Bolan se sentit tiré vers l'arrière, vers le bord de la coulée. Très vite, il le savait, la plaque de roche sur laquelle il se trouvait allait toucher le sol et être alors propulsée vers l'avant, le balançant comme un novice qui s'essaie au rodéo.

Et ce n'était pas son unique motif d'inquiétude. La rivière était juste devant. Or, malgré la rapidité avec laquelle l'avalanche perdait en force, elle semblait devoir rester active assez longtemps pour atteindre l'eau. D'une manière ou d'une autre, le Guerrier devait se sortir de ce merdier.

En avisant d'autres arbres sur sa trajectoire, il décida de tenter sa chance. Resté à plat ventre sur son radeau de fortune durant pratiquement toute la descente, il se mit à genou et leva les bras en espérant qu'il passerait sous un arbre dont les branches les plus basses seraient à sa portée.

À première vue, la chance paraissait de son côté. À une vingtaine de mètres, devant lui ou presque, un vieux peuplier était penché en avant, comme pour venir à la rencontre de la coulée. Bolan banda tous ses muscles, les yeux rivés à une grosse branche qui se trouvait à environ trois mètres du sol.

Mais, à la dernière seconde, la coulée glissa au-dessous de lui. La plaque rocheuse sur laquelle il surfait suivit le mouvement et vira, fonçant droit sur le peuplier. Il y eut un effroyable craquement quand l'énorme bloc de roche percuta l'arbre. Son poids, ajouté à l'élan, était plus que le tronc ne pouvait supporter. Il céda tandis que Bolan était projeté en avant par la violence de l'impact. Et, au lieu d'agripper la branche, le Guerrier s'écrasa dessus, au niveau de l'épaule.

Le choc l'étourdit un instant. Quand il recouvra ses esprits, il était de nouveau en train de dévaler le versant de la montagne, à moitié enseveli par la coulée. En l'espace de quelques instants, il se retrouva emporté jusqu'au bord d'un canyon érodé au fond duquel bouillonnaient les eaux de la rivière Jiangsu. Quand il y fut précipité, il sentit l'eau glacée le submerger, puis tout devint noir.

Alors qu'il commençait de reprendre conscience, la première sensation de Bolan, assez vague, fut celle de l'eau qui venait clapoter contre lui. Un bain, songea-t-il confusément. D'autres pensées glissèrent dans son esprit, aussi épaisses que des nuages, un fouillis d'images et de souvenirs. Il ignorait où il se trouvait. Dans l'obscurité, environné par un enchevêtrement de broussaille et de bois flotté. L'eau s'infiltrait à travers ces débris. Pas très loin de là, il entendait la rivière. Et la pluie. Elle tombait à verse, mais pas sur lui. Quelque part, un coup de tonnerre claqua. Le son se répercuta tout autour de lui, avec une force assourdissante. Un éclair suivit de près. Et à la faveur de la lumière qui illumina un instant le paysage, il découvrit qu'il était couché sur une saillie de pierre, à l'entrée d'une grotte

située juste au-dessus du niveau de la rivière. L'eau rugissante entraînait sans arrêt dans la caverne.

Bolan essayait de comprendre ce qui avait pu se passer après qu'il avait basculé dans la rivière. Le courant avait dû l'emporter, puis le projeter sur le côté à la faveur d'un méandre. Mais combien de temps cela avait-il duré ? Était-ce ici qu'il était censé retrouver les autres ? Et où était Vitali ?

Il tenta de bouger, mais en fut incapable. Le fragment d'un tronc qui avait volé en éclat reposait en travers de ses jambes. Une partie de ce tronc était toujours immergée dans l'eau, agitée en tous sens par le courant, et le bois lui rongeaient les tibias comme une scie émoussée. Bolan rassembla toute la force qu'il put trouver en lui et se redressa en repoussant le tronc. Celui-ci glissa, et une branche lui gifla le visage alors que le courant emportait l'arbre.

Sans qu'il en soit absolument sûr, le Guerrier eut l'impression que le niveau de l'eau avait monté, depuis une minute. Aux aguets, il attendit l'éclair suivant. Quand il illumina le ciel et la terre, Bolan aperçut la rivière qui filait tout près de lui et entrevit la silhouette de la paroi du canyon, de l'autre côté de l'eau. Il distinguait et entendait la pluie plus clairement, à présent. L'orage ne faiblissait pas. Peut-être même l'averse gagnait-elle en intensité. Or, si la pluie continuait de faire enfler la rivière, celle-ci allait bientôt sortir de son lit et inonder la grotte qui lui servait provisoirement de refuge. Que ce soit ou non le point de rendez-vous avec les autres, il lui était impossible d'y rester.

Lentement, Bolan se redressa. Son corps n'était que douleur. Mais il était vivant, en un seul morceau, ce qui était déjà en soit un prodige. Il avait aussi une mission à accomplir.

La grotte était assez petite, et il dut s'accroupir pour faire l'inventaire de son arsenal. Il avait perdu l'arbalète, ainsi que le M-16 et sa ceinture avec les grenades et les chargeurs. Et son Beretta !

Ce qui lui laissait son poignard et le Desert Eagle. Son téléphone portable, lui aussi disparu, était probablement en train d'émettre son signal sous une profonde couche de pierres. Comme Grimaldi, Bolan avait perdu toute possibilité d'établir un contact avec le reste du monde. Il était seul et livré à lui-même.

Le Guerrier jeta un coup d'œil à l'intérieur de son sac à dos resté accroché à ses épaules. L'eau était entrée à l'intérieur, détrempant ses rations alimentaires. Seules étaient encore utilisables sa gourde et des barres protéinées, enfermées dans un sachet imperméable avec des allumettes et une petite lampe de poche. Affamé, Bolan déchira le papier d'une des barres et la mangea rapidement, la faisant suivre de quelques gorgées d'eau.

Une vague passa par-dessus le rebord de la caverne et ajouta

encore de l'eau à la piscine qui se formait autour de lui et dans laquelle il trempait jusqu'aux genoux. Il n'avait vraiment plus beaucoup de temps devant lui.

Bolan tâtonna dans l'obscurité, pour se frayer un chemin au milieu des débris, suivant les parois de la grotte afin de trouver une autre issue. Il n'y en avait pas. Il revint donc vers la bouche de la caverne et tendit la main. Une pluie diluvienne lui mitrailla les doigts alors qu'il palpait la paroi du canyon, au-dessus de lui. Aucun point de prise, et donc aucune possibilité pour lui de se hisser, avec l'espoir de rejoindre un point plus élevé.

Le tonnerre gronda à travers la vallée encaissée, suivi très vite par un autre éclair. Bolan profita de la lumière pour se faire une idée de ce qui l'attendait. La rivière, d'un marron très sombre, devait faire une douzaine de mètres de largeur. Un tronc passa, emporté par le courant, et le Guerrier dut reculer pour l'éviter alors qu'il venait violemment rebondir contre l'entrée de la grotte.

Bolan baissa les yeux sur les débris qui jonchaient le sol. Des brindilles et des petites branches, en majorité, mais aussi des branches de dimension plus importante – dont trois d'un diamètre comparable à celui de sa jambe.

Sans perdre de temps, il repoussa les brindilles et les branches les plus petites, ne conservant que celles qui pourraient lui servir à confectionner un semblant de berceau. Il retira ensuite sa veste de camouflage et récupéra son poignard. En quelques minutes, il eut découpé sa chemise en longues bandes, avec lesquelles il fixa les grosses branches les unes aux autres. Il utilisa les plus petites afin de combler les espaces. À la fin, comme il l'espérait, il se retrouva avec une manière de radeau de la longueur de son corps et de la largeur de ses épaules. Quant à savoir si celui-ci serait en mesure de supporter son poids, c'était un autre problème.

Avançant dans l'eau dont le niveau continuait de monter, il poussa son embarcation de fortune jusqu'à la bouche de la grotte. Ses yeux s'étaient parfaitement adaptés à l'obscurité, à présent. Il se tint à l'entrée et scruta la rivière, dans l'attente du bon moment. Au bout de quelques minutes, il distingua un arbre déraciné qui arrivait sur lui. Il était plus petit que le précédent, mais visiblement plus lourd, car en grande partie immergé dans l'eau boueuse.

Bolan attendit jusqu'à la toute dernière seconde, et il plongea de la grotte, son radeau plaqué contre lui. Il atterrit au milieu du feuillage qui, ainsi qu'il l'espérait, le soutint sans trop de problème. Le Guerrier disparut un très court instant sous la surface de l'eau, avant d'émerger. Le radeau était bien en place, sous son torse, ce qui lui permit d'avoir les mains libres pour acquérir une prise solide sur le tronc. Il n'avait plus grand-chose à faire, sinon s'efforcer de tenir bon et laisser la

nature faire ce que bon lui semblerait.

CHAPITRE XXII

La rivière se frayait un chemin plus profondément dans la vallée encaissée en entraînant Bolan avec elle. Même s'il lui était difficile d'entendre les grondements du tonnerre par-dessus le rugissement sauvage du courant, le Guerrier eut l'impression que les claquements de la foudre étaient moins violents, qu'ils s'espaçaient. Et lorsque les éclairs illuminaient le ciel, c'était dans son dos. Bientôt, la pluie perdit elle aussi en intensité. L'orage s'enfonçait dans les montagnes.

La rivière, toutefois, coulait toujours avec autant de force. Au bout d'un certain temps, sans doute des kilomètres, elle décrivit une boucle assez brusque, et l'embarcation précaire de Bolan se trouva entraînée vers un amas de bois, accumulé au creux du méandre. Les parois escarpées du canyon, au-dessus, n'offrant toujours aucune prise, le Guerrier resta immobile et attendit que l'arbre qui le portait toujours dépasse lui-même l'obstacle. L'eau était glacée, et ses jambes commençaient à s'engourdir. Mais là encore, il ne pouvait rien y faire.

Au bout de quelques minutes, l'arbre finit par se libérer et se laissa de nouveau entraîner par le courant. Environ un kilomètre et demi plus tard, le Guerrier sentit la rivière accélérer sa course. De l'écume fit son apparition à la surface, de même que des roches qui affleuraient.

Il entra dans une zone de rapides.

Au-dessous de lui, l'arbre commença de se disloquer lentement. Ses branches percutaient les roches, menaçant chaque fois de faire chavirer Bolan. Le Guerrier s'enfonçait dans l'eau, et ses genoux percutèrent à plusieurs reprises de gros cailloux qu'il n'avait pas vus venir, lui arrachant des grimaces de douleur. Il s'avança autant qu'il put vers l'avant et essaya de gagner du temps tandis qu'il scrutait le paysage, devant lui, à la recherche d'une opportunité à saisir.

Les assauts des rochers étaient sans merci. Chaque fois qu'il en percutait un, il avait l'impression d'être heurté par un camion. Après un choc particulièrement violent, il ne ressentit plus rien du tout du côté gauche ; et lorsqu'une autre collision suivit presque aussitôt, le Guerrier eut le souffle coupé.

Étourdi, il songea que la lutte était inégale, que le combat était perdu pour lui. Il était sur le point de rendre les armes, quand il comprit que les rapides se faisaient soudain moins agressifs. L'arbre, enfin, en traversa un dernier, aux allures de cascade, qui le déposa dans un lac.

Tout autour de lui, l'eau était calme, soudain. Bolan se servit d'un

bras comme d'une rame tandis que les sensations revenaient peu à peu dans l'autre, et avança lentement vers le bord. Il était à bout de souffle. Ses poumons étaient en feu.

Épuisé, il dut marquer une pause alors qu'il avait parcouru la moitié du chemin. Se glissant dans l'eau, il se tourna sur le dos, étalant les mains et les jambes pour faire la planche et se laisser dériver. Les yeux perdus vers le ciel, il vit la lune apparaître dans une trouée de nuages. Il aperçut aussi un petit avion. Un appareil de surveillance, pensa-t-il. Il doutait que qui que ce soit puisse le voir, mais, par mesure de sécurité, il se laissa couler, ne laissant que sa tête sortir de l'eau. Puis avec des mouvements lents, pour éviter de faire des remous, il nagea jusqu'au bord du lac.

La rive était caillouteuse. Une fois sorti de l'eau, Bolan alla se réfugier sous un bosquet de petits arbres. Bientôt, le vrombissement étouffé de l'avion disparut.

Un vent léger fit frissonner les arbres. Torse nu, couvert d'égratignures sanguinolentes, Bolan frémit aussi, en même temps qu'une impression désagréable le traversait. Il venait de songer à la remarque de Li, juste après qu'on avait tiré sur le Colwyss qui les transportait, les laissant livrés à eux-mêmes dans la jungle, aux environs de Marjeelam.

Ça craignait, songea-t-il.

Il s'assit, appuyé contre un arbre, et vida sa gourde, avant d'engloutir la dernière de ses barres protéinées. Il était en train de réfléchir à la suite des opérations, tout en luttant contre son corps qui l'exhortait au repos et au sommeil, quand la brise souffla de nouveau, charriant avec elle une odeur fétide et écoeurante. Une odeur que Bolan connaissait trop bien.

Celle de la chair putréfiée.

Sortant son pistolet de son holster, il se leva et huma l'air. L'odeur provenait de derrière lui, juste au-delà de la ligne des arbres. L'orage avait dû éviter les environs du lac, car le sol était relativement sec ; et alors qu'il s'était aventuré d'une vingtaine de mètres dans les broussailles, Bolan vit des empreintes de bottes. Il posa son pied près de l'une d'elles. C'était sensiblement la même taille.

Une pensée lui traversa fugitivement l'esprit, le souvenir d'un blitz vieux d'une dizaine d'années alors que Jack Grimaldi et lui s'étaient retrouvés à partager la même chambre dans un motel. Le matin, Grimaldi avait par mégarde chaussé une des boots de Bolan. Il ne s'était pas aperçu de son erreur, sur le moment. Jusqu'à ce qu'il veuille mettre son autre chaussure et s'avise que c'était le même pied.

— Non, fit Bolan dans un souffle.

Non, ça ne pouvait pas être ça.

Il s'avança rapidement et suivit les empreintes, dépassant un

massif de grandes fleurs sauvages pour se retrouver dans une clairière. À une trentaine de mètres, les rayons du clair de lune éclairaient un corps, couché sur le ventre, face contre terre.

Retenant son souffle, Bolan rejoignit le cadavre. Ou du moins, ce qu'il en restait. Des vautours ou des corbeaux avaient déchiqueté les vêtements du mort pour ensuite s'attaquer à sa chair. Tout son dos avait été nettoyé jusqu'à l'os, et il demeurait assez peu de choses de sa jambe droite. La décomposition des tissus avait commencé, d'où l'odeur.

Bolan chercha un bâton et retourna doucement le cadavre.

Le visage du défunt avait été dévoré en partie ; il n'en subsistait que les cartilages et les os du crâne. Mais ce n'était pas Grimaldi.

Quelques mèches de cheveux blonds et raides, coupés en brosse, étaient visibles sur une partie épargnée du cuir chevelu. Grimaldi était brun et avait les cheveux frisés. Et il ne portait pas de plaques d'identification. Or, l'homme qui gisait à terre les avait toujours, accrochées à une chaîne passée à ce qui restait de son cou.

Bolan donna un petit coup sur les plaques et braqua sa lampe électrique dessus.

« Harmon Brown ! U.S. Air Force. »

Un des Rangers portés disparus.

Bolan se redressa lentement et éteignit sa lampe. Il commença à faire le tour de la clairière à la seule lumière de la lune. Il trouva d'autres empreintes, laissées par des boots plus petites, ainsi que des dizaines de douilles, pour la plupart du même calibre. Le Guerrier en ramassa une pour l'examiner. Elle provenait d'un AK-47, le fusil d'assaut de prédilection des soldats chinois. À quelques pas, près d'un amoncellement de rochers, il y avait deux cratères noircis, causés très probablement par des grenades ou des mortiers.

Cela faisait beaucoup pour un seul homme, songea Bolan sans joie. Les autres devaient être tout proches, apportant leur horrible contribution à l'odeur de mort qui emplissait l'air.

Bolan constata que les empreintes menaient en direction des rochers. Il les suivit, et s'arrêta au bout de quelques pas. Quelque chose avait bougé, derrière les grosses pierres.

Le Guerrier changea de trajectoire et alla se réfugier derrière l'arbre le plus proche. Il braqua le Desert Eagle et attendit.

Le bruit se poursuivait.

Quelques instants plus tard, un animal apparut en trotinant. À cause de l'obscurité, il était difficile pour Bolan de dire s'il s'agissait d'un chien sauvage ou d'un chacal. Plutôt la seconde hypothèse, décida-t-il en avisant le bras humain que l'animal tenait dans sa gueule. Il était exclu que le Guerrier attire l'attention en lui tirant dessus. Il se contenta de ramasser quelques pierres, qu'il balança dans

sa direction. L'animal s'immobilisa et regarda autour de lui, hésitant, en se demandant sans doute s'il devait abandonner son dîner. La pierre qui l'atteignit violemment au flanc décida de la suite. Il poussa un gémissement déchirant et décampa.

Bolan sortit du couvert de l'arbre qui l'abritait et s'avança, retenant son souffle. Comme il l'avait craint, il découvrit derrière les rochers non pas un, mais quatre hommes, aux corps disloqués dans des postures grotesques. À l'exception de celui qui avait eu le bras arraché par le chacal, ils étaient en meilleur état que leur copain, dans la clairière. Mais ils n'avaient ni boots ni armes. Derrière eux, le Guerrier repéra les traces d'un camp improvisé : l'herbe était tassée, et des boîtes de conserve et des papiers d'emballage traînaient là.

Bolan tenta d'imaginer ce qui avait pu se passer. L'explication la plus plausible était que les hommes avaient établi leur camp ici, sans se douter que l'ennemi était tout proche. Brown avait dû s'éloigner des autres, peut-être pour aller chercher de l'eau dans le lac, ou patrouiller. Il avait été repéré et suivi jusqu'au camp, loin de soupçonner qu'il signait alors sa propre perte et celle de ses camarades. À voir les cratères et les douilles, les Chinois avaient frappé très vite, violemment, sans laisser la moindre chance aux Rangers de vraiment réagir. Un vrai massacre. Si par hasard les Chinois avaient perdu des hommes dans la bataille, ils les avaient emportés après le combat.

Le Guerrier avait tout de même du mal à comprendre comment les Rangers avaient pu se laisser avoir aussi facilement. Camper si proches les uns des autres allait à l'encontre de ce qu'on leur apprenait à l'entraînement. En outre, ils auraient difficilement pu choisir un pire endroit. D'accord, ils s'étaient installés derrière les rochers et ils avaient sans doute posté une sentinelle pour guetter le moindre signe d'une approche ennemie par le lac. En même temps, ils s'étaient eux-mêmes acculés dans un coin. Derrière eux, les parois du canyon montaient pratiquement à la perpendiculaire. Difficile de trouver un endroit plus favorable à l'ennemi, qui n'avait eu qu'à tranquillement vider les chargeurs de ses armes. Quelle que soit l'explication, ils l'avaient emporté avec eux dans la mort. Et tout ce que Bolan pouvait faire à présent pour eux, c'était réunir leurs plaques d'identification. Aussi macabre que cela puisse paraître, il savait d'expérience que c'était une source de réconfort pour les familles.

Il se mit aussitôt au travail, avant de s'interrompre lorsqu'il s'aperçut que les blessures des Rangers n'avaient pas toutes été causées par des balles ou des morsures de carnivores. Les hommes n'avaient plus d'oreilles, et il leur manquait des doigts, les auriculaires, tous sectionnés au moyen d'une lame tranchante.

Les Chinois avaient gardé des souvenirs.

Une rage glacée submergea Bolan tandis qu'il finissait de collecter les plaques et les rangeait dans son sac à dos. Il avait envisagé de récupérer un uniforme sur un des cadavres, mais après la découverte des mutilations, il ne put s'y résoudre. Les hommes avaient déjà été délestés de leurs boots. Morts ou pas morts, il n'était pas question pour lui de priver aussi l'un d'eux de sa dignité, en le laissant nu face aux éléments. Au lieu de quoi, se raidissant contre la terrible odeur de putréfaction, il rapprocha lentement les corps les uns des autres, mettant chacun dans une position de gisant, et il les couvrit de toutes les pierres qu'il trouva pour les protéger des prédateurs.

Une fois ce rituel macabre achevé, l'Exécuteur se tint un instant, épuisé, devant la sépulture. S'il n'était pas dans ses habitudes de prier, il avait la conviction intime qu'il y avait, quelque part, une puissance supérieure ; il offrit aux morts un instant de silence, leur souhaitant de trouver la paix et l'honneur dans le monde qui les attendait.

Il retourna ensuite dans la clairière, plein de résolution. Non, les Rangers ne seraient pas morts en vain !

Repoussant la fatigue qui menaçait de l'écraser, Bolan baissa les yeux sur les empreintes qui l'avaient amené jusqu'au site du massacre. D'autres partaient vers l'est, s'éloignant du lac pour s'enfoncer dans la végétation dense qui s'épanouissait à la base du canyon. Le Guerrier les suivit et distingua bientôt les traces d'un sentier ; il le suivit, empli d'une détermination féroce.

Il espérait avoir une chance, rien qu'une, de montrer à ceux qui avaient pris les Rangers en embuscade de quelle manière il avait gagné le surnom que lui donnaient certains.

L'Exécuteur.

CHAPITRE XXIII

Une fois franchie la portion noyée sous la végétation, le sentier montait en décrivant des lacets incessants pour atteindre le sommet de la paroi du canyon. Le sol était ferme, ce qui changeait agréablement Bolan du choss qui l'avait détourné de sa mission initiale. Il se demanda comment s'en sortaient Vitali et les Gurkhas. Il était possible qu'en atteignant un point élevé, il puisse se repérer et trouver le moyen de les rejoindre.

Il observa une pause alors qu'il arrivait en vue du sommet, et jeta un coup d'œil vers le bas, essayant de garder l'endroit à la mémoire ; si tout se passait bien, il arrangerait le rapatriement des Rangers, qui pourraient bénéficier aux États-Unis d'une sépulture digne. De là où il se trouvait, il ne voyait pas celle qu'il leur avait réalisée avec les moyens du bord ; les arbres la lui cachaient. Il voyait le lac, en revanche, de même que la cascade qui se jetait dedans. De l'autre côté de la gorge, il lui sembla distinguer un faible dôme de lumière. Se remémorant la carte topographique qu'il avait longuement étudiée à la base, il fut intrigué. La source de cette lumière ne pouvait être que Manakan, mais s'il s'en rapportait à la description que lui avait faite l'agent Chengzhu, la ville – presque un village – était aussi petite qu'éloignée. Et même s'ils avaient l'électricité, Bolan doutait qu'il y ait assez de foyers pour produire une telle lumière.

Ce qui laissait la mine d'uranium. Mais, sauf erreur, elle était indiquée sur la carte à des kilomètres au nord de la zone des recherches. Était-il possible qu'il ait été entraîné aussi loin par le courant de la rivière alors qu'il était inconscient ? L'hypothèse lui semblait impossible. Il y avait forcément une autre explication.

Il laissa la question dans un coin de son esprit et se concentra sur des questions plus immédiates. Il avait des crampes dans les jambes à cause de l'ascension. Il se massa brièvement les mollets, avant de repartir. Enfin, il en termina avec l'ascension, et se retrouva sur une vaste plaine aride, ponctuée de nombreuses petites collines et monticules. Les empreintes avançaient tout droit à travers la plaine, vers l'éminence la plus proche.

Ça n'était pas bon pour lui, songea l'Exécuteur. Il ne pouvait décemment pas espérer aller jusque là-bas sans se faire repérer par les sentinelles qu'on avait sans doute postées en hauteur.

Bolan était en train de se demander comment il allait résoudre la situation, quand il sursauta en entendant un chien aboyer. Il se tourna sur la droite et vit l'animal, à une quarantaine de mètres de lui, devant

plusieurs dizaines de bêtes imposantes. Elles ressemblaient à des chèvres, mais avaient la taille de bœufs.

Des yacks.

Tandis que Bolan observait le troupeau, son gardien se détacha des bêtes, monté sur un cheval noir. Il cria quelque chose au chien, puis fit claquer ses rênes et lança sa monture. Le chien le suivit en bondissant.

À l'évidence, l'homme ne l'avait pas vu. Le Guerrier rebroussa chemin lentement et entreprit de redescendre le sentier qu'il avait escaladé quelques instants plus tôt. Si jamais le chien attaquait, il n'aurait pas d'autre choix que de l'abattre, de même que son maître, s'il le fallait.

Le chien, d'une race à poils longs inconnue de Bolan, continua sa course, avant de s'arrêter brusquement, sans pour autant cesser d'aboyer. Il était visiblement dressé pour signaler toute menace à son maître, plutôt que d'attaquer. Le Guerrier conserva son arme braquée sur l'animal, avant de la déplacer vers le gardien de troupeau qui s'approchait, un vieux fusil à silex en main. Mais Bolan releva aussitôt son doigt de la détente, car le gardien n'était qu'un gamin d'à peine dix ans.

Apparemment aussi surpris que Bolan, il ne fit aucun geste pour diriger son fusil vers le Guerrier. Il se contenait de le fixer d'un regard interrogateur. Torse nu, couvert de crasse et de sang, Bolan le fixait également.

Pendant un moment, aucun d'eux ne parla. Et ce fut le gamin qui brisa le silence, dans un anglais hésitant.

— Tu es Rambo ? demanda-t-il.

— Ouais, et je suis en mission, répondit Bolan sans hésiter.

— Contre les soldats ?

Il y avait une note d'espoir dans la voix du garçon.

Bolan hocha la tête.

— Ils ont tué des gens, expliqua-t-il. Des hommes bons.

— Ils ont tué mon père, déclara le gamin. Dans le camp de travail.

— Par ici ?

Et l'Exécuteur tourna les yeux vers le dôme de lumière, de l'autre côté du canyon.

Le garçon hocha la tête à son tour. Apparemment, il y avait non seulement l'électricité à Manakan, mais aussi assez de films en provenance de Hollywood pour que le gamin ait pu apprendre un peu d'anglais par lui-même. Il choisissait ses mots avec soin, dans le but évident d'impressionner un de ses héros de film favori, qui venait comme par miracle de se matérialiser devant ses yeux.

— Les soldats sont venus dans mon village pour chercher des gens du Falun Gong, expliqua-t-il. Mon père leur a dit de les laisser tranquilles, qu'ils ne faisaient de mal à personne.

— Et c'est pour ça qu'on l'a envoyé dans un camp de travail ?

— Ils ont dit qu'il était mort à cause d'un accident. Mais mon père était fort. Ma mère dit qu'ils mentent. Qu'ils l'ont tué. Je la crois.

— Ton père appartenait au Falun Gong ? demanda Bolan.

Le garçon secoua la tête.

— Non. Mais il pensait qu'il fallait les laisser tranquilles.

— C'est pour ça que tu t'occupes du troupeau, maintenant ? Parce que ton père est mort ?

— On se relaie avec mon frère. Il a huit ans.

— Les hommes qui ont fait ça doivent être punis, déclara Bolan. Tu sais où ils sont ?

Le gamin, qui montait son cheval sans selle, avec une simple couverture posée sur la croupe de l'animal, se tourna et désigna une des collines.

— Là-bas, indiqua-t-il, avant de soulever son fusil, qui paraissait immense à côté de lui. Je les aurais bien tués, mais j'ai peur. Et s'ils me tuent, ma mère sera encore triste.

— Je pense que tu peux m'aider, lui dit Bolan. Et ta mère sera fière de toi.

— Elle est déjà fière de moi. Mais je suis d'accord pour t'aider.

— Alors, dis-moi : qu'est-ce que les soldats font, quand tu passes à côté d'eux avec tes yacks ?

— Parfois, ils rient. Ils montrent mon fusil et ils font comme si je leur avais tiré dessus. Ils tombent et se relèvent en riant encore plus.

Bolan éprouvait de la compassion pour le garçon, et il avait des scrupules à l'utiliser, mais il pensait que cela devait être possible sans l'exposer au danger.

— Tu es loin d'eux, quand ils se moquent de toi ? interrogea-t-il.

— Il y a de l'herbe sur les collines, expliqua le gamin. Ils me laissent y amener mes bêtes pour brouter. De cette façon, ils savent que je suis assez près pour les voir quand ils se moquent de moi.

— Je pourrais faire le nécessaire pour qu'ils arrêtent, suggéra Bolan. Comment tu t'appelles ?

— Avil.

— Alors, voici mon plan, Avil...

Le Guerrier exposa l'idée qu'il avait en tête, puis il suivit le garçon en direction du troupeau. Il prit garde à rester au plus près du cheval, de façon à ce que personne ne puisse le voir depuis la colline. Le chien resta à son côté, comme s'il ramenait une tête de bétail égarée vers les autres. Quand ils eurent rejoint les yacks, Avil passa entre les bêtes en les observant avec soin. Il semblait toutes les connaître individuellement. Il finit par désigner l'un des plus gros yacks.

— Yaru pourra te porter, déclara-t-il.

Bolan examina l'animal ; c'était celui qu'il aurait lui-même choisi.

Son pelage paraissait plus épais que celui des autres, et le Guerrier avait le sentiment qu'en se mettant bien à plat sur la bête, il pourrait le monter sans se faire repérer. En guise de précaution supplémentaire, il demanda à Avil de lui prêter la couverture qui lui faisait office de selle. Le gamin se souleva aussitôt et l'arracha.

— Ma mère en a fait présent à mon père avant que les soldats l'emmène, expliqua-t-il. Elle est... spéciale.

— J'en prendrai soin, lui promit Bolan en passant la couverture sur lui à la manière d'une cape.

Elle était d'une teinte sombre, voisine de celle du pelage du yack. Elle dissimulerait le Guerrier lorsqu'il chevaucherait le dos de l'animal.

Il leur fallut un moment pour rejoindre les collines. Bolan avait donné pour instruction au garçon de ne pas aller tout droit vers leur objectif, afin de ne pas éveiller les soupçons. Le yack sentait très fort, mais la puanteur n'avait rien de commun avec celle que Bolan avait dû supporter lorsqu'il avait improvisé une sépulture aux Rangers. Et c'était un petit prix à payer.

Alors qu'ils se rapprochaient, il jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule de l'animal ; il constata que la colline, en plus de l'herbe, était hérissée de très nombreux buissons. Parfait, pensa-t-il.

Dès que les yacks eurent atteint leur objectif, ils s'égaillèrent d'eux-mêmes et se mirent aussitôt à brouter. Bolan, lui, resta immobile sur le dos de Yaru, à l'affût du moindre signe d'activité au sommet. Apparemment, les gardes ne s'étaient inquiétés ni des aboiements du chien ni de l'apparition des yacks. On était en pleine nuit, et Avil avait précisé que ces abrutis avaient l'habitude de se moquer de lui le jour, pour être certains qu'il les voyait bien.

Dès qu'il eut la certitude que la voie était libre, Bolan glissa du dos de Yaru et prit ensuite le temps d'aller rendre sa couverture au gamin. L'index posé sur les lèvres, pour lui signifier le silence, il le salua de la main. Assis bien droit sur son cheval, le visage rayonnant, Avil lui rendit son salut.

Bolan passa d'un buisson à l'autre tandis qu'il escaladait le versant de la colline, son pistolet à la main. Il arrivait à proximité du sommet quand il surprit un bref éclat de lumière sur sa droite, à une vingtaine de mètres. Une des sentinelles était en train d'allumer une cigarette. Son visage fut brièvement éclairé, puis il éteignit son allumette et la jeta sur le côté, tout en crachant de la fumée, le regard perdu vers la plaine.

Bolan glissa sans bruit le Desert Eagle dans son holster, avant de se pencher et de sortir son poignard de son fourreau. Il le garda derrière son dos, afin d'éviter tout reflet sur l'acier de la longue lame crantée. Il quitta le buisson et gravit en silence la pente jusqu'au sommet.

Il n'était plus qu'à un mètre cinquante de l'ennemi quand la sentinelle sembla sentir sa présence. Sans lui laisser le temps de se retourner, l'Exécuteur se jeta en avant et plaqua aussitôt sa main gauche sur la bouche du garde. Dans le même mouvement, il soutint le type pour éviter qu'il ne tombe et lui cisaila la gorge, tranchant net l'œsophage et les cordes vocales. Le sang jaillit de l'artère qu'il avait sectionnée dans le mouvement. Bolan amena alors doucement le garde jusqu'au sol et pesa de tout son poids sur lui, attendant que la vie déserte ses yeux incrédules.

CHAPITRE XXIV

Ils étaient quatre soldats à avoir établi leur camp de l'autre côté de la colline, à mi-pente. L'un était mort, maintenant, un autre était endormi, à moitié enfoui dans un vieux sac de couchage de l'armée. Les deux derniers étaient accroupis devant une lampe à pétrole réglée au minimum, qui dispensait juste assez de lumière pour leur permettre de jouer aux cartes. Alors qu'il s'en approchait, Bolan les entendit rire. Ils parlaient en chinois, mais, de temps à autre, le Guerrier saisissait un mot d'anglais.

— Embuscade ! lança l'un d'eux à un moment, se moquant visiblement du cri qu'ils avaient entendu lorsqu'ils avaient donné l'assaut aux Rangers.

Les autres gloussèrent.

Sur le cadavre du premier garde, Bolan avait récupéré le AK-47 avec sa baïonnette, ainsi que des jumelles de nuit. Doucement, il écarta les hautes herbes et regarda dans les jumelles. Son sang se mit à bouillonner quand il découvrit les autres salauds sur la grosse roche plate qui leur servait aussi de table de jeu. À défaut de jetons, ils jouaient avec les trophées récupérés sur les cadavres des Rangers. Devant chaque homme, il y avait ainsi des montres, couteaux de poche et autres chevalières. Alors qu'un des gardes avait distribué les cartes, les deux joueurs misèrent, et Bolan s'aperçut que ces pourris le faisaient avec les oreilles et les doigts de leurs victimes.

L'Exécuteur contint sa rage. Il continua d'avancer, passant du couvert de l'herbe haute à celui d'une espèce de haie naturelle qui se trouvait à moins de dix mètres du camp improvisé. Les deux joueurs de cartes avaient leurs fusils d'assaut à portée de main, appuyés de part et d'autre de la roche. Pas question pour Bolan de leur laisser une chance de les utiliser. Dès qu'ils eurent leurs cartes en main, il passa à l'action.

Se redressant pour mettre un genou en terre, il fit aller son bras vers l'arrière et lança son poignard. La lame crantée, déjà rouge de sang, tournoya dans l'air, finissant sa trajectoire dans le torse du garde qui faisait face au Guerrier.

Sans rien comprendre de ce qui lui arrivait, le type bascula vers l'arrière et tomba du rocher plat sur lequel il était installé. L'autre se tourna en même temps qu'il portait la main vers son AK-47. Mais Bolan était déjà sur lui, et il lui plongea de toutes ses forces la baïonnette du fusil d'assaut entre les côtes, la tordant sur elle-même à deux reprises. Le type mourut quasi instantanément.

Avec une économie de mouvements parfaite, le Guerrier retira la baïonnette et acheva le premier d'un coup en plein cœur.

Le troisième venait d'ouvrir les yeux. Il luttait pour s'extraire de son sac de couchage quand Bolan se tourna vers lui et lui balança la crosse du AK-47 en plein crâne. Le soldat s'écroula, inconscient.

Mais Bolan le voulait vivant. Il le laissa là où il était et revint à la roche plate sur laquelle les autres jouaient aux cartes à son arrivée. La lampe lui permit d'avoir un aperçu du macabre butin avec lequel les autres salauds misaient. Retirant sa gourde de son sac, il fit assez de place pour y entreposer les quelques effets des Rangers.

Une des montres attira en particulier l'attention de Bolan. Il s'agissait d'un modèle coûteux plaqué or, avec bracelet en cuir, qu'il reconnut aussitôt. Il la retourna et lut l'inscription qui y était gravée : « À Jack. Ses parents, avec amour. »

L'Exécuteur était en train d'évaluer les conséquences de cette découverte quand il entendit du bruit juste derrière lui. Il plongea sur sa droite, instinctivement. Comme il se réceptionnait par terre, deux détonations claquèrent dans la nuit, et une balle vint ricocher sur la grosse pierre plate, puis sur le réservoir de la lampe à pétrole. L'autre coup feu provoqua un grognement de surprise.

Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, Bolan vit un soldat chinois tourner et laisser tomber son pistolet en même temps qu'il s'écroulait dans l'herbe. Le type avait dû s'éloigner des autres pour patrouiller et il était revenu en entendant le bruit occasionné par le bref affrontement de Bolan avec les deux joueurs de cartes.

Restait à savoir qui avait tiré sur le Chinois.

Bolan trouva la réponse en levant les yeux. Là-haut, se découpant sur la lune, il reconnut la silhouette du jeune gardien de troupeau, son fusil à silex en joue.

Le Guerrier se redressa et se précipita vers l'endroit où le quatrième garde avait basculé, hors de vue. Le type était couché par terre, immobile. Du sang s'écoulait du trou hideux qu'il avait à la joue gauche. Cette fois il n'avait pas fait semblant d'être touché par Avil. Et il ne riait plus du tout.

Quand l'unique survivant des quatre sentinelles revint à lui, il se retrouva plaqué au sol, les bras et les jambes écartés et tenus en place par des baïonnettes entrecroisées. Le moindre mouvement et les lames tranchantes lui rentraient dans la chair. Impossible pour lui de tenter quoi que ce soit. Bolan lui pointa le canon du Desert Eagle entre les yeux. Avil se tenait en retrait, tremblant. Bolan n'aimait vraiment pas l'idée de devoir obliger le gamin à assister ainsi à l'interrogatoire, mais il avait besoin d'un interprète.

Le prisonnier regarda au-delà de Bolan et découvrit ce qu'il était advenu de ses copains. Il fixa alors le Guerrier avec haine.

Celui-ci tint la montre de façon à ce que l'autre la voie, puis il demanda à Avil :

— Dis-lui que je veux savoir ce qui est arrivé au pilote.

D'une voix peu assurée, Avil traduisit la question. Le garde se contenta de regarder la montre sans rien dire.

— Repose-lui la question.

Avil obéit. Et l'autre refusa encore une fois de parler.

— Retourne-toi, ordonna Bolan au garçon.

Celui-ci s'exécuta sans discuter. L'Exécuteur se pencha et plongea plus profondément en terre une des baïonnettes. La lame entama le poignet du prisonnier, qui hurla de douleur avant de marmonner quelque chose.

— Il dit qu'il va parler, traduisit Avil sans se retourner.

Le Guerrier relâcha la pression sur la baïonnette, puis répéta la question, en chinois cette fois – répétant phonétiquement les paroles du garçon. Pour être bien sûr de se faire comprendre, il approcha un peu plus la montre du visage du prisonnier.

L'autre répondit très vite. Et Avil traduisit.

— Il dit qu'il a eu la montre au marché noir. Il ne sait rien de cette histoire de pilote.

— Tu mens ! cria Bolan, fou de rage.

L'autre répondit en criant lui aussi, avec colère.

— Il assure qu'il dit la vérité, expliqua Avil.

Le Guerrier lui ordonna de garder le dos tourné.

Posant la montre, il récupéra le poignard qu'il avait déjà utilisé sur deux des autres gardes et saisit la main droite du prisonnier, lui écarta les doigts, et, d'un seul coup, il lui trancha l'auriculaire. L'autre hurla et s'agita, se coupant un peu plus sans le vouloir aux baïonnettes entrecroisées qui le clouaient au sol. Bolan ignore ses glapissements et lui présenta le doigt sectionné devant les yeux.

— Dis-lui que ça aussi, je l'ai eu au marché noir, lança-t-il à Avil.

Le gamin tourna légèrement la tête et parla au prisonnier. L'autre arrêta ses hurlements de douleur le temps de répondre.

— Il dit qu'ils ont trouvé les cadavres de soldats américains et qu'ils ont pris dessus ce qu'ils pouvaient.

— Je suis déjà au courant, pour les soldats ! répliqua Bolan. Je lui parle du pilote ! Le pilote de l'avion-espion !

Avil traduisit. Malgré sa douleur, le Chinois refusa de coopérer. Il marmonna quelques mots.

— Il dit qu'il sait seulement pour les soldats. Il n'a jamais entendu parler d'avion ou de pilote.

— menteur ! gronda Bolan.

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et s'aperçut qu'Avil essayait de regarder ce qui se passait.

— Retourne-toi ! lui commanda-t-il.

Le gamin s'exécuta, l'air penaud. L'Exécuteur revint au prisonnier, sur lequel il se pencha. Lui pressant avec force la paume de la main gauche sur l'arête du nez, pour lui tenir la tête en place, il approcha alors son poignard près de l'oreille du garde et entailla légèrement la chair. Le regard rivé à celui de l'homme, il répéta grossièrement la question qu'avait déjà posée Avil.

L'autre jura, puis lâcha quelques mots chargés de colère. Il avait finalement consenti à dire la vérité, annonça le garçon, qui précisa :

— Il dit qu'ils l'ont amené au camp de travail.

* *

*

Le Chinois, ayant enfin craqué, se laissa aller dans une sorte de logorrhée tardive. Il affirma n'avoir aucune connaissance des circonstances dans lesquelles l'avion de Grimaldi avait atterri – si ce n'était qu'on avait retrouvé l'appareil à un peu moins de deux kilomètres au nord, dans une étroite vallée creusée entre deux collines. En compagnie des hommes que Bolan venait de tuer, il s'était retrouvé parmi les premiers sur place et avait pris sa montre. Ils avaient gardé le prisonnier jusqu'à l'arrivée de leurs supérieurs, à bord d'un camion sur lequel le drone devait être chargé. Grimaldi et l'ES-1 avaient été dirigés sur-le-champ vers le camp de travail.

— Demande-lui si le pilote était blessé, fit Bolan.

Avil posa la question, et le garde secoua la tête, avant de murmurer quelques mots.

— Il dit que non, traduisit Avil. Il était en bonne santé, quand ils l'ont emmené.

— Et où est-ce qu'il a été emmené précisément, dans ce camp de travail ?

Quand le garçon eut énoncé la question en chinois, l'autre secoua encore la tête. Il affirmait avoir révélé tout ce qu'il savait.

Bolan décida d'en rester là. Même s'il brûlait de poser d'autres questions sur le massacre des Rangers, il était en possession de l'information la plus importante. Il devait se mettre en mouvement sans attendre. Mais avant cela, il devait veiller à ce que le soldat ne puisse pas établir un lien entre Avil, ou qui que ce soit d'autre du village, et ce qui venait de se passer ici.

— Retourne à ton troupeau et attends-moi, ordonna Bolan au garçon. Ça ne prendra que quelques minutes.

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Vas-y ! insista le Guerrier avec fermeté. Tout de suite.

Le gamin obéit.

Dès qu'il se retrouva seul avec le garde, Bolan se tourna vers son prisonnier, toujours étendu par terre et cloué au sol par les

baïonnettes. Le type le fixa et se mit à parler à toute vitesse. Au désespoir qui emplissait les yeux, Bolan comprit qu'il l'implorait, le suppliait de ne pas le tuer.

Tout en sachant que l'autre ne pouvait pas le comprendre, l'Exécuteur déclara :

— Même s'il y avait un moyen pour moi de te livrer aux autorités, tu ne passerais sans doute jamais en jugement pour ce que tu as fait à ces hommes, là-bas.

D'un geste de la main, il indiqua la direction du canyon où le massacre avait eu lieu.

— Tes supérieurs laisseraient filer, peut-être même que tu aurais droit à une médaille. Ce qui ne nous laisse qu'une justice possible.

De son autre main, il s'empara d'un des AK-47 prolongés par une baïonnette et il le leva, crosse en l'air, comme s'il était sur le point de planter un poteau.

Ignorant les vagissements du soldat, Bolan fit redescendre le fusil, et la baïonnette transperça le torse du Chinois, le tuant net. Le Guerrier, avec méthode, retira les autres baïonnettes, avant de déshabiller le cadavre, auquel il ne laissa que ses sous-vêtements. Il fit de même avec les autres, les laissant là où ils se trouvaient.

Lorsqu'il eut terminé, il entassa les vêtements près de la roche plane et la lampe à pétrole posée dessus. Il dévissa celle-ci et versa toute l'essence qu'elle contenait sur les uniformes. Il y en avait d'autre dans un bidon de dix litres, entreposé quelques mètres plus loin dans une caisse avec des provisions. Bolan dévissa le couvercle et rejoignit le campement, où il déversa l'essence sur les corps, le sol et les buissons environnants. Lorsque le bidon fut vide, il l'abandonna et s'intéressa à l'émetteur-récepteur qu'il avait vu, posé sur une caisse. Il n'avait évidemment pas les dons d'Herman « Gadgets » Schwarz en électronique, et il ne comptait donc même pas essayer de contacter Vitali ou les Gurkhas. Il se contenta de fracasser la radio contre les rochers.

Il ne lui restait plus qu'une chose à faire.

Récupérant plusieurs dizaines des petites pierres qui bordaient la fosse creusée pour le feu, près de la caisse de provisions, il les arrangea pour former un anneau, puis il utilisa son poignard et traça un message dans la terre. Les pierres étaient là pour s'assurer que le message ne serait pas dénaturé par le feu.

Le Guerrier recula et prit les allumettes qui se trouvaient dans son sac. Il mit d'abord le feu à la pile d'uniformes. Les flammes s'élevèrent aussitôt, s'accompagnant d'une épaisse fumée noire. Et, en l'espace de quelques secondes, le feu se répandit sur le sentier d'essence que Bolan avait dessiné par terre.

Il laissa les flammes faire leur œuvre. Le temps que les militaires

viennent voir l'origine de la fumée, il n'y aurait plus que des cadavres calcinés, et le message de l'Exécuteur, qui désignait clairement le coupable de cette tuerie : non pas les villageois, mais un soldat américain désireux de punir le massacre de ses compatriotes.

En s'éloignant, l'Exécuteur murmura les quelques mots qu'il avait tracés sur le sol : « La vengeance est une saloperie. »

Quand il rejoignit Avil, le garçon contemplait les flammes et la fumée avec un mélange d'effroi et d'admiration.

— Je suis désolé que tu aies eu à voir ça, lui dit Bolan.

— C'était comme un film. J'ai pensé que je m'étais peut-être trompé, mais tu es vraiment Rambo.

Bolan passa à autre chose.

— Tu m'as sauvé la vie, Avil. Merci.

Il fit jurer le secret au garçon. Sa vie, lui expliqua-t-il, de même que celles de sa mère et de son frère dépendaient de son silence sur ce qui était arrivé.

— À personne, insista le Guerrier. Maintenant, il faut que tu rentres. Mais j'ai un dernier service à te demander.

— Lequel ?

— Est-ce que tu peux retourner au village sur le dos de Yaru ?

Intrigué, le garçon fronça les sourcils.

— Mais j'ai mon cheval...

Bolan tendit alors une pleine poignée des billets qu'il avait récupérés sur les cadavres des soldats, auquel il ajouta une liasse de dollars.

— Et moi, j'ai besoin de ce cheval, dit-il. Je te l'achète.

CHAPITRE XXV

Le trajet prit plus longtemps que prévu. Avil lui avait parlé d'un sentier qui passait à l'écart d'autres avant-postes militaires situés aux alentours du canyon. Évidemment, le sentier en question se révéla très sinueux, empruntant de surcroît des terrains assez traîtres : des ravins abrupts, des torrents encombrés de rochers ou encore des étendues de sable fin instable. Le cheval du garçon était vieux et peu habitué à des conditions aussi rigoureuses, et le Guerrier dut à plusieurs reprises s'arrêter pour lui permettre de se reposer. Les indications d'Avil se révélèrent aléatoires, comme son anglais, et Bolan se perdit plusieurs fois, incapable d'apercevoir les repères que le garçon lui avait recommandé de suivre.

Au bout du compte, il lui fallut plus de six heures pour parcourir les cinquante kilomètres.

Si Bolan avait les jambes sérieusement irritées, le cheval souffrait, lui aussi, et il avait commencé à clopiner après avoir vaincu une ascension difficile. Le Guerrier était descendu afin d'examiner les sabots de l'animal. Il avait perdu un fer. Bolan l'avait conduit jusqu'à un terrain moins rude, avant de le libérer au bord d'un pré dans lequel paissait du bétail. Il espérait que quelqu'un remarquerait le cheval et s'en chargerait, ou, mieux, qu'il saurait trouver le chemin qui le conduirait vers son petit propriétaire.

Il couvrit les derniers kilomètres à pied, suivant une piste étroite envahie par les ronces. Le matin était arrivé sans qu'il ait vraiment eu droit à un lever de soleil. Le ciel était plombé, avec des nuages sombres qui promettaient de la pluie.

Bientôt, il aperçut le dernier point de repère dont lui avait parlé Avil, un pic qui transperçait la végétation comme une flèche. Encouragé, alors qu'il craignait de s'être définitivement égaré, Bolan se mit à courir, malgré la pente, et quand il atteignit la base du pic, il eut pour la première fois un aperçu du camp de travail et de la mine d'uranium.

Les deux sites étaient adjacents, tous deux ceints par un haut grillage surmonté de fils barbelés. La lumière que Bolan avait aperçue de loin la nuit précédente provenait de lampes halogènes, montées sur des poteaux eux-mêmes fixés sur le toit des tours de guet qui s'élevaient régulièrement sur le périmètre du camp. Bolan comprit que ces lampes n'étaient pas seulement là pour la sécurité. Si ce camp de travail était à l'image de tous ceux qu'il connaissait, les prisonniers étaient sans aucun doute obligés de travailler vingt-quatre heures sur

vingt-quatre, par roulements.

Utilisant les jumelles qu'il avait récupérées sur le cadavre d'une des sentinelles, le Guerrier aperçut une équipe près de l'entrée des mines. Les hommes utilisaient des pelles pour transvaser la terre et le minerai qu'elle contenait depuis les wagonnets jusqu'au plateau d'un grand camion. Même s'il ne voyait pas d'usine de raffinage, Bolan se doutait qu'il y en avait probablement une à proximité ; le minerai récupéré dans la mine serait broyé, traité, puis converti par une centrifugeuse en hexafluorure d'uranium, un composé utilisé dans les réacteurs nucléaires qui, s'il était enrichi à quatre-vingt-dix pour cent, se retrouvait aussi dans les têtes nucléaires.

La C.I.A. n'avait pas fait état de lien entre la mine et les supposées démarches secrètes de la Chine pour constituer des stocks destinés à son arsenal nucléaire ; Bolan, pourtant, savait qu'il devait y avoir un lien. Il savait aussi que malgré le traitement indispensable pour augmenter la volatilité du minerai extrait de la terre, celle-ci contenait toujours des substances radioactives. Les gardes devaient également en être conscients, qui assistaient au chargement en se tenant à distance. Comme l'Exécuteur s'y attendait, les travailleurs devaient affronter quant à eux les dangers de leur besogne sans vêtements de protection ni masques pour filtrer la poussière toxique qui s'élevait en nuages légers chaque fois qu'une pelletée atterrissait dans le camion.

Bolan pensa de nouveau à Vitali et aux Gurkhas. Il les avait cherchés durant sa longue chevauchée, sans noter le moindre signe de leur présence. À présent qu'il avait atteint sa destination, il ne voyait pas l'intérêt de les attendre. Il devait mener sa guerre à son terme.

Il s'était choisi comme arme un des fusils d'assaut des soldats. Mais il était évident qu'il n'aurait pas à lui seul raison de tout le dispositif de sécurité du camp. Ce serait pour plus tard, avec des effectifs plus importants. En l'état actuel des choses, ses chances étaient minces de pouvoir atteindre Grimaldi ; et encore plus minces de le libérer.

Avil connaissait le chemin pour atteindre le camp parce qu'il était allé, avec sa mère et deux cousins, rendre visite à son père. Officiellement, les visites étaient interdites, mais les gens du village de Manakan, qui avaient pour la plupart des proches emprisonnés, avaient trouvé le moyen de contourner cette interdiction. Sur un côté du camp, avait expliqué Avil, la végétation poussait jusqu'à la clôture, qu'elle traversait, pour s'étendre jusqu'à l'endroit où s'élevaient les tentes en toile dans lesquelles s'entassaient les détenus. À certaines heures de la journée, en général durant les pauses que les gardes observaient au moment des relèves, les prisonniers avaient une opportunité de se glisser discrètement dans les hautes broussailles pour un bref rendez-vous avec leur famille.

Pour Bolan, c'était sans doute là le meilleur moyen d'entrer dans le

camp sans se faire remarquer.

Deux rivières – dont l'une était un bras de la rivière Jiangsu et l'autre un affluent – coulaient de part et d'autre du camp minier, qui prenait du coup l'allure d'une luxuriante oasis dans un désert aride. Tandis qu'il faisait le tour du camp de travail, Bolan put ainsi se dissimuler derrière de hauts acacias, s'aidant aussi de grosses haies de chardons. Heureusement dépourvu de brindilles traîtresses, le sol lui permettait de progresser en silence. En certains endroits, le chardon et ses feuilles en pointe étaient montés à l'assaut des arbres qui s'élevaient là, atteignant les branches les plus hautes. Ce chardon avait tendance à retomber, pour former de grands massifs, difformes, qui semblaient prendre vie au moindre souffle de vent. Plusieurs fois, Bolan se figea et braqua son AK-47 vers l'un d'eux en pensant avoir repéré un sniper dans les arbres. Quelques oiseaux provoquèrent aussi de fausses alarmes.

Ainsi qu'Avil le lui avait expliqué, cette végétation dense atteignait la clôture qui encerclait le camp, formant comme un écran tandis qu'elle se glissait entre les mailles du grillage, avant de dégringoler jusqu'au sol de l'autre côté. Cette végétation était particulièrement dense en un point situé entre les deux tours de guet les plus proches. C'était là que les villageois se rendaient pour leurs rendez-vous clandestins. Leurs passages répétés avaient creusé une sente à l'intérieur du massif, ce qui leur permettait de traîner près de la clôture sans être vus des sentinelles postées dans les tours. Bolan savait qu'une pince coupante aurait été un don des dieux, mais, une fois qu'il eut atteint la clôture, il espéra que la pointe dentelée de son poignard ferait l'affaire, qu'il pourrait cisailler le grillage et se glisser à l'intérieur.

Il se trouvait à une trentaine de mètres de la clôture quand il vit une sorte de caverne végétale creusée dans l'entrelacs de chardons. Il découvrit aussi, à sa grande surprise, que des villageois étaient entassés à l'intérieur – une femme et deux jeunes enfants. Trouvant refuge derrière un massif de rhododendrons, il attendit. Il allait leur accorder quelques minutes, avec l'espoir qu'ils s'en iraient sans qu'il ait eu à les approcher. Il craignait que l'un d'eux pousse un cri en l'apercevant et signale du même coup leur présence aux gardes.

En fait, les villageois avaient déjà été repérés. Moins d'une minute après qu'il s'était installé derrière les rhododendrons, Bolan vit des soldats converger vers la caverne naturelle. Ils étaient quatre, en binômes, tous armés de AK-47. Et les villageois, eux, étaient totalement inconscients de ce qui se passait.

Les deux premiers soldats s'arrêtèrent alors qu'ils ne se trouvaient plus qu'à quelques mètres du passage. Ils attendirent l'arrivée des autres, puis les quatre hommes levèrent leurs fusils et se préparèrent à

faire feu.

Bolan n'envisagea pas une seconde d'assister à ce massacre sans rien faire. Se redressant, sans plus chercher à se cacher, il pressa la détente de son AK-47. Il arrosa les deux gardes les plus proches, en plein torse, avant de diriger le fusil d'assaut sur les deux autres, qui n'eurent pas le temps de répliquer. En quelques secondes, les quatre hommes se retrouvèrent au sol.

Mais rien n'était joué. D'autres allaient accourir pour voir ce qui se passait, attirés par la courte fusillade. Bolan vit la femme et les enfants regarder de son côté, pétrifiés de terreur. Le Guerrier attira d'un geste leur attention, désignant par-dessus son épaule le sentier.

— Allez ! s'écria-t-il. Vite !

S'ils ne comprirent probablement pas les mots, ses gestes durent faire sens. Attrapant chacun des enfants par le poignet, la femme sortit en trompe de la végétation et courut vers Bolan. Au même moment, des coups de feu claquèrent depuis une des tours de guet. Bolan pivota et répliqua. La tour était tout juste à portée du fusil d'assaut, mais le destin, comme pour compenser les plans contrariés de l'Exécuteur, lui permit d'atteindre d'au moins une balle la sentinelle.

L'homme disparut, et Bolan pivota aussitôt vers l'autre tour. Il ne tira pas, toutefois : la cible était trop éloignée. Il se mit à courir dans la direction opposée à celle qu'avaient prise la femme et ses enfants. Et comme il l'espérait, c'est sur lui que se concentrèrent les tirs, ce qui donna aux villageois un peu plus de temps pour fuir. Les balles mordaient la végétation, tout autour de lui et, malgré la trajectoire zigzagante qu'il avait adoptée, il se rendait bien compte que les projectiles ennemis se rapprochaient dangereusement. Il avait sans doute sauvé les villageois ; lui, en revanche, avait choisi la pire des options.

Il avait parcouru une cinquantaine de mètres, quand une jeep militaire apparut, passant à travers les chardons dégoulinant des arbres. Il y avait un autre véhicule derrière, lui-même suivi d'une troisième voiture, avec chaque fois trois hommes à bord. Les deux premières jeeps étaient équipées de Gatling 7.62 tandis que, dans la troisième, un flingueur en uniforme serrait entre ses mains ce qui ressemblait à un fusil à pompe antiémeute.

Bolan était bien conscient qu'il n'avait aucun moyen d'échapper. Il était à découvert, complètement piégé. Mais il n'avait pas pour autant l'intention de se rendre. Lorsque les deux dernières jeeps s'éloignèrent de la première pour se déployer, le Guerrier vida dessus son AK-47 ; dans l'une il abattit le soldat installé à l'arrière, et dans l'autre le conducteur. À ce moment-là, la première jeep était déjà presque sur lui.

L'Exécuteur récupérait son Desert Eagle quand le soldat armé du

fusil antiémeute visa et balança une balle en cuir lestée de plomb. Aux États-Unis, on les appelait les « numb-nuts », en référence à la partie de l'anatomie que les policiers visaient pour maîtriser les suspects incontrôlables. L'Exécuteur se prit le projectile plus haut, en plein front.

Il y eut un craquement sourd et, pour la seconde fois en l'espace de quelques heures, il sombra dans le puits noir de l'inconscience.

CHAPITRE XXVI

Quand il revint à lui, Mack Bolan était étendu sur le sol en terre d'une cellule sombre. Les Chinois lui avaient retiré ses boots, sa montre et son sac à dos, ne lui laissant que son pantalon en loques. S'asseyant, il passa la main sur la bosse de la taille d'un œuf de pigeon qu'il avait sur le crâne. La tête emplie d'une douleur lancinante, il regarda autour de lui.

Les murs étaient recouverts de crépi et il n'y avait pas de fenêtre. Une minuscule flèche de lumière brillait à travers une grille de ventilation, située juste au-dessous du plafond. Sur la droite du Guerrier, il y avait une ouverture étroite, sensiblement de la même taille, à la base de la lourde porte de bois, par laquelle on avait fait passer un petit plateau en plastique sur lequel se trouvait un croûton de pain et un petit bol à moitié plein d'une eau tiède et trouble.

Bolan songea aussitôt qu'on ne l'avait pas tué pour la même raison qu'il avait lui-même épargné le dernier garde, dans le canyon. Les Chinois voulaient l'interroger. La nouvelle du massacre des sentinelles avait dû arriver jusqu'ici. La direction du camp devait chercher des réponses à cette affaire, et on devait le considérer comme le plus susceptible d'apporter ces réponses.

Son estomac vide et affamé gargouilla, mais il régnait une telle odeur dans la cellule, mélange de sueur, d'urine et d'excréments, qu'il en avait l'appétit coupé. Ignorant le plateau, il se leva lentement et marcha jusqu'au mur opposé, le corps traversé d'ondes de souffrance à chacun de ses pas. La grille de ventilation était trop haute pour qu'il puisse voir à travers, mais il décida qu'il devait se trouver quelque part à l'intérieur du camp de travail.

Il fit quelques pas dans la cellule, avant de se rasseoir, le dos contre le mur. La balle était dans leur camp. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était attendre. Il resta à regarder le mur qui lui faisait face, s'endormant dans la minute, décidé à reprendre des forces dans l'attente du premier interrogatoire.

Une heure ou deux plus tard, il fut réveillé par un bruit venu de l'extérieur. Une main passa sous la porte et retira le plateau. L'instant d'après, il y eut un cliquetis de clés, suivi du claquement du pêne de la serrure. La porte s'ouvrit, livrant passage à un soldat en arme, suivi d'un homme plus âgé, en uniforme d'officier.

— Vous êtes réveillé, dit-il. Très bien.

Il parlait couramment anglais, avec un léger accent.

— Colonel Rance Pollock, déclara aussitôt Bolan, en utilisant un

pseudonyme usé.

Il donna aussi un numéro d'immatriculation bidon.

— Bonjour, colonel Pollock, répondit l'officier d'un ton aimable.

Il fit signe au soldat qui se trouvait derrière lui de fermer la porte, puis il enchaîna :

— Nous avons quelque chose en commun. Je suis colonel, moi aussi. Colonel Mishu, pour vous servir. Vous vous doutez de la raison de ma visite, j'imagine ?

Bolan ne répondit pas.

— Auriez-vous l'amabilité de tendre les mains devant vous ?

Comme Bolan restait silencieux et immobile, le soldat s'avança et balança la crosse de son fusil d'assaut. Bolan avait vu venir le coup et il se pencha sur la gauche. La crosse lui frôla quand même le crâne, juste au-dessus de l'oreille droite, le déséquilibrant. Le soldat était un balèze, approximativement de sa taille, mais il devait faire au moins dix kilos de plus – dix kilos de muscles. Il était rapide, aussi. Il poussa Bolan contre le sol et lui tordit un bras derrière le dos. Le Guerrier ne chercha pas à se défendre. Il gardait ses forces pour une autre bataille, où il aurait des chances de l'emporter.

Le colonel Mishu vint s'agenouiller à côté de lui et renifla ses mains, avant de se redresser, satisfait.

— Pétrole, dit-il en faisant signe au soldat de lâcher Bolan.

L'autre obéit aussitôt et alla se poster devant la porte. Il souriait, visiblement content de lui. Bolan l'ignore et rejoignit la position qu'il occupait l'instant d'avant, prêt à encaisser tout ce que l'autre salaud pourrait distribuer.

— Est-ce que les mots « La vengeance est une saloperie » signifient quelque chose pour vous ? interrogea Mishu.

Bolan affronta tranquillement son regard.

— Colonel Rance Pollock, dit-il, avant de répéter le numéro d'identification qu'il avait déjà donné.

Mishu soupira.

— Vous êtes tellement prévisibles, vous autres Américains.

— Colonel Rance Pollock, répéta Bolan.

— Pas de numéro d'identification, cette fois ?

— Colonel Rance Pollock.

Mishu semblait assez peu perturbé par le manège du Guerrier. Le soldat, lui, avait cessé de sourire et il s'était même avancé, prévoyant sans doute qu'on allait de nouveau lui demander de s'occuper du prisonnier. Mais le colonel tendit le bras, pour lui signifier de rester à sa place.

— Nous n'arriverons à rien comme cela, déclara-t-il. Si vous voulez bien nous excuser un moment. Nous serons très vite de retour.

Quand la porte claqua sur les deux hommes, Bolan ferma les yeux,

inspira lentement, puis laissa ses poumons se vider lentement. Sa douleur à la tête était toujours là, doublée d'une migraine. Mais ce travail sur le souffle était juste un moyen de penser à autre chose qu'à la douleur. Il répéta l'exercice durant plusieurs minutes. Jusqu'au moment où il entendit de nouveau la clé dans la serrure.

La porte s'ouvrit. Et l'homme qui entra n'était ni le colonel Mishu ni son gorille.

C'était Jack Grimaldi.

* *

*

— ... et c'est vraiment devenu épataant quand ces deux Migs me sont tombés dessus, soupira Grimaldi.

Le pilote ne semblait pas du tout entamé, physiquement et moralement, par son épreuve. Il était aussi bronzé et en bonne santé que d'ordinaire.

Il racontait à Bolan les circonstances qui l'avaient conduit à effectuer un atterrissage forcé à bord de l'avion-espion ES-1 en y mettant un humour très british. Dès qu'ils s'étaient retrouvés seuls dans la cellule, les deux hommes avaient rapidement cherché des micros. Ils n'en avaient pas trouvé. Néanmoins, par mesure de sécurité, ils s'étaient rencognés contre le mur le plus éloigné de la porte et de la grille d'aération. Et, tout en parlant, ils grattaient le crépi afin de couvrir leur conversation si jamais on les écoutait d'une manière ou d'une autre.

— J'ai senti les ennuis, poursuivit Grimaldi, alors j'ai commencé par verrouiller les missiles air-air. Et quelques secondes plus tard, bing, plus rien dans le cockpit. Mais rien de rien. Les instruments ne répondaient plus. Impossible de faire partir les missiles. J'étais dans une sacrée merde – à vingt mille pieds d'altitude histoire de pimenter un peu l'affaire.

— Ce n'était pas le système d'armement, lui assura Bolan.

Et il expliqua de quelle manière l'avion avait été saboté à la base de Marjeelam, avant de livrer un rapide résumé de tous les épisodes qui l'avaient conduit ici, depuis sa panne de voiture dans les environs de Collier Springs, et de toutes les découvertes qu'il avait pu faire au hasard de coïncidences de plus en plus surprenantes.

— Ouah ! s'exclama Grimaldi. Et moi qui pensais que j'avais dû tirer sur la rallonge ou quelque chose de ce genre...

— Tu ne pouvais rien faire. Si ce n'est poser le drone en un seul morceau.

— Ça, c'était plutôt du gâteau. Ce bébé est si léger que j'ai pu le manœuvrer comme un planeur, en jouant avec les courants et les fonctions de gouvernail dont je disposais. Le plus pénible, c'était de me dire que les Migs pouvaient à tout instant me transformer en

passoire à coup de 30 mm.

— Sauf qu'ils voulaient l'avion intact. Pour des raisons évidentes.

— De ce point de vue, je les ai aidés du mieux que j'ai pu. Il a fallu que je me pose sans train d'atterrissage. Je te laisse imaginer comment j'ai été secoué, dans ma petite capsule...

— Je connais la suite, dit Bolan.

Il parla à Grimaldi de sa rencontre avec les gardes qui étaient arrivés les premiers à l'ES-1, après son atterrissage.

— C'est là-dessus qu'ils aimeraient me faire parler, ajouta le Guerrier. Ils veulent avoir l'assurance que je suis bien leur homme, histoire de voir qui rira le dernier. Où est le drone, à présent ?

Grimaldi haussa les épaules.

— La dernière fois que je l'ai vu, on le chargeait sur un camion. Il y a tout à parier qu'ils sont allés le mettre à l'abri dans un endroit discret, pour y être examiné par des spécialistes.

— Et qui sait, ajouta Bolan en hochant la tête, il se pourrait qu'ils aient aussi les plans qui vont avec.

— Semaine de promotion sur les ES-1 ! marmonna Grimaldi.

— Et maintenant ? Où es-tu ? Dans le camp de travail ?

— Dans leurs suites VIP réservés aux fauteurs de troubles les plus récalcitrants. Tu ne les as probablement pas vues, parce qu'elles sont dans une sorte de bunker construit dans la colline la plus proche des baraquements. Ils m'ont mis au fond du couloir. Les chambres sont aussi coquettes que la tienne. Je ne sais pas trop pourquoi ils nous font partager celle-ci, d'ailleurs. Quelqu'un avait peut-être réservé la mienne et il a donc fallu que je la libère...

— Je te crois sur parole, répondit Bolan avec un demi-sourire.

Le colonel Mishu se montra environ cinq minutes plus tard. Cette fois, il était accompagné de deux soldats, le second encore plus impressionnant que le premier. Il devait faire plus de deux mètres pour cent cinquante kilos. Et, comme son copain, il devait fréquenter assidûment la salle de musculation. Des biceps aussi gros que des melons semblaient sur le point de faire craquer le tissu de sa chemisette. Le premier garde lui chuchota quelque chose en désignant Bolan, et le nouveau détailla le Guerrier comme si celui-ci allait lui tenir lieu de dîner.

— J'ai été ravi de constater que vous vous connaissez bien, tous les deux, dit le colonel à Bolan et Grimaldi. Cela rendra les choses plus faciles pour tout le monde.

— Colonel Rance Pollock, lança Bolan d'un ton railleur.

— Soldat de première classe Orville Wright, dit aussitôt Grimaldi, sur le même registre.

— Ils se ressemblent comme deux gouttes d'eau, murmura Mishu, sans s'adresser à quelqu'un en particulier. On dirait presque deux

frères...

D'un geste posé, il porta la main à son côté et sortit son arme de service, un vieux revolver Colt .45, avec une crosse incrustée de nacre.

— Il est beau, n'est-ce pas ? demanda-t-il. Il vient de Corée. Un présent d'un de vos pères, sans doute...

Bolan, pas plus que Grimaldi, ne mordit à l'hameçon. Ils restèrent l'un comme l'autre immobiles, dans l'attente de la suite. Mishu contempla avec admiration le revolver, avant de le tourner lentement vers Grimaldi. Dans son autre main, il tenait la montre qu'on avait offerte au pilote à la fin du lycée, et qui avait changé plusieurs fois de propriétaire depuis l'atterrissage de l'ES-1. Mais le colonel n'avait pas l'intention de la lui rendre.

Il se tourna vers Bolan.

— Voici ce que je vous propose : vous avez trente secondes pour parler. Après, je tire sur votre ami.

CHAPITRE XXVII

— Trente secondes, répéta le colonel Mishu, commençant du même coup le compte à rebours.

L'Exécuteur le regarda d'un air impassible, sans rien dire. Derrière Mishu, les deux poids lourds eurent un petit sourire.

— Vingt-cinq secondes.

Le Guerrier conserva son impassibilité ; il resta silencieux.

— Vingt secondes, annonça peu après le colonel.

Cette fois, ce fut Grimaldi qui prit la parole, avec calme, en s'adressant à Mishu.

— Dites, colonel, j'imagine qu'on ne joue pas trop aux échecs, dans ce coin ?

Mishu croisa son regard.

— Où est-ce que vous voulez en venir ?

— Je suis un pion que vous pourriez transformer en dame, répondit Grimaldi d'un ton égal. Descendez-moi, et vous aurez sacrifié cette dame. Et pour quoi ?

Le colonel réfléchit un instant à la question.

— Pour la satisfaction de voir l'expression de votre ami une fois qu'il se sera pleinement rendu compte que son silence vous a coûté la vie, expliqua-t-il, avant d'ajouter : Dix secondes.

Bolan, qui se tenait jusque-là très droit, desserra les genoux et commença à tendre les muscles de ses jambes, reportant imperceptiblement son poids de ses talons à la plante de ses pieds. Sa mâchoire n'avait pas bougé. Son regard restait rivé à celui de Mishu. Et ses lèvres étaient toujours scellées.

Le Chinois tira vers l'arrière le chien du vieux Colt .45.

— Cinq secondes.

— D'accord, d'accord, c'est bien lui qui a tout fait ! s'exclama soudain Grimaldi.

Et il se mit à parler très vite, comme un homme qui a peur.

— Il m'a tout raconté ! Je vous donnerai tous les détails que vous voulez ! Mais ne braquez plus ce flingue vers moi, je vous en prie !

Mishu accorda un court instant de réflexion à cette requête. Et alors que le compte à rebours arrivait à son terme, il détourna le revolver du front de Grimaldi, pour le braquer sur l'entrejambe de Bolan. Le chien était toujours tiré vers l'arrière.

— J'attends, dit-il à Grimaldi.

— Vous voulez savoir ce qui s'est passé la nuit dernière, c'est ça ? Eh bien, c'est lui, voilà tout.

— Je veux des détails, déclara froidement Mishu.

— D'accord. Il s'est amené et il a fait le truc. Il a pris son temps. Il avait envie de bien en profiter, vous voyez. Mais d'après ce qu'il m'a dit, elle était plutôt consentante.

Mishu fronça les sourcils.

— Elle ?

— Oui, ta mère. En fait, elle gémissait si fort qu'elle a réveillé tous les voisins.

Le visage du colonel vira au rouge et il mit à trembler. Comprenant qu'on s'était moqué de lui, il reporta son arme sur Grimaldi.

Bolan choisit ce moment pour passer à l'action. Il fit effectuer un mouvement de torsion à son corps, et sa jambe droite partit. Le pied emporta le poignet de Mishu, qui lâcha le Colt. Le revolver fit feu en même temps qu'il s'envolait et la balle traça une belle cicatrice sur le mur, derrière la tête de Grimaldi.

Les réflexes du pilote étaient presque aussi vifs que ceux du Guerrier. Il s'élança, l'épaule en avant. Il pesait dans les soixante-quinze kilos, soit à peine la moitié du poids du garde auquel il s'attaqua. Mais il avait pour lui l'élan et l'effet de surprise. Il percuta le gorille au niveau du torse avec assez de force pour lui faire perdre l'équilibre.

L'autre tituba vers l'arrière afin de ne pas être entraîné. Il leva son AK-47, mais, avant qu'il ait pu tirer, Bolan avait déjà récupéré par terre le Colt .45 de Mishu. Le revolver aboya une seconde fois, creusant un trou dans le torse imposant du garde. Celui-ci laissa échapper un cri, presque aussitôt noyé sous une troisième détonation. La balle explosa le crâne de son copain, répandant son contenu glaireux sur le mur et le plafond de la cellule.

Bolan acheva l'autre d'une balle mortelle en plein torse, puis il tourna le canon du Colt vers Mishu. Le colonel, qui était allé s'écraser contre le mur, posa les yeux sur ses deux hommes, avant d'affronter la gueule fumante de son arme de service.

— La prochaine vous est réservée, colonel, déclara Bolan en tirant le chien vers l'arrière.

Le militaire chinois n'avait visiblement toujours pas compris ce qui venait de se passer. En moins de dix secondes, Bolan et Grimaldi avaient complètement retourné la situation...

— Mes excuses à votre mère, lança Grimaldi, qui rassemblait les fusils d'assaut. Je suis certain que c'est une personne merveilleuse.

Le colonel resta silencieux un moment, avant de finir par demander :

— Qu'est-ce que vous attendez de moi ?

Bolan ramassa la montre de Grimaldi et la rendit au pilote en

échange d'un des AK-47. Glissant le Colt .45 dans sa ceinture, il répondit au colonel :

— Pour commencer, je veux récupérer mon sac à dos et mon arme. Ensuite, j'aimerais que vous nous fassiez sortir de ce taudis en un seul morceau.

Le canon du Colt dans le dos, les mains sur la tête, le colonel fut le premier à quitter la cellule. Trois gardes, alertés par la fusillade, se tenaient au bout du couloir. Mishu leur ordonna de ne pas tirer et s'avança vers eux, Bolan se tenant juste derrière lui tandis que Grimaldi surveillait leurs arrières. Le couloir était assez long, bordé de chaque côté par une quinzaine de cellules. Derrière les portes, toutes fermées, s'élevaient des cris et des gémissements. Bolan comprit que les prisonniers pensaient probablement qu'on venait d'exécuter l'un d'eux. Et chacun craignait d'être le suivant.

L'Exécuteur tendit le bras devant Mishu et agita le trousseau de clés qu'il avait récupéré sur le cadavre d'un des deux gardes.

— Laquelle ouvre toutes les cellules ? demanda-t-il.

— La plus grosse, en cuivre.

Il y avait une lassitude intense dans la voix du colonel. Il semblait vaincu, déjà résigné à l'humiliation qu'il allait devoir affronter, en cour martiale, après le désolant désastre qu'était devenu l'interrogatoire de ses prisonniers.

Bolan tendit le trousseau à Grimaldi, qui commença à ouvrir les portes, l'une après l'autre, libérant tous les prisonniers. Pendant ce temps, Bolan demanda à Mishu de donner l'ordre à ses gardes de poser leurs fusils d'assaut et de reculer. Le colonel dut répéter l'ordre deux fois avant que ses hommes consentent à obéir.

Un téléphone se trouvait au milieu du couloir, fixé au mur. Bolan le désigna et demanda :

— Est-ce que c'est relié à un système de sonorisation général ?

Le Chinois hocha la tête.

— Il y a des haut-parleurs dans tout le camp et à l'entrée principale de la mine.

Bolan lui tendit le combiné et exposa ses exigences.

— Je veux que toutes les sentinelles quittent les tours de guet, et que les autres gardes ne tirent pas lorsque nous sortirons. J'ignore où vous avez caché l'avion, mais je veux qu'il soit de nouveau chargé sur le camion, qui aura un réservoir plein, pour nous permettre de traverser la frontière, jusqu'en Inde. Vous nous accompagnerez. Si tout se passe bien, nous vous relâcherons à la frontière.

Il fallut un instant à Mishu pour évaluer les exigences du Guerrier, puis il hocha de nouveau la tête, l'air sombre, et composa un code sur le clavier numérique du téléphone. Mais, avant qu'il ait commencé de parler, Bolan lui plaqua la main sur les lèvres en jetant un coup d'œil

vers les prisonniers qui faisaient leur apparition dans le couloir. La plupart étaient d'âge moyen, même si quelques-uns n'avaient pas trente ans. Il y avait même un adolescent. Les traits tirés, le visage émacié, ils avaient le corps couvert de plaies qui s'étaient infectées à cause des terribles conditions de vie et d'hygiène dans les cellules. Tous semblaient incrédules.

— Est-ce que l'un de vous parle anglais ? lança Bolan.

À sa grande surprise, plus de la moitié des prisonniers levèrent la main.

— J'aimerais que vous fassiez le silence, leur expliqua-t-il, et que vous écoutiez avec attention ce que le colonel dira quand il donnera certains ordres aux gardes du camp. Vous me ferez ensuite la traduction.

Il y eut quelques murmures parmi les hommes, qui finirent par se taire. Un des plus vieux s'avança. Il était frêle, le dos voûté, et son visage était couvert d'ecchymoses.

— Je vous traduirai, dit-il.

Le Guerrier remercia l'homme et retira sa main du visage de Mishu. Il lui fit signe de parler.

Il n'y avait pas de haut-parleurs, dans la prison, mais la voix du colonel retentit de façon distincte à l'extérieur, diffusée par le système de sonorisation extérieur. Le vieil homme intervint régulièrement pour traduire dans un chuchotement les propos du Chinois. Apparemment, l'officier respectait son engagement et répétait à la lettre ce que lui avait dit Bolan.

Quand il eut terminé, le colonel reposa lentement le combiné et dit à Bolan :

— Cela risque de leur prendre un moment pour charger l'avion.

— Où se trouve-t-il ?

— Nous avons une petite usine de raffinage près des mines, expliqua Mishu. L'avion est là-bas, dans un entrepôt.

— Votre usine de raffinage dispose-t-elle d'une centrifugeuse ? demanda encore Bolan.

— Je ne sais pas de quoi il s'agit...

— Je crois que si.

Grimaldi, qui avait fini de libérer tous les prisonniers, aida un peu le colonel.

— C'est ce qu'on utilise pour traiter le concentré d'uranium, le « yellow-cake », jusqu'à ce qu'il soit assez riche pour servir dans une bombe.

— Je suis simplement chargé du camp de travail, affirma l'officier. J'ignore ce qui se passe dans les mines et autour.

— Vous esquiviez la question, colonel, lui dit Bolan. Vous n'avez pas besoin de diriger les mines pour savoir ce qui s'y passe. Alors,

arrêtez de vous foutre de nous. Quelle quantité d'uranium produit là-bas est-elle consacrée au programme d'armement ?

Mishu soupira. Il céda sans résister plus longtemps.

— Chaque semaine, deux chargements sont envoyés sur un site nucléaire situé à environ quatre heures d'ici, au nord. Je ne connais pas les pourcentages, mais une petite quantité de la livraison est de l'U-235, enrichi à plus de quatre-vingt-dix pour cent.

— Il n'en faut pas plus, souligna Grimaldi. Vous en mélangez un peu avec le plutonium tiré des tiges de combustibles, et vous obtenez de quoi faire de jolies bombinettes.

Il échangea avec le Guerrier un coup d'œil de mauvais augure, avant que le pilote aille récupérer les fusils d'assaut que les gardes avaient déposés par terre, dans le couloir. Bolan s'adressa aux prisonniers.

— Il me faut trois hommes capables de se servir d'un AK-47. Avec précision et sans appréhension.

Les prisonniers se concertèrent en murmurant, et trois d'entre eux finirent par se détacher du groupe. Deux étaient assez âgés ; et le troisième était l'adolescent.

— Vous êtes sûrs de savoir utiliser ça ? interrogea Grimaldi en revenant avec les fusils.

Le garçon prit un des AK-47 et, avant que Grimaldi ait pu intervenir, il leva le fusil et abattit les trois gardes désarmés qui se tenaient au bout du couloir.

— Je vais prendre ça pour un oui, commenta le pilote, un peu interloqué.

Quand les autres eurent à leur tour reçu une arme, Bolan leur livra quelques explications sur ce qu'il attendait d'eux.

— Il doit y avoir un moyen de sortir d'ici par derrière. Tous les trois, je veux que vous conduisiez les autres prisonniers jusqu'aux tentes. J'imagine que vous connaissez le lieu de rendez-vous avec les familles, au niveau de la clôture ?

Comme les autres hochaient la tête, il poursuivit :

— Vous allez devoir trouver une pince coupante que vous utiliserez pour découper le grillage. Dès que vous aurez réussi à pratiquer une ouverture, faites le guet et débrouillez-vous pour permettre à un maximum de prisonniers de s'échapper.

— Si nous essayons de nous évader, ils nous traqueront comme des chiens, assura le plus vieux des trois hommes. S'il le faut, ils réduiront tout notre village en cendres.

— C'est tout ce que je peux vous offrir, dit Bolan. Une chance.

— Je vous aiderai à sortir de la prison, promit le vieil homme. Mais après, je resterai ici. J'ai causé assez de souffrance à ma famille, sans leur apporter encore plus de malheur.

L'autre homme tomba d'accord avec lui, mais le plus jeune déclara au Guerrier :

— Je vais me débrouiller pour qu'il y ait une ouverture dans la clôture et que chacun puisse faire ses propres choix.

Les deux autres se consultèrent et arrivèrent à un compromis – ils aideraient les prisonniers à rejoindre les tentes. Ensuite, ils reviendraient et tiendraient leur position du mieux qu'ils pourraient jusqu'à ce que Bolan et Grimaldi aient pu quitter le camp avec leur otage et l'ES-1.

Bolan demanda l'heure à Grimaldi.

— Laisse-moi donc consulter ce trésor perdu qu'un ami a retrouvé pour moi...

Le pilote adressa un clin d'œil au Guerrier, à qui il devait d'avoir récupéré la montre, puis il lui donna l'heure.

— Le camion n'est sans doute pas prêt, dit le Guerrier, mais il est temps que nous sortions d'ici. On attendra dehors – ce qui nous permettra d'avoir un meilleur aperçu de la situation.

Tandis que les prisonniers se dirigeaient de l'autre côté de la prison, les deux Américains entraînaient Mishu jusqu'au bout du couloir, où une cellule avait été convertie en salle destinée aux gardes.

— Mes affaires, rappela Bolan au colonel en désignant la pièce. Elles sont ici ?

Mishu hocha la tête, et ils le suivirent dans l'ancienne cellule. Sur un mur, il y avait quelques casiers dont le colonel possédait les clés. À l'intérieur, parmi d'autres biens confisqués, se trouvaient les boots de Bolan, son sac à dos et le Desert Eagle.

Tout cela était trop facile, songea l'Exécuteur. L'officier chinois était d'une docilité surprenante et son comportement commençait à inquiéter sérieusement le Guerrier.

Tout en l'observant enfiler ses boots, Mishu lui demanda :

— J'aimerais que vous me battiez.

— Je pense que c'est déjà fait, répondit Bolan, sans trop comprendre.

— Que vous me battiez, répéta le colonel. Que vous me frappiez, si vous préférez. Si je sors d'ici sans rien d'autre à montrer qu'une petite ecchymose au poignet, je serai déshonoré. Cela m'aiderait si on avait l'impression que j'ai dû me défendre contre mes agresseurs...

Comme Bolan hésitait, Grimaldi s'avança et dit :

— Si tu veux bien me permettre...

Et le pilote balança son bras droit pour un coup de poing circulaire qui atteignit Mishu à la joue, assez haut pour que le colonel hérite très vite d'un œil au beurre noir. Pour faire bonne mesure, il fit suivre d'un crochet du gauche au niveau du torse, aussitôt suivi d'un autre. Et comme le Chinois essayait de se redresser, Grimaldi paracheva son

œuvre d'une droite, à la suite de laquelle le nez du colonel se mit à pisser le sang.

— J'espère que vous y aurez pris autant de plaisir que moi ! lança-t-il.

Le souffle coupé, l'œil déjà enflé, l'autre ne jugea pas utile de répondre.

— Allons-y, conclut Bolan.

Après avoir lacé ses boots, il venait de récupérer son sac à dos et le Desert Eagle dans le casier. Accompagné de Grimaldi, il escorta le colonel hors du bâtiment... et sentit aussitôt que quelque chose ne tournait pas rond. Ce qui n'était pas vraiment pour l'étonner.

Une des tours de guet était en plein dans son champ de vision, près de l'entrée. Non seulement la sentinelle qui y était affectée s'y trouvait toujours, mais elle avait été rejointe par deux autres snipers. Les trois hommes avaient leurs fusils braqués sur l'entrée de la prison. Si Bolan et Grimaldi avaient fait deux pas de plus, ces salauds auraient fait un beau carton.

Et les snipers n'étaient pas les seuls à avoir ignoré les ordres de Mishu. Près d'une trentaine de soldats positionnés dans les collines environnant le bâtiment pénitencier étaient prêts à ouvrir le feu. Et comme un coup de grâce, un vrombissement aérien annonça l'arrivée d'un Black Dragon HD-11A, la réponse chinoise au PaveHawk. L'hélicoptère de guerre surgit de derrière les acacias et survola le site. Avec sa carrosserie blindée noire, il évoquait la silhouette plus que menaçante de la Grande Faucheuse.

— Je me demande qui les a invités, ceux-là, maugréa Grimaldi.

Tirant Mishu par le col, Bolan le ramena dans l'ombre de l'entrée et le plaqua contre le mur.

— Vous avez trouvé le moyen de faire passer un code en donnant les ordres à vos hommes ! lança-t-il d'un ton accusateur. Un code qui annulait ces ordres.

Du dos de la main, l'officier essuya le sang qui coulait de son nez, puis il sourit à l'Exécuteur.

— Vous pensiez vraiment être le seul homme qui n'ait pas peur de mourir, ici ?

Et avant que Bolan ait pu lui répondre, le colonel hurla à ses hommes d'ouvrir le feu.

CHAPITRE XXVIII

Le Black Dragon canonna le premier, avant même que le colonel chinois ait eu la possibilité d'aller jusqu'au bout de sa phrase, pour ordonner à ses hommes d'ouvrir le feu.

Sauf que, au lieu de tourner ses mitrailleuses sur l'entrée du bâtiment où Bolan, Grimaldi et leur otage se tenaient, l'hélicoptère prit pour cible la tour de guet la plus proche. Un jacassement d'artillerie lourde déchira l'air, et des projectiles de 30 mm déchiquetèrent le bois et laminèrent les snipers perchés là-haut. Après quoi, avec une terrible efficacité, l'appareil entreprit de faire le tour du périmètre, portant la même destruction mortelle sur chaque tour.

Les soldats au sol étaient interloqués. La plupart n'avaient toujours pas tiré. Les yeux levés vers le ciel avec incrédulité, ils se demandaient pourquoi un de leurs appareils s'était ainsi tourné contre eux. Ce moment d'hésitation octroya à Bolan et Grimaldi l'ouverture dont ils avaient besoin. Mishu avait déjà gagné son statut de martyr, fauché par la première volée de balles tirées par ses soldats. Repoussant son cadavre sur le côté, les deux compères jaillirent de l'entrée.

Le pilote fonça sur la droite et roula pour aller s'abriter derrière un puits en brique, à une dizaine de mètres de là, tandis que le Guerrier filait sur la gauche, trouvant refuge derrière de vieux chariots de mines qu'on avait transformés en abreuvoirs. C'était sans doute là tout ce qu'on proposait aux prisonniers pour faire leur toilette. Des balles plongèrent dans l'eau et ricochèrent contre le métal rouillé. L'Exécuteur, quand il se trouva derrière le chariot, prit le temps de regarder la tour la plus proche, transformée en petit bois, puis l'hélicoptère, dont les canons semblaient vouloir massacrer tout le monde... sauf Grimaldi et lui. Que se passait-il, bon sang ?

La réponse vint assez tôt, alors que les forces terrestres chinoises devaient non seulement se défendre contre les assauts de l'hélicoptère, mais éviter aussi des balles en provenance du camp lui-même. Les trois prisonniers qui s'étaient vus remettre des AK-47 avaient dans l'immédiat abandonné toute velléité de fuite pour se joindre à la bataille. Et ils n'étaient pas les seuls à harceler les Chinois. À divers points stratégiques du camp et des collines qui l'entouraient, des Gurkhas avaient fait leur apparition, comme par magie.

Dès qu'il eut aperçu les guerriers népalais, Bolan marqua une pause entre deux coups de feu de son fusil d'assaut et leva les yeux vers le Black Dragon. L'hélicoptère, dont le blindage repoussait tous les projectiles, continuait avec constance son nettoyage des tours de

guet. Devant ses ravages, certaines sentinelles choisirent de fuir. En plus des deux canons de 30 mm, l'appareil disposait de deux petites mitrailleuses 7.62 mm qui soulevaient de la poussière dans tout le camp, selon des motifs discontinus parfois ponctués de rouge sang.

— Frank ! s'exclama le Guerrier.

Il ignorait comment Vitali avait réussi ce prodige, mais, étant donné la présence des Gurkhas, il n'y avait qu'une explication possible : non seulement son vieux copain avait découvert où se trouvaient Bolan et Grimaldi, mais il avait pu s'emparer d'une manière ou d'une autre d'un des précieux hélicoptères ennemis.

Dès qu'il devint clair que leurs geôliers étaient en train de se faire écraser, tous les prisonniers du camp profitèrent de l'opportunité qui leur était donnée de s'enfuir. Certains se glissèrent dans l'ouverture que l'adolescent avait réussi à pratiquer dans la clôture, après avoir aidé à repousser l'ennemi durant les premiers instants de l'attaque. D'autres, plus audacieux, partirent dans l'autre sens et chargèrent l'entrée principale, dont le Black Dragon avait à moitié pulvérisé les deux portes lors de sa tournée mortelle. Contrairement aux autres prisonniers, qui avaient exprimé leur crainte de possibles représailles, la plupart de ceux qui fuyaient le camp de travail n'avaient qu'une idée en tête : quitter cet enfer une fois pour toutes.

La bataille se termina rapidement. Comme lorsque Bolan et Grimaldi avaient tué les deux gardes avant de prendre le colonel Mishu en otage, c'était un court moment de confusion qui avait permis de retourner la situation. Il fallut que plus de la moitié des effectifs soit tombée pour que les autres se rendent, posant leurs armes au sol et levant les mains. Bolan, qui avait vu assez de sang au cours des derniers jours, cria aux Gurkhas de cesser le feu.

Les Népalais entreprirent de rassembler les soldats chinois, avec l'aide du prisonnier le plus âgé qui avait choisi de rester dans le combat. Pendant ce temps, Grimaldi, qui s'était lancé à la poursuite de flingueurs ennemis, revint avec les deux hommes qu'il avait pris vivants.

— Je propose qu'on les enferme dans les cellules et qu'on balance la clé, proposa-t-il. On va leur faire goûter à leur propre médecine, ces salauds.

— Ça n'est pas une mauvaise idée, approuva Bolan.

Il transmit la suggestion aux Gurkhas, et bientôt une colonne de soldats aux mines abattues défila à côté du cadavre de leur colonel, pour entrer dans la prison.

L'hélicoptère effectua un ultime passage au-dessus du camp, puis il se détacha sur le ciel plombé pour descendre et atterrir à l'extérieur du camp.

— J'imagine qu'ils ne veulent pas risquer de soulever de la

poussière d'uranium, remarqua Grimaldi.

Bolan et lui s'étaient mis à courir à petite foulée, passant par l'entrée principale pour rejoindre l'endroit où avait atterri l'hélicoptère.

Comme ils s'y attendaient, ce fut Frank Vitali qui descendit le premier de l'appareil. Son visage s'illumina quand il les aperçut.

— Bon sang ! s'exclama-t-il. Je savais bien qu'on avait raison de piquer cet hélico !

* *

*

Bolan avait vu juste : Vitali avait cru un moment que le Guerrier avait péri dans le glissement de terrain, près de la frontière.

— C'a été les deux heures les plus longues de ma vie, avoua-t-il.

Il expliqua comment les Gurkhas et lui avaient fouillé dans les déblais de l'avalanche, après que Herman « Gadgets » Schwarz, contacté au Ranch, leur avait annoncé recevoir un signal G.RS. émis par le téléphone cellulaire de Bolan.

— Mais quand on a fini par mettre la main sur ce foutu portable, tout seul, sans te voir où que ce soit, je me suis dit qu'il y avait peut-être de l'espoir.

Vitali, Bolan et Grimaldi se trouvaient à bord du Black Dragon, partageant la cabine arrière avec quelques Gurkhas. Les soldats népalais étaient plus réservés encore que d'ordinaire : ils avaient perdu deux hommes durant le siège du camp de travail.

À côté d'eux, contre une cloison, il y avait une véritable petite cache d'armes : deux lance-missiles sol-air HN-5, une demi-douzaine de AK-47 et un bloc de cinq livres de plastic C-5.

L'hélicoptère, que son pilote népalais poussait au maximum de sa puissance, devait atteindre la frontière indienne en moins de vingt minutes. Comme les autres, Bolan était impatient de la franchir. Leur bref séjour en Chine avait dû hérisser le poil des militaires chinois, tout comme celui des politiques, à Pékin. Et pas simplement à cause de tous les hommes tués. Un raid éclair dans les installations de raffinage de la mine d'uranium avait confirmé les soupçons de Bolan : le site était bel et bien destiné à alimenter le programme d'armement nucléaire de la Chine. La solution s'était imposée presque d'elle-même : le Black Dragon réquisitionné avait tiré tous ses missiles sur les bâtiments, les anéantissant en même temps que l'avion-espion ES-1. Évacuer l'appareil par voie aérienne étant impossible, il avait été décidé de le détruire plutôt que de le laisser aux mains de Pékin.

Vitali poursuivit son récit, à partir du moment où les Gurkhas et lui avaient eu la conviction que Bolan n'était pas mort dans la coulée de terrain.

— On a continué de suivre la rivière en espérant te trouver,

expliqua le pilote. Mais on était à pied, et on a perdu plus de deux heures rien qu'à passer au peigne fin tous les débris – alors que tu étais déjà loin devant. Et dès qu'on apercevait quelque chose, dans l'eau, il fallait qu'on envoie des gars pour vérifier... Inutile de te dire qu'à chaque fois, on était plutôt heureux de ne rien trouver.

L'aube pointait quand ils avaient atteint la partie la plus septentrionale du canyon. Là, ils avaient découvert le site de l'embuscade dont avaient été victimes les Rangers.

— Quand on est tombés sur la sépulture, j'ai pensé que ça devait être toi, indiqua Vitali. Et on a tout logiquement suivi tes traces. C'est pendant le trajet qu'on a entendu l'hélicoptère.

En fait, l'équipage du Black Dragon venait d'effectuer des recherches dans la plaine désertique, à la suite du massacre des sentinelles de l'avant-poste.

— Le temps qu'on atteigne le bord du canyon, ils volaient déjà vers Manakan. Quand on a découvert les cadavres calcinés, sur la colline, on a pensé qu'ils t'avaient peut-être capturé et qu'ils t'emmenaient en ville, dans une base quelconque. On a alors décidé d'aller faire un tour là-bas, discrètement, et de voir ce qui se passait.

Mais, sur le chemin, ils avaient rencontré Avil qui ramenait les yacks à la ferme familiale, située à la périphérie du village isolé.

— Quand il a compris que j'étais américain, expliqua Vitali, et il a commencé à me baragouiner un truc comme quoi il avait rencontré... Rambo.

— Je savais bien qu'il serait incapable de garder ça pour lui, commenta Bolan, hilare.

— Et heureusement pour toi qu'il a parlé ! Il nous a raconté ce qui s'était passé, puis où tu te rendais, et on a compris qu'on avait intérêt à se magner et à filer vers ce camp de travail. J'ai pensé qu'on pouvait peut-être essayer de récupérer un camion, quand un des Gurkhas a fait remarquer qu'on aurait plutôt intérêt à piquer l'hélico. L'un d'eux avait reçu une formation de pilote à l'École de guerre et savait pouvoir s'en sortir avec l'appareil si on arrivait à mettre la main dessus. Alors, on est entrés dans Manakan. Le gamin nous avait déjà expliqué qu'il n'y avait pas de base. On s'est donc dit que l'équipage devait chercher des témoins, voire un bouc émissaire à qui faire porter la responsabilité du massacre. Et on avait vu juste : les gars faisaient du porte-à-porte. Du coup, ils n'avaient laissé que deux hommes pour surveiller l'hélico. Il nous a fallu moins de deux minutes pour nous en débarrasser.

Certains de leurs copains ont déboulé en entendant le boucan, mais on était déjà en l'air. J'ai couvert nos arrières avec les mitrailleuses du Dragon.

— À proximité du camp, tu as débarqué les Gurkhas, intervint

Bolan. C'est bien ça ?

Vitali hocha la tête.

— En fait, le gamin nous avait parlé de cette espèce de parloir, près des tentes. On s'en est servi comme point de repère. On s'est approchés autant que possible en prenant un chemin détourné, pour que les sentinelles des tours de guet ne puissent pas nous apercevoir. Les Gurkhas sont descendus, ils ont terminé le trajet à pied. Ensuite, on a fait demi-tour et on est revenus droit vers le camp, comme si on était le véritable équipage, de retour de Manakan. Ça a marché au-delà de mes espérances.

— Un peu ! s'exclama Grimaldi. Une version moderne de ce bon vieux Cheval de Troie !

Bolan entreprit alors de raconter à Vitali ce que lui-même avait vécu depuis le glissement de terrain. Grimaldi, qui avait déjà entendu le récit, s'excusa. Il se rendit à l'avant, dans la cabine de pilotage, afin d'avoir un aperçu de la situation. Moins de deux minutes plus tard, il passa la tête pour appeler Bolan.

— Tu te souviens des deux Migs que j'ai eus au cul, quand l'ES-1 est tombé en rade ?

Le Guerrier hocha la tête.

— Eh bien, on dirait qu'ils sont venus remettre ça. Je viens de les repérer sur le radar. Et je ne vois pas comment on pourrait passer la frontière sans se faire rattraper.

— Merde ! fit Vitali.

— Il reste quelques munitions, pour tes mitrailleuses ? demanda Bolan à Grimaldi.

— Un peu, oui, mais si les autres utilisent leurs air-air, ça ne nous servira pas à grand-chose.

— Tu as une meilleure suggestion ?

Grimaldi y avait déjà réfléchi, car il répondit aussitôt :

— Je suggère que tu causes aux Gurkhas pour qu'ils me laissent prendre les commandes de l'hélico. Je crois savoir comment nous sortir de ce merdier.

CHAPITRE XXIX

Moins d'une minute plus tard, Grimaldi faisait glisser le Black Dragon au bord du canyon étroit au fond duquel coulait la rivière Jiangsu. Il fit du surplace à un mètre du sol et Vitali fut le premier à sortir, suivi de près par Bolan. Ils étaient l'un et l'autre lestés d'un lanceur HN-5. Dès qu'ils eurent touché le sol, l'hélicoptère s'éleva et glissa vers l'étroit passage d'une cinquantaine de mètres donnant sur la rivière.

— Ça urge, dit Vitali au Guerrier.

Il mit un genou en terre, positionna le HN-5 contre son épaule, pendant que l'Exécuteur se saisissait de son lance-missiles et regardait à travers la lunette. Il chercha dans le ciel jusqu'à ce qu'il ait les Migs en approche dans le réticule.

— Je prends celui de droite, annonça-t-il à Vitali.

— C'est bon, j'ai le gauche dans l'œil.

— On balance, et on plonge aussitôt, précisa l'Exécuteur.

Le HN-5 rua contre l'épaule du Guerrier quand il fit feu. Abaisant le lanceur, il suivit la trajectoire de son missile dans le ciel, parallèlement à celui de Vitali. Presque au même moment, les Migs avaient lancé leurs projectiles. Deux missiles air-air filèrent en direction de l'hélicoptère. Leur système de guidage les dirigeait droit sur le Black Dragon et la chaleur qu'il émettait.

— Au sol ! cria Bolan en plongeant.

Il tourna le dos aux Migs et plongea, les yeux braqués sur l'hélicoptère. L'appareil s'inclina légèrement et commença de disparaître dans le canyon. Le hurlement menaçant des missiles engloutit le bruit des rotors, puis ce fut une série d'explosions assourdissantes qui lui succédèrent. Le sol trembla, sous Bolan, qui se cacha le visage dans les bras alors qu'une pluie de pierres s'abattait sur les deux hommes. Deux débris de roches plus importants que les autres atteignirent le Guerrier, lui percutant la cuisse et l'épaule comme de violents coups de gourdin.

Il resta immobile, toutefois, en attendant la fin de l'averse de shrapnel. Derrière lui, au loin, il entendit une autre explosion. Il risqua un coup d'œil derrière son épaule et vit un nuage noir à l'endroit où un des HN-5 avait atteint un Mig. L'autre missile avait manqué sa cible, mais atteignit indirectement son objectif, quand le chasseur échappa au contrôle de son pilote qui avait manœuvré pour éviter l'impact. L'appareil oscilla, puis descendit comme une pierre et s'écrasa au sol, disparaissant dans une boule de feu. La terre trembla

de nouveau.

Se redressant sans attendre, les deux hommes se mirent à courir vers le canyon. Le paysage était noyé sous la poussière, et il était impossible de voir le fond de la gorge. Le plan de Grimaldi consistait à se laisser tomber dans l'étroite crevasse dès que les Migs lui auraient tiré dessus, avec l'espoir que le système de guidage des missiles ne serait pas capable de prendre en compte la trop soudaine dénivellation. À l'oreille, Bolan avait le sentiment que la manœuvre avait fonctionné.

— Je pense que les deux missiles sont allés exploser dans la paroi du canyon, dit-il en regardant de l'autre côté du gouffre.

— Ouais, fit Vitali. Encore faut-il que Jack ait pu s'éloigner avant que les débris tombent de tous les côtés.

Il n'avait pas besoin de préciser les conséquences sur l'appareil, si jamais des blocs de pierre avaient atterri sur les rotors.

Les deux hommes baissèrent les yeux alors que la poussière commençait de retomber, et ils découvrirent d'immenses cavités là où les missiles avaient percuté la muraille du canyon, en face d'eux. Une pluie de roche continuait de se déverser de ces énormes crevasses. Bolan s'aperçut que les tonnes de pierres ainsi libérées engorgeaient peu à peu la rivière, créant d'autres rapides alors que l'eau cherchait à passer ce nouvel obstacle. Le Black Dragon, lui, demeurait invisible.

Et puis, derrière le vacarme diminuant du glissement de terrain, le Guerrier distingua le bruit des moteurs de l'hélicoptère. Vitali et lui regardèrent vers la droite. À environ quatre-vingts mètres, le vaisseau de guerre noir apparut à travers la poussière, intact.

— Il a réussi, murmura Bolan.

— Évidemment qu'il a réussi ! répliqua Vitali.

Un sourire grimaçant éclaira son visage tandis qu'il faisait de grands signes pour attirer l'attention du pilote.

Le Black Dragon sortit du canyon et vint se poser à seulement quelques mètres de l'endroit où il avait laissé Bolan et Vitali. Les deux hommes montèrent tout de suite à bord. Le Gurkha qui n'avait laissé qu'à contrecœur les commandes de l'hélicoptère à Grimaldi secouait la tête :

— Votre ami, dit-il, c'est un malade. Un fou !

— C'est parfois nécessaire, lui fit remarquer en souriant le Guerrier.

ÉPILOGUE

Marjeelam, Inde.

À Marjeelam, le débriefing se révéla aussi rapide que facile. Soumis à des interrogatoires séparés, Bolan, Vitali et Grimaldi offrirent des comptes rendus clairs et honnêtes de ce qu'ils avaient vécu de l'autre côté de la frontière ; ils laissèrent de côté très peu de détails et insistèrent sur un certain nombre de points qui, pour la plupart, étaient en rapport avec la configuration du site minier et l'endroit où Bolan avait improvisé une sépulture aux Rangers massacrés. Le Guerrier, qui fut le dernier à être questionné, reçut l'assurance que toutes les démarches diplomatiques seraient entreprises pour amener les Chinois à permettre le retour des corps aux États-Unis.

Malheureusement, le problème du rapatriement des corps allait prendre les allures d'une véritable pomme de discorde entre Washington et le gouvernement de Pékin. Du côté américain, comme du côté chinois, on allait sortir la grande rhétorique pour chipoter à propos de tout, depuis l'incident de l'avion-espion jusqu'aux rumeurs de prise de pouvoir militaire au Tibet. Mais, pour une fois, on aurait le sentiment que tout ce verbiage, plutôt que d'augmenter la possibilité d'un conflit armé, réduisait les tensions entre les deux puissances en présence.

— C'est vrai, nous cherchons des deux côtés à trouver des moyens de pression, expliqua l'agent Chengzhu, de la C.I.A., alors qu'il gagnait la piste de la base en compagnie de Mack Bolan. Mais, en même temps, je pense que les deux camps en présence cherchent le moyen d'éviter un conflit. Avec le plus d'élégance possible.

— Je pense que ce genre de situation se présente quand les deux parties se font prendre avec les doigts dans le pot de confiture, remarqua le Guerrier.

— Sans doute, oui.

Jack et Frank se trouvaient déjà sur la piste, au côté du Starlifter qui devait les ramener aux États-Unis. Un Hummer couvert de poussière venait de s'arrêter près de l'appareil, et, en s'approchant, le Guerrier vit descendre Jen Li et Nhajsib Wal. Ils semblaient l'un et l'autre encore fragiles, mais dans de bonnes dispositions. Li marchait avec des béquilles, son pied blessé couvert d'un plâtre.

— On tenait à vous saluer avant votre départ, expliqua Nhajsib Wal, quand Bolan les rejoignit. Je dois prendre un vol pour New Delhi, dans quelques heures.

— Et il m’emmène, ajouta Li, qui désigna son pied. Apparemment, il y a là-bas des spécialistes qui pourront faire en sorte que j’évite de boiter toute ma vie.

— À vous voir, je dirais que prendre deux ou trois jours de repos ne vous fera pas de mal, observa Bolan.

— Et à vous voir, répliqua Li, on dirait qu’on vous a passé dans un mixer géant.

— C’est à peu près ça... Mais comme on rentre à la maison dans un appareil plus lent qu’un B-1, je vais pouvoir m’offrir une bonne vingtaine d’heures de sommeil.

La jeune femme fixait avec intensité le Guerrier, qui lui retourna son regard.

— J’ai bien aimé travailler avec vous, lui dit-elle.

— Le plaisir était partagé. Le Bureau peut être content de vous avoir.

— Et votre amie Éva peut également être contente de vous avoir. Transmettez-lui mon bon souvenir, d’accord ?

— Je n’y manquerai pas.

Li se tourna vers Wal.

— Je pense que nous devrions laisser ces messieurs y aller, maintenant.

— Oui, bien sûr...

Wal serra la main de Vitali et Grimaldi, puis il recula et laissa les Américains monter à bord de l’avion-cargo. L’ami Jack voulait piloter l’appareil, mais sa requête avait été rejetée. Il rejoignit donc Bolan et Vitali dans l’espace passager qui avait été aménagé dans la soute, avec des fauteuils récupérés dans un vieux 747.

— Marchand de Sable, j’arrive ! lança Vitali en ôtant ses chaussures.

— On se retrouve au Pays des Rêves ! répliqua Grimaldi, dans un grand bâillement.

Alors que l’avion commençait de rouler sur la piste, quelques secondes plus tard, Bolan jeta un coup d’œil par le hublot. Le soleil de cette fin de matinée avait réussi à se frayer un chemin à travers les nuages, provoquant un arc-en-ciel qui se déploya lentement à l’horizon. Le Guerrier le suivit des yeux et découvrit des drapeaux de prières qui ondulaient dans le vent du matin. Une procession de moines s’avançait sur le versant de montagne le plus proche ; sans doute avaient-ils eu le bonheur de voir le Dalai-lama.

L’Exécuteur se prit à espérer que leurs prières seraient entendues.

Mais par qui ?

Mais le combat de Mack Bolan continue...

Cela ne faisait aucun doute, une petite troupe était en approche dans la nuit. Parfois, des brindilles craquaient à mesure que les hommes se déployaient en tenaille à proximité de la villa en bordure de l'océan. Puis des échos de voix étouffées s'envolèrent dans la brise venant de la baie de Chesapeake.

Bolan ressentait physiquement la présence ennemie toute proche. Vêtu de sa combinaison de combat, allongé sur un divan, il attendait dans l'obscurité.

Le Guerrier était arrivé la veille dans cette petite villa louée entre Chesapeake Beach et Rose Haven, à une quarantaine de kilomètres de Washington. La proximité du danger venait soudainement raidir ses muscles et le sang puisait plus vite dans ses veines. Les bruissements continuaient en contrebas, à proximité de la maison. Le vent faible lui apportait des relents de murmures et de menus craquements de branchages. Il lut 5 h 15 à sa montre, se redressa d'une contraction abdominale et posa silencieusement ses pieds sur la moquette du petit salon. En quelques secondes, il fut debout devant la grande croisée ouverte sur la baie de Chesapeake. À quelques kilomètres, des lumières parvenaient d'hôtels touristiques le long de la côte, tandis que le chapelet de presqu'îles se découpait plus sombrement de l'autre côté de l'Intracoastal Waterway.

Éloigné d'une cinquantaine de mètres de la maison, le petit cabin-cruiser qu'il avait loué se balançait mollement contre son ponton d'amarrage. La nuit était sans lune, mais les yeux de Bolan étaient habitués à l'obscurité et il percevait bien l'environnement.

Un massif végétal venait de bouger à la limite du parc et il entendit un juron étouffé. Puis il y eut un bruit caractéristique en provenance du ponton, un bruit qui lui était familier. Quelqu'un venait de manœuvrer la culasse d'une arme automatique. C'était une erreur de débutant, ces gars auraient dû armer leurs flingues bien avant d'investir les lieux, n'ayant plus ensuite qu'à ôter la sécurité.

Aussitôt, il se recula de la fenêtre, retourna près du divan et affermit sa main sur un fusil d'assaut Heckler & Koch MP-5 à silencieux intégré. Un chargeur de trente-deux cartouches de calibre 9 mm Parabellum était engagé sous le boîtier de culasse, une balle déjà insérée dans le canon. Il rafla quatre chargeurs supplémentaires qu'il répartit dans les poches de sa combinaison, glissa son fidèle Beretta 93-R dans son holster d'épaule et fixa l'énorme Automag Big Thunder dans l'étui de son ceinturon. Enfin, pour compléter son

équipement, il laça la gaine d'un poignard de commando contre son avant-bras droit, manche en avant. Le tout ne lui prit qu'une dizaine de secondes.

Il gagna silencieusement le toit par une lucarne au-dessus du palier alors que déjà un craquement retentissait au rez-de-chaussée. Les assaillants entreprenaient de forcer la porte principale. D'autres avaient vraisemblablement pris position à l'arrière de la villa. Au centre du toit-terrasse, le mât d'une grande antenne de télévision se dressait verticalement, maintenu par quatre câbles. Dès son arrivée, en prévision d'une mauvaise surprise, il avait pris soin d'y attacher un cinquième câble dont l'extrémité opposée était fixée en oblique sur le tronc d'un pin, en bordure du petit parc.

Penché au ras du parapet, il scruta l'obscurité. Très vite, il localisa deux silhouettes debout près de la grille d'entrée, à côté de son véhicule, une autre à quelques mètres du petit embarcadère et encore deux à proximité des fenêtres du rez-de-chaussée, sur l'arrière de la maison. Il ne put voir combien d'hommes se trouvaient déjà à l'aplomb des murs. Probablement quatre ou cinq, un nombre minimum pour un investissement en règle.

Mais pas assez pour inquiéter vraiment l'Exécuteur...

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

CHAPITRE XX

CHAPITRE XXI

CHAPITRE XXII

CHAPITRE XXIII

CHAPITRE XXIV

CHAPITRE XXV

CHAPITRE XXVI

CHAPITRE XXVII

CHAPITRE XXVIII

CHAPITRE XXIX

ÉPILOGUE

Mais le combat de Mack Bolan continue...